

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Stéréoscopie

Marina de van

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MARINA DE VAN STÉRÉO-
SCOPIE



MARINA DE VAN
SCOPIE

STÉRÉO-



MARINA DE VAN

Stéréoscopie

© Éditions Allia, Paris, 2013.

LA montée des marches... Ivre, gavée d'anxiolytiques et d'analgésiques, je sens la précarité de mon équilibre, aggravée par le port de talons fins, que mes chevilles peinent à maîtriser. Je me concentre sur le rouge du tapis. Je veille à ne pas trembler pour faire honneur à Sophie et Monica, à qui les flashes des photographes s'adressent, et qui me soutiennent d'une pression quand je vacille. J'avance. La seule photo que je conserve de cette montée me montre appuyée contre mon frère Adrien, la tête posée sur son épaule, souriante, les yeux clos. Adrien sourit, à l'instar de Sophie qui se tient à un pas de nous, belle et droite. Monica ne figure pas sur ce plan rapproché. Dans le vestibule qui mène à la salle de projection, c'est pourtant son bras que je saisis. Elle me désigne la caméra qui nous précède, captant nos attitudes, mon vertige, nos paroles, jusque dans l'étroit couloir où nous nous sommes engagées. Avant de pénétrer dans l'amphithéâtre plein, elle m'intime le silence. Je suis vêtue pour m'offrir aux regards, séduire, envers et contre la concurrence de mes partenaires – vêtements, bijoux, sac, chaussures. Un maquilleur et un coiffeur se sont occupés de moi, dans ma chambre d'hôtel, où j'ai bu du champagne, commandé au room-service, délivré dans des seaux à glace, et partagé avec ceux qui m'assistent. Je bois du champagne dès mon réveil, tôt le matin, jusque sous la douche. Je fuis la clairvoyance. J'ingère, tout au long du jour, quantité de Valium 10, Xanax 50, couple d'Effergal codéiné, triple Prozac au lever, pour résister au choc que ce séjour en bord de mer, ardu et aride, sous un ciel froid, m'inflige. Le Valium, aux propriétés sédatives et hypnotiques, agit comme un tranquillisant. Il prévient mon anxiété, la tétanie, l'agitation, le délire alcoolique. Le Xanax agit de manière analogue. Mais il favorise chez moi, outre l'engourdissement de l'angoisse, la libération d'une énergie colérique, que l'alcool, par son effet euphorisant, par l'émoussement de mon sens critique, canalise et prévient – comme le fait la codéine. Cousine de la morphine, issue de l'opium, elle provoque une stupeur où la violence de mes émotions s'abolit au profit du flottement d'un corps lourd et insensible. Lorsque l'effet du produit se dissipe, fécondant l'apparition de douleurs physiques et psychiques, il me faut les contrer par l'administration de doses croissantes. À cela se superpose la désinhibition que le Prozac favorise, générant une forme de loquacité insolente.

J'aime l'anonymat de cette petite chambre d'hôtel, les vêtements épars, la manipulation des étoffes, l'errance nue, la salle de bain brune où l'eau fraîche me rassérène, les crèmes dont je m'enduis le visage et le corps, le goût du shampoing dans ma bouche, le contact de mes cheveux mouillés, dégouttant sur mes épaules, l'épanouissement d'un bouquet de fleurs côtoyant les seaux de champagne, les flûtes sales, la moquette sous mes pieds nus, les housses plastique protégeant les vêtements, les draps tirés sur lesquels je somnole ou m'oublie, lorsque j'en ai le temps ou que l'hébétude m'y conduit, dans la clarté du jour, de quelques moments volés.

J'aime la brosse du coiffeur qui lisse mes cheveux pour exalter leur raideur et leur lustre. J'aime le pinceau du maquilleur qui caresse mon visage, ombre mes joues, éclaire mon teint, étire et souligne de noir fumé la clarté de mes yeux, ajoute de la profondeur sous mes cils étirés. J'aime le parfum des cosmétiques, celui des cheveux brûlés par le fer. J'aime l'odeur du champagne, son goût, l'écoeurement croissant de sa fraîcheur dans ma gorge qui n'en peut plus, l'amertume des calmants qui se dissolvent dans ma bouche avant d'être avalés, le pétilllement de la codéine dans le verre et contre ma langue. Je l'avale avec un haut-le-cœur, le spasme réprimé d'un organisme dont je constate l'intolérance mais dont je veux la reddition. Et il ne me gêne pas de perdre conscience plusieurs fois lors de ce voyage à Cannes, contraignant mon frère Thomas à demander qu'on lui ouvre la porte de ma chambre, où je suis sans connaissance, sourde à ses coups répétés.

Ce soir-là, dans l'amphithéâtre, après les applaudissements qui saluent l'entrée de l'équipe d'un film, je m'évanouis, assise entre Sophie et Monica, recroquevillée dans mes beaux habits, les mains crispées sur mes accessoires, la bouche entrouverte, le souffle rare. Je ne visionne pas le film que, sous la pression d'enjeux financiers trop lourds pour céder devant mon exigence artistique, on ne m'a pas laissé achever. Les derniers effets visuels, approximatifs, ont été livrés sans que j'aie pu les juger, les rectifier. Ma perte de connaissance me préserve de constater l'inachèvement d'un film dont j'avais tâché, des années durant, de protéger l'ambition.

Dans mon évanouissement, l'excès physiologique éclate à la faveur de l'obscurité. Mon corps, las de mes abus, est comme abruti. Je perçois la défaillance d'une conscience qui peine à se maintenir, noyée dans ses deux ou trois bouteilles de champagne quotidiennes, et dans la dizaine de médicaments divers, auxquels je dois bientôt ajouter des antivomitifs. Les insomnies, la faim, achèvent de consolider l'état d'intoxication qui me conduit au malaise, pour revenir à moi sous la caresse des mains de Sophie. Elle me secoue doucement et me

chuchote que les lumières vont se rallumer, que je vais devoir me lever pour accueillir peut-être, selon la réceptivité d'une salle dont mon absence m'aura empêchée de sentir l'adhésion ou le rejet, des applaudissements. Les lumières se rallument, je me lève, je trébuche, je tombe, je me rattrape, je surprends le regard inquiet de mes frères. Puis je me tiens debout, droite. Je souris avec l'application studieuse que j'ai tâché d'observer tous les jours, sur mes jambes tremblantes, depuis les interviews où la pesanteur stupide des questions me rend insolente, en passant par la conférence de presse du matin. La salle y trahissait la tension que la débâcle de la projection de presse, huée et sifflée par les journalistes, a générée, et que je n'ai pas perçue, plongée dans mon vertige toxique. Je n'ai pas su lire sur les visages anxieux de mes proches la catastrophe de la vindicte méprisante de la presse qui stigmatise les fragilités du film, et qui prépare l'échec commercial de la sortie nationale. Mes proches me couvent, mentent, omettent de me montrer des écrits cuisants, et je me protège moi-même : je place un écran éthylique et pharmaceutique épais entre moi et un monde dont je ne veux rien percevoir. Je m'en défends, la veille de mon départ pour Cannes, en me mettant à boire sans réserve, et à multiplier la prise des médicaments dont j'usais moins auparavant. Le stress et l'aspect public de cette situation m'excèdent. Ils dépassent mes facultés, ma peur du bruit et de la foule, ma haine des entretiens répétitifs et usants avec des journalistes gouailleurs, qui négligent mes propos pour ne parler que de la célébrité et de la beauté de mes actrices. Solidaires de mon projet, elles peinent, elles aussi, à défendre la singularité d'une narration contre une logique commerciale qui les cantonne à leur propre séduction.

À la projection publique du soir, alors que je me tiens la plus droite possible, encore engourdie par le sommeil chimique qui m'a tenue captive, les applaudissements sont nourris. Mais je suis habitée par une tout autre urgence : poursuivre mon errance alcoolique et pharmacologique, ingérer ces substances jusqu'à l'ébriété retrouvée, la nausée, un nouvel éblouissement, l'effondrement d'un corps et d'un cerveau dont je veux ignorer la maltraitance. Les applaudissements s'achèvent, et je rejoins, dans le club loué par Wild Bunch, la petite fête qui succède à la projection publique. Je souris, je ris, je balbutie des paroles incohérentes et exaltées. Je ne cesse d'embrasser sur la bouche le collaborateur occasionnel qui s'y prête, sans goût mais avec courtoisie, sous influence lui-même peut-être, grisé ou dopé. Tant de visages m'entourent, tant de collaborateurs souriants, ivres aussi, dont l'attitude contraste avec la sobriété de Monica qui touche à peine son verre et accueille avec grâce les compliments et les remerciements de ma mère. Je suis incapable de tenir la moindre conversation suivie. On me parle de mon film, mais je n'entends rien, ne comprends rien,

oubliait propos et visages, ressentant un épuisement physique qui me force à déposer le verre de champagne toujours plein, hâtivement vidé et resservi, que je ne peux soudain plus avaler.

Pour regagner mon hôtel, rendue incapable de marcher, mes deux frères m'escortent, retenant mon poids quand je titube. Je m'endors presque le temps d'un trajet que l'incertitude de mes membres rend sinueux ou courbe.

Au bar de mon hôtel, seule, je bois une dernière coupe. Je croise une ancienne connaissance, dont le charme me touche, et que j'invite dans ma chambre. Nue, dépouillée des vêtements et bijoux que couturiers et bijoutiers m'ont prêtés pour cette montée des marches, je commande un club sandwich et des frites, que je mange avec les doigts, assise en tailleur sur la moquette de ma chambre, entretenant une conversation dont j'ai perdu le souvenir avec cet homme vêtu, souriant et chaleureux, qui s'est assis au bord de mon lit où il me portera ensuite, m'aidera à m'allonger, me massera je crois, me touchera peut-être... Comment savoir ? Je me souviens cependant du contact chaud de ses mains et de son flanc dénudé contre moi, de son torse lisse. Je m'absente encore, dans le sommeil cette fois, pour émerger au matin dans la chambre ensoleillée où mon compagnon, revêtu de son smoking, est assis dans un fauteuil, jambes croisées, observant le plateau du petit déjeuner qu'il a commandé pour moi et qui a été déposé sur les draps froissés. Je suis encore nue. Je me couvre d'un drap tandis qu'il s'approche et souffle, bouche close contre son index tendu devant ses lèvres, pour m'intimer le secret sur ce qui s'est passé, car il est marié. Je m'y engage d'autant plus facilement que je me souviens de peu de choses. J'embrasse sa bouche, le serre furtivement et le laisse partir sans mot dire.

Je ne sais plus si j'ai dormi sous l'effet de l'alcool et des tranquillisants, ou si j'ai pris mes somnifères habituels : deux Imovane. Je ne sais plus non plus si je consomme encore, lors de ce séjour cannois, les trois Mediator que je prends depuis des années pour m'exciter, ou si la nocivité avérée et le retrait médiatisé de ce médicament m'ont contrainte à y renoncer. Tant de boîtes pharmaceutiques encombrent ma salle de bains, ma chambre. Aucun médecin ne me les prescrit, hormis le Prozac qu'un abattement passager à l'approche du dénouement hâtif de ma post-production m'a permis de réclamer. Le reste, je me l'administre moi-même. À l'occasion d'une gastro-entérite virale, j'ai glissé sous mes draps défaits l'ordonnancier que l'employé de SOS Médecin, venu me soigner, y avait posé. Distrait, pressé, croyant l'avoir déjà rangé dans sa sacoche, il est parti sans le chercher. L'ordonnancier était vierge, fourni. Libellé du nom d'un médecin imprononçable, composé presque exclusivement de consonnes, je tremblais chaque fois, dans les pharmacies, à l'idée

qu'on me demande d'énoncer le nom de mon prescripteur. Mais cette situation ne s'est jamais présentée. La confusion devant cet assemblage de lettres a peut-être dérouté les nombreux pharmaciens auxquels j'ai soumis les ordonnances chargées que je présentais pour me constituer des stocks de médicaments dont j'avais, par crainte d'éveiller la suspicion, consulté les posologies maximales en feuilletant le Vidal du psychiatre que je voyais, il y a quelques années, une fois par semaine. Je lui parlais alors de la météo, des élections présidentielles, de mes idées de scripts, ou des derniers vêtements dont j'avais fait l'acquisition.

Je me souviens de la période précédant mes premiers contacts avec le milieu médical, en 2009. Je buvais dès le matin, à jeun, du vin blanc dans le café du coin de ma rue. Je buvais vite, beaucoup, mais je mettais du temps à atteindre l'ivresse. J'étais encore résistante. De ma propre acuité, je sentais émerger une autre forme d'existence, lourde, passive, exprimée dans la langueur soudaine de mes mouvements, le sourire hagard de mes lèvres, la lenteur balbutiante de mes pensées, captives d'une incarnation de plus en plus insistante, où le réel perdait sa crudité. Négligée, toujours vêtue des mêmes vêtements sales, je sentais l'assoupissement de ma vigilance et de mon angoisse dès les premières gorgées d'alcool. Absorbée par une hypnose dans laquelle je me sentais animale, bovine, éblouie par la lumière, effrayée par le bruit, plongée en moi-même, dans la suspension d'un temps où je baignais comme dans une eau croupie, ma propre impatience s'envolait. Je ne me refermais cependant pas sur moi-même. Au contraire, il me semblait m'ouvrir, comme une fleur sauvage que le vin apprivoisait, déployait, offrait au vent brutal. Je bavardais alors souvent avec Dominique, une styliste de la presse féminine, qui m'exhortait à fréquenter les Alcooliques Anonymes. Je ne me sentais aucune affinité avec le système moralisateur et la sainteté supposée du groupe. Dominique assistait elle-même quotidiennement aux réunions. Nous bavardions en buvant. Je n'avais pas encore le désir, même velléitaire, de me soigner, d'entreprendre une cure de désintoxication, ni même de parler de ma fragilité par rapport à l'alcool et aux tranquillisants. Je ne voyais pas de problème dans ma vie, n'était le deuil trop lourd de mon film resté inachevé. Il me plaisait de vivre ivre.

J'avais des black-out. Je perdais conscience et mémoire pendant plusieurs heures, chaque jour, l'après-midi et le soir, lorsque j'étais imbibée d'alcool. Irresponsable, hilare, souvent endormie sur mon lit au cœur du jour, j'attendais la fin de la journée pour ressortir et boire encore, avant de passer des soirées qui me laissaient la plupart du temps sans souvenir. Je crois que je m'y essayais alors souvent à la

séduction, voire au viol – cherchant à toute force à embrasser ceux qui passaient à portée de ma main : passants, garçons de café, serveurs, amis et amis d'amis...

Nikolaï, mon ex petit-ami, était venu de Londres sur une impulsion, une invitation inattendue de ma part, la veille même de mon avant-première. Il s'était vêtu de façon rétro et chic, avec l'aide d'une costumière, d'une étoffe satinée, luisante, une queue-de-pie couleur or, et d'un veston sans manches chargé d'arabesques jaunes. Dans la discothèque où nous célébrons l'avant-première, je le présente à tous comme étant mon mari, y compris à mon père, que la maladie visse à un fauteuil, lui donnant l'air pesant, le regard fixe et lourd. C'est avec lui que je pars de la fête. Avant de trouver une voiture, je tombe dans la rue, trop ivre pour marcher. Quelques passants rient de ma chute, se moquent, et Nikolaï se bat avec eux. Puis, il semble qu'une fois chez moi, nous fassions l'amour plusieurs fois, violemment. Mais je ne me souviens d'aucune étreinte, sinon de la sensation confuse d'une morsure, et d'avoir glissé, nue, de mon lit jusque sur le sol, touchant le jonc de mer rêche avec mes fesses, puis avec le bas de mon dos, devant la silhouette agenouillée et dénudée de Nikolaï qui me prend tandis que je murmure ou crie une litanie dont je ne garde pas trace. Il m'apprendra qu'elle parlait d'un enfant. Je me réveille nue près de Nikolaï, et cette nudité dans ses bras me convient. Nous avons retrouvé les marques de notre histoire ancienne, et il me paraît naturel, moi qui ne l'ai pas vu depuis des années, d'échanger avec lui des caresses et des mots d'amour. Ai-je uriné sur lui cette nuit-là, comme il m'arrive souvent de le faire depuis que je dors du sommeil lourd de l'alcool et des calmants ? Lasse de changer les draps, et manquant de linge, je ne m'en donne plus la peine. Je me contente d'ouvrir largement le lit pour que les tissus sèchent. Si j'ai besoin de dormir encore, je place une serviette éponge là où je m'étends, et je me rendors, découverte, dans la chaleur de ce début d'été, avant de laisser tout le lit, et la serviette étendue à part, s'aérer, tandis que je me douche et enfille des vêtements secs. Durant ces quelques journées de la présence de Nikolaï à Paris, je suis mise à la porte de chez moi, par l'annexion qu'il fait de mon lit – radeau isolé dans le désordre de mon appartement, au sol et à la table chargés – et aussi de mon ordinateur. Voûté sur les draps encore humides, il a décidé d'écrire un article sur mon film. Nous parlons d'amour, de mariage, d'enfants. Mais les choses se tendent doucement entre nous. Nous nous heurtons aux mêmes ornières qu'autrefois... La discorde débute à Londres, où je lui rends visite quelques jours, et où il tolère de plus en plus mal ma consommation d'alcool, mon ivresse et mon exaltation amoureuse, ma possessivité passionnelle et mes écarts de conduite. Un soir, après avoir erré dans les couloirs immenses et industriels du squat

communautariste où il vit, je me présente nue chez ses voisins les plus proches, où il consulte ses mails. Le caractère collectif de sa vie m'éprouve, m'excède. Nul moyen d'être seuls. Les voisins et les amis se placent toujours en tiers, partageant nos repas, nos promenades. Je m'en plains, je bois davantage, je reproche à Nikolaï la raréfaction de nos rapports sexuels pour finalement redécouvrir sa haine profonde de la sexualité. En un raisonnement où je crois voir pointer la folie, il dévoile sa perception négative d'une activité dont j'ai soif mais qu'il juge animalement féroce, et destructrice de ses forces de vie. Ce séjour à Londres est populeux, chaotique, marqué par des fêtes où je bois et m'épuise. Je me drogue solitairement une nuit où il m'abandonne. Cherchant à faire fuir les importuns par mes exhibitions, par la suggestion d'une intimité érotique qu'ils viennent déranger, je me dénude souvent. J'arpente les parcs avec lui, mangeant des cornets de frites accompagnés du vin blanc qu'on me sert à intervalles rapprochés et qu'il regarde d'un air mauvais. Je jouis du soleil froid, de la pluie sur mon chapeau cloche, des blousons de cuir vintage que j'achète dans un quartier commerçant où j'erre seule, loin de la zone industrielle où il vit. Je jouis de nos rares sorties, de la cuisine qu'il me fait, variée, goûteuse. Je m'agace des bains interminables qu'il prend, tandis que j'erre dans l'appartement qu'il partage avec deux autres personnes, dans le salon en désordre, chargé d'objets étranges, de sculptures morbides. Je somnole sur un canapé défoncé et des coussins brodés, cuvant mon vin, cuvant le chagrin de nos disputes incessantes... Soucieuse de sauver notre lien, qui menace, sous l'assaut des émotions trop violentes qui entourent nos relations, de sombrer pour la troisième fois, je propose à Nikolaï de venir passer un mois à Paris pour effectuer le montage rémunéré du making-off de mon film, que je n'ai pas réalisé, en vue de la sortie DVD. Il a peu d'argent, m'aime encore, accepte.

Ce séjour à Paris, qu'il rejoint après un détour par Budapest, où il est engagé pour un travail ultérieur, se déroule mal. La discorde, amplifiée par l'alcoolisation massive où je suis toujours plongée et par sa perception progressivement phobique de ma dépendance affective et de mon désir charnel, auquel il se dérobe, devient violente, criée, agie, dans des soirées où il me secoue, manque me gifler, me jette à terre alors que j'essaie de me défenestrer pour le punir de ses reproches continuels. Je conserve plusieurs jours les traces de l'abrasion faisant suite à ma chute sur le sol, toujours rêche, âpre, qui brûle ma pommette et l'érafle. Durant la journée, Nikolaï travaille péniblement à monter le making-off dont le réalisateur s'avère fou, et le matériel inutilisable. Le soir, il se plaint et gémit, déclare son travail insupportable et oppressant, et ma présence vespérale, périlleuse pour son cerveau, qu'il sent progressivement être grignoté, emmuré et

amputé. À mon grand regret, après des scènes de cris et de larmes, c'est chastement que nous dormons côte à côte, évitant même de nous frôler. En un mois, nous ne faisons l'amour que deux fois. Ses propos et ses gestes sont de plus en plus agressifs. L'argent file. Il n'en a jamais. Je paie tout. Je n'en ai pas les moyens. Titubante, il me tire dans la rue, sur le chemin d'un restaurant ou d'un bar, ou bien du Franprix où il insiste pour que j'achète de quoi cuisiner un festin, avec des ustensiles et des produits que je ne réutiliserai jamais. Et il me faut dégager la cuisine de son encombrement de livres, de papiers et de médicaments. Durant toute cette période, il menace constamment de partir, d'aller dormir ailleurs. Mais il ne le fait pas – il se retient, je le retiens aussi. J'erre dans les bars et poursuis ma consommation d'alcool et de tranquillisants, sans laquelle je ne pourrai pas davantage supporter cette violence-là, affective, que la violence de Cannes et de l'inachèvement contraint de mon travail, dont le deuil ne s'effectue pas en moi, et me laisse une plaie avivée. J'urine sans doute quelques fois au lit. J'écris à mon amour malade des mails pathétiques, où j'exprime mon incompréhension et ma douleur, mon propre épuisement dans cette relation maltraitante où je me transforme en déchet. Je pleure en écrivant, il pleure en me lisant, en me répondant oralement. J'attends parfois longtemps que ses sanglots s'apaisent et, choquée par l'alcool, par la lassitude et la lourdeur de mon corps malade, je ne ressens rien...

C'est Nikolai qui évoque le premier la nécessité d'une cure de désintoxication alcoolique pour moi, qui l'exige même, me suggérant d'alterner avec une retraite monastique zen qui, en son temps, l'a lui-même intellectuellement purifié, sevré d'un deuil émotionnel – ni l'une ni l'autre de ces options ne me séduit.

Je continue à boire dès les premières heures du matin, à m'uriner dessus, à perdre régulièrement conscience et mémoire l'après-midi et le soir, à bavarder avec ma voisine Dominique, qui boit toujours son vin rouge au même café. Je continue de jouir de la mortification d'un corps qui trahit de plus en plus son épuisement, que je néglige, qui suinte l'odeur de l'alcool, mêlée à celles de la sueur et de l'urine. Je me sens ainsi protégée, de façon régressive, de la violence du monde, de l'ennui, de la vacuité des journées d'un été dont je ne sais pas quoi faire. Je laisse l'alcool et les calmants me guider vers une stupeur animale, où je n'ai plus rien à penser. Vaquant du café à mes draps humides, je deviens contemplative, réceptive, rêvant éveillée à des images qui m'ont désormais fuie, notant des indications pour le script que je veux écrire. J'aime le goût de l'alcool, j'ignore mes propres écarts de conduite, dont le vin et les cachets oblitèrent la mémoire. Je passe de longs appels téléphoniques, à n'importe qui, pour dire n'importe quoi, libre de la censure usuelle de ma vigilance, babillant

comme une enfant, parlant par association, riant souvent du rire soutenu et abandonné de l'ivresse. C'est à l'abandon, à l'incontinence que je me donne sans réserve, comme pour contrebalancer les longs mois de travail qui ont précédé, au cours desquels j'ai jugé, analysé, critiqué, gouverné, pour être finalement dépossédée de mon œuvre. Je jouis du relâchement complet que l'ivresse et les cachets me procurent, comme d'une libération – aussi lourde et indécente soit-elle.

Samy prend bientôt la place de Nikolai. Amoureux de moi, ancien amant que j'ai quitté après quelques semaines, l'année passée, Samy plaide sa cause. J'hésite, puis j'accepte l'aventure qu'il me propose, m'appuyant sur le désir physique que j'ai de lui. Je prends vite goût aux soins qu'il me prodigue : il me fait la cuisine, me fait jouir en me faisant l'amour lentement et longuement, m'entoure de caresses et de paroles tendres. Mon état alcoolique et pharmacologique, cependant, reste stationnaire : alcoolisation massive, abus de benzodiazépines et d'analgésiques – j'ai cessé le Prozac au début de l'été, ne supportant pas le dommage collatéral de l'anorgasmie. Durant mon sommeil, j'urine sur Samy plusieurs fois. Il m'arrive même, une nuit, de déféquer : trop ivre pour les contenir, nous nous réveillons dans la moiteur liquide de mes excréments. Samy supporte tout avec patience, comme il supporte l'agressivité séductrice que je développe chaque soir. Avec lui, qui observe mon comportement sans le contrer, de la part de qui aucune violence ne vient canaliser mon excitation alcoolique, je découvre la personne que je deviens sous influence, et cette personne me déplaît violemment. Le matin, il me raconte avec minutie ce que j'ai dit et fait la veille, et dont je ne me souviens jamais. Ses souvenirs composent un portrait, et j'y apparais obsessionnelle et brutale, sexualisant toute relation, cherchant à séduire et à toucher tous ceux que je côtoie, à les embrasser, les exhortant érotiquement de la voix. Cette compulsivité sexuelle dont je ne suis pas consciente, que je ne peux réfréner, m'exaspère et installe pour la première fois une distance entre l'alcool et moi, faisant apparaître le désir d'une cure de désintoxication. Je suis trop avancée dans ma consommation pour être capable d'arrêter seule. N'était cette lueur qui me commande d'entreprendre un sevrage médicalisé, je suis comme privée de volonté. Je me renseigne sur cette hospitalisation en allant en discuter à Villejuif, avec l'un de mes cousins, Laurent, psychiatre addictologue. Mes obligations professionnelles et un voyage à Singapour m'empêchent cependant de planifier dans l'immédiat les semaines consécutives nécessaires à un tel projet. Je m'adresse à ce cousin par prudence. J'ai tendance à me méfier des médecins. Soit ils sont doux, et je les manipule, soit ils sont arrogants et me heurtent ou me braquent par leurs certitudes et leur intransigeance. Je raconte ainsi à Laurent, outre mes abus d'alcool, mon addiction passée à la

cocaïne. Je pouvais alors consommer jusqu'à 13 grammes par jour. De cette addiction-là, je me suis sevrée seule, faute d'avoir trouvé un interlocuteur de confiance. Dans la tourmente, j'avais certes cherché des contacts médicaux. Mais la sécheresse d'un toxicologue, me prédisant une mort proche, se moquant de mon recours répété aux urgences hospitalières quand mon état me faisait craindre une défaillance, m'avait blessée et éloignée. Au lieu de la fermeté respectueuse que j'escomptais d'un médecin, je n'avais trouvé auprès de lui qu'agressivité et dédain. Je garde de l'encadrement hospitalier un souvenir mitigé. Je me souviens notamment de la douceur naïve d'un hôpital où je suis placée sous surveillance respiratoire et cardiaque. Cachant un sachet plastique avec de la poudre et une paille dans mon vagin, je m'absente une ou deux fois aux toilettes. L'infirmière, soucieuse des consignes, veut m'accompagner. Je lui déclare que j'ai été sexuellement abusée dans l'enfance. Et, surjouant l'angoisse que me procure la transgression de mon intimité corporelle, j'obtiens d'être laissée seule et de pouvoir fermer le verrou. À l'hôpital Saint-Antoine en revanche, où m'amènent une nuit les pompiers que j'ai appelés après avoir inhalé cinq grammes en une prise, le personnel est malveillant, désinvolte. Pas un médecin, pas un infirmier, ne passera me voir là, dans la salle d'attente où je passe la nuit, comateuse, la tête posée sur les genoux d'un ami qui m'a rejoint. Les infirmiers et médecins vont et viennent, apparemment désœuvrés, dans cet espace dédié au soin, mais où on juge l'overdose suffisamment juste et méritée pour qu'on ne prenne pas la peine de l'assister. La morale est rigide à Saint-Antoine, d'une bêtise et d'une irresponsabilité crasses. Je quitterai cet hôpital au matin, sans qu'aucun membre du personnel médical n'ait pris la peine de s'occuper de moi.

C'est donc avec cette méfiance ou ce mépris de toute médicalisation, que je parle avec Laurent. Son appartenance à ma famille, sa chaleur affectueuse, ne sont pas sans me rassurer. Il s'oriente vers un diagnostic de troubles de l'humeur, et il envisage, au terme d'une cure de désintoxication alcoolique et pharmacologique, un traitement au long cours à la Dépakot, un thymorégulateur. J'aménage lentement les deux mois nécessaires à mon sevrage et à ma stabilisation médicale. Ne pouvant s'occuper de moi, Laurent me confie à une autre psychiatre : Sylvette. Elle est froide mais paraît déterminée. J'éprouve une attraction naturelle pour cette détermination. L'aménagement d'une vie meilleure pour moi semble enfin possible. La médicalisation représente une issue dans une vie chaotique où je commence à souffrir, à voir s'effriter mon intégration à une société dont je me marginalise, alors que je voudrais y préserver des liens, aussi fragiles soient-ils.

J'entre à Villejuif, censément pour deux mois. Je n'y resterai qu'une semaine. De cette brève hospitalisation, je garde en mémoire quelques images. La douche commune, aménagée comme une cabine de toilettes. Le pyjama bleu obligatoire qui signale, le temps des deux premiers jours, le statut de nouvelle recrue. Le retrait du portable, des objets piquants ou tranchants, nécessaires parfois à de simples fins hygiéniques. La répugnante nourriture, les médicaments, la rudesse condescendante des soignants, las, agressifs, hautains. Les autres. Les dimanches où les patients se regroupent devant la télévision de la cantine, pour chanter, comme au karaoké, et en boucle, des chansons niaises – “C'est une maison bleue, adossée à la colline...”. Quand je repense à ces tristes journées, cette strophe résonne encore dans ma tête. L'absence d'espace fumeur et le froid. Je me revois accroupie, dehors, près du cendrier sur pied installé dans la courette attenante au couloir du rez-de-chaussée. L'horreur du décor, les peintures pastel, les dessins d'oiseaux, les poèmes aux murs, les tracts contre les addictions – le tabac, l'alcool, les drogues douces et dures, toutes périlleuses. L'absence d'interlocuteurs médicaux, hormis les gardes-chiourmes, blasés. L'infantilisation, les ordres aboyés.

Je me sens mal dans ce contexte répressif, et si pauvre en échanges. Les autres patients ne m'attirent guère, et les médecins semblent absents. Sur Internet, je lis que la Dépakot est prescrite pour les patients souffrant de troubles bipolaires ou de psychose maniaco-dépressive, notamment lors des épisodes maniaques, qui alternent avec des phases de prostration. Je consulte les forums où les confessions des personnes sous Dépakot mentionnent massivement une prise de poids, la perte de cheveux pour certaines femmes – effets secondaires que je refuse d'envisager pour moi-même. Ces bribes d'information, lacunaires, contradictoires, me situent dans une lecture clinique de mes symptômes dont j'aimerais comprendre le fonctionnement.

J'écris un mail à la psychiatre, Sylvette. Je me plains de l'absence de dialogue. On veut me faire participer à des groupes de paroles ou à des séances de relaxation – toutes choses auxquelles je répugne – mais je n'ai aucun interlocuteur psychologique ou psychiatrique, personne qui ne m'explique ce que j'ai besoin de comprendre : les effets de l'alcool, des benzodiazépines et des antalgiques sur mon cerveau et mon système nerveux. Je veux connaître la réalité du bénéfice peut-être tronqué que j'y trouve, la logique comportementale à laquelle j'obéis et dont je veux cerner l'erreur, le caractère exact de la nocivité des produits que j'ingère, le traitement pharmacologique qu'on prétend y substituer. Si le temps lui manque pour me les expliquer, je lui précise que j'accepte d'étudier dans des livres ou dans des brochures que je pourrais emprunter ou acheter pour effectuer ce

travail nécessaire à ma collaboration, donc à ma guérison. Lors de ma dépendance passée à la cocaïne, et mon sevrage solitaire, c'est sur cette compréhension théorique que je me suis appuyée pour saisir le dommage de la drogue sur mon corps et mon cerveau. En lisant les textes spécialisés que des amis m'avaient procurés, j'ai découvert, négligeant les dégâts neuronaux de la cocaïne, un effet possible dont ma nature sportive n'a pu tolérer l'hypothèse : le risque de paralysie musculaire.

Pour seule réponse, Sylvette me reçoit quinze minutes en présence de 7 ou 8 personnes, étudiants et internes tâcherons, penchés sur leurs notes, écrivant fébrilement les paroles du médecin, m'observant comme un spécimen curieux. Sylvette déclare que je n'ai rien à comprendre, juste à faire ce qu'on me dit. Elle ajoute qu'il n'y a pas de dialogue à pratiquer non plus, sinon durant ce quart d'heure qu'elle compte m'octroyer une fois par semaine, le lundi, en présence de ses scribes. J'apprends que je peux éventuellement avoir recours à une psychologue, sans certitude d'être reçue, pour une conversation hebdomadaire également, mais, cette fois, d'une demi-heure. Je déclare que je ne resterai pas dans un établissement qui prétend faire l'impasse sur mon entendement, et me soigner comme un animal ou une machine grippée.

Elle me prédit une errance infinie, un prompt retour à l'hôpital, et refuse de me délivrer l'ordonnance nécessaire au maintien du traitement de transition qui a été installé et qu'il est dangereux d'interrompre. Elle ne prendra pas la peine de parler à mon médecin traitant pour lui communiquer les informations relatives à celui-ci. Par chance, mon médecin traitant est assez fin et aimant pour se fier à ma mémoire et m'établir l'ordonnance correspondante. La prescription étant excédentaire par rapport à la posologie usuelle, la pharmacie refuse de me la délivrer dans son intégralité, pour les quelques jours où, échappée de Villejuif, j'attends de trouver un meilleur asile. Car si l'expérience de Villejuif n'a pas amélioré ma perception des médecins et de l'opportunité d'une médicalisation pour moi, je reste désespérée devant la violence de mon addiction alcoolique, que je sens toujours couvrir, prête à me dominer si je ne trouve pas un cadre et un dialogue aptes à la neutraliser.

Dans ma valise, ouverte chez moi, restée non vidée, je pioche seulement de quoi faire ma toilette et me maquiller. Je suis en quête d'une nouvelle institution, correspondant à l'idée que je me fais d'un traitement intelligent des addictions. Sous la surveillance tendre de Samy, qui ne me quitte pas, je ne bois pas. Ma cousine m'indique une clinique privée. Les tarifs excèdent les moyens de ma famille. Mais, devant la bonne impression que me fait le médecin qui la dirige,

Michael, lorsque je le rencontre, ma mère contracte tous les emprunts bancaires nécessaires pour me permettre une hospitalisation, que je pressens positive.

Durant ces deux jours de liberté, je réfléchis. Je cherche à me souvenir du début de ma frénésie alcoolique. D'abord des crises de plusieurs mois, espacées d'années ou de mois de sobriété complète. Depuis la fin de mon adolescence, les premières fêtes, les premières beuveries, jusqu'aux périodes de troubles affectifs ou professionnels, où j'ai parfois plongé profondément dans l'alcool, l'addiction est récurrente, à cette différence près que j'ai toujours su ou pu me reprendre après quelques mois ou semaines critiques. Aujourd'hui, je ne me sens plus capable de rebondir. Je me sens rattrapée par ma propre inclination, battue, asservie à la pulsion de boire et d'avalier des quantités croissantes de médicaments, en un mélange souvent explosif, et dont la nocivité, le potentiel létal, me déplaît.

Je regrette aussitôt ce rendez-vous à la clinique Avena avec Michael. L'homme qui m'accueille est trop à mon goût. Il me séduit au premier regard. Par son seul charme, il m'encombre d'un problème dont j'aurais préféré me passer, dont je redoute qu'il ne vienne, comme on le dit d'un vin, à l'obsession dans mon esprit volontiers amoureux de chimères, volontiers masochiste. Je lui parle je ne sais combien de temps : une heure et demie, deux heures. Il me déclare que je suis schizophrène. Je manque rire. Je ne peux pas me reconnaître dans ce diagnostic hâtif qui postule que je souffre d'une psychose qui m'empêcherait d'accéder à un réel commun, au profit d'une réalité tronquée, voire hallucinatoire. Devant Michael cependant, je suis troublée, je m'interroge. Je souris mais je ne ris pas. Je l'écoute et je comprends qu'on puisse se tromper à la vue de la symptomatologie de mon passé, des graves automutilations exposées dans mon premier film, des troubles hallucinatoires qui ont pu déranger ma jeunesse. Je me sais trop structurée, trop lucide, pour être psychotique, ce vers quoi pouvait déjà s'orienter le diagnostic de bipolarité. Je me sais en prise avec le réel, consciente de mon propre emportement, de mes dérapages. Je ne me sens enfermée dans aucun délire, dans aucune élaboration solipsiste du langage. Je ne doute pas, et j'ai raison, que Michael reviendra très vite sur cette première impression. Mais ce qu'il me dit, ce jour-là, me touche profondément, car c'est inédit. Si l'on m'a souvent dit que j'étais pénible, ou que je feignais, on n'a jamais envisagé que je puisse combattre une souffrance très réelle et très forte. Michael manifeste le plus grand respect pour une vie qu'il juge à la fois douloureuse et méritante, voire victorieuse, comme si je m'étais admirablement débrouillée dans ce qui n'a été qu'un combat sans répit, pour vivre, pour communiquer avec autrui, pour travailler, pour

terrasser une douleur lancinante et qui aurait pu ou dû me neutraliser et me marginaliser tout à fait. Je suis sceptique. Je scrute son visage pour discerner la posture, les paroles d'emprunt, les formules toutes faites, la politesse et le mensonge, que j'échoue à déceler. Je l'écoute, je le crois. Moi qui ne me suis jamais vouée que de la haine, je me sens soudain fière de moi. Une tendresse respectueuse s'éveille en moi, à mon propre égard. Après tant d'années de vie sourde, violente, je suis reconnaissante à qui a su la convoquer. Je sens que le germe d'un désir de prendre soin de moi et de m'aimer vient d'éclore pour m'offrir un avenir meilleur, seconder ma volonté de guérison, et qu'il ne se flétrira pas ici. Je me trouve d'autant plus attristée de ne pouvoir épouser derechef celui qui m'a transmis cette lueur, cet orgueil neuf, cet appétit de vie sans honte ! Ma motivation à cesser de boire est aveugle, farouche. Je reconnais cette douleur vivace dont il me dit porteuse, et j'accepte de penser qu'il sera possible de l'alléger, ou de la supprimer. J'aimerais embrasser sa main, mais la dignité me commande de la serrer. Gonflée par cette dignité nouvelle, je le salue donc avec la contention émotionnelle d'une femme adulte, engagée dans un rapport médical.

Je me souviens mal de cette seconde hospitalisation qui durera deux mois.

Je me souviens de ma chambre. Des odeurs des parfums d'ambiance Dyptique, dont une autre patiente abuse, embaumant les couloirs, et que je finis par acheter à mon tour pour parfumer ma chambre. Des achats, une écharpe en laine, immense et satinée, un anorak vert sapin, des dvds, une écriture scénaristique que je conduis, les rares visites, mais plaisantes, qu'on me rend, l'amour furtif que je fais avec Samy, verrouillant la porte qu'on peut ici verrouiller. Personne n'a songé à me retirer mon téléphone et je bénéficie du raccord haut débit avec Internet, nécessaire à mon travail et au maintien de mes relations. Pour protéger ce même travail, ma notoriété pourtant très locale et réduite, Michael a souhaité que je sois prénommée là autrement que Marina de Van. Ainsi suis-je Esther Nives. Esther tout court. Le prénom de l'héroïne de mon premier film. Le nom de famille, inusité dans la clinique, n'est que le second de mes véritables prénoms : Marina Nives. Soit aussi neige, en latin ; une prédestination à la cocaïne ou à la frigidité. J'ai vite préféré la poudre...

Je suis suivie par un médecin en interne, qui n'est pas Michael et auquel il me présente toutefois lui-même : Javer. Il est plus jeune que moi, sûr de lui, amateur de blagues potaches. Il est sympathique et ne se dérobe pas quand je lui pose des questions sur la neurobiochimie. Il m'explique le fonctionnement des neurotransmetteurs, auquel je ne

comprends rien, mais que je lui suis reconnaissante de m'exposer. Pour répondre à ma volonté de comprendre, la psychologue que je vois tous les jours, Léa, que j'ai, depuis, choisie comme analyste, me prête, pour le temps désiré, un gros volume sur les psychotropes et les stupéfiants : sa grâce et sa rapidité m'évoquent avec tendresse ma cousine, à présent malade, qui a occupé tant d'années cette place d'interlocutrice patiente auprès de qui je venais déverser mes angoisses et mes douleurs, mes fautes et mes conquêtes. Je peux enfin puiser tout mon saoul des informations sur le fonctionnement de l'alcool ou des benzodiazépines dans mon organisme, et même des médicaments qu'on me prescrit. Je lis. Je peine à assimiler les explications techniques, mais elles convoquent en moi des images qui me frappent, comme l'imprégnation ou la contamination destructrice des muqueuses internes, des tissus et des organes, par l'alcool qui circule dans l'estomac, le système digestif, le sang. J'apprends que l'alcool réduit l'espérance de vie d'au moins 10 ans... Je parviens à des explications, plus obscures pour moi, sur la transmission dans les synapses gaba-ergiques, l'altération de la physiologie des axones et de la conduction nerveuse, l'affection des neurones dopaminergiques du système mésolimbique. Je comprends que l'essentiel de l'imprégnation et de l'absorption alcoolique a lieu dans l'intestin grêle, et je visualise des images qui ne sont pas décrites mais que mon esprit fabrique, étayant ma compréhension de la contamination alcoolique par la représentation de mes viscères transformées en éponges. Le liquide nocif corrode, détruit, ronge ses hôtes organiques, le foie, le cœur où le sang provenant du système digestif le charrie, le redistribue dans tous les organes en proportion de leur teneur hydrique, et où l'alcool se dégrade, engendrant des produits chimiques neufs, toxiques, éliminés partiellement par la sueur ou par la ventilation pulmonaire, inflammant les tissus, occasionnant de possibles hémorragies du pancréas. Et c'est tout un théâtre viscéral, rouge, qui se déploie dans mon imagination ; magma qui absorbe, saigne, vomit, interagit, brûle, s'érode, selon une imagerie que l'opacité du vocabulaire médical stimule en moi, de manière positive, dissuasive, à l'instar de la description d'une longue et douloureuse destruction de ce qui m'est le plus intime : mes organes internes...

À ce moment de mon hospitalisation, outre les calmants qu'on m'administre en en diminuant doucement le dosage, pour un sevrage prudent, je ne me souviens que d'un seul médicament : le Loxapac. Une faible posologie de ce neuroleptique ou antipsychotique, initialement dédié au traitement des états délirants, peut convenir à la contention d'une agitation anxieuse sans qu'un état psychotique – dont personne ne fait plus le diagnostic à mon sujet – ne soit détecté. Il m'accompagnera longtemps. Je le prends encore aujourd'hui, en

solution buvable.

De l'hospitalisation elle-même, je ne me souviens que de longues journées de lecture, de la cantine, au personnel accort, et où je m'isole toujours des groupes. En deux mois, je crois ne pas avoir adressé la parole à un autre patient. Je fuis d'instinct la collectivité. Je pressens chez ces tempéraments dépendants, affectivement voraces, une avidité, là où je suis plutôt farouche, rétive à l'envahissement de mon champ de pensée par les paroles et les problèmes des autres. Leurs besoins grégaires, leurs conversations interminables sur le dosage de leurs traitements respectifs, m'inspirent du mépris. Tous semblables, peut-être, mais sans moi. Voûtée à une petite table isolée, où on ne dresse bientôt qu'un seul couvert, je mange en silence et rapidement, avant de regagner ma chambre, l'ancre que je ne quitte jamais, pas même pour fumer puisque je peux fumer dans la chambre, recevoir le médecin qui passe chaque jour la cigarette aux lèvres, fumer encore avec la psychologue qui fume, avec Hector, directeur adjoint de la clinique et ami de Michael, que je crois avoir rencontré dans cette première hospitalisation, et qui alors fume encore. De cette première rencontre, il ne se souvient pas. Mais moi je me souviens d'un moment où, assise flanc à flanc avec lui, il m'explique, en me traçant un schéma, la zone d'excitabilité du cerveau. Elle est dominée par le système des neurotransmetteurs et des systèmes en -iques auxquels je ne comprends rien, mais qu'il inscrit au sein de deux lignes horizontales, prenant soin de délimiter la variation supportable de stress du cerveau, et inscrivant au-dessus de la barre supérieure la ligne d'excitation chaotique de mon propre cerveau. Il le suppose soumis, dès la naissance, à un stress excessif, à une excitation permanente et trop forte, que je cherche à calmer par l'administration de substances telles que l'alcool ou les médicaments, des excitants qui abrutissent fictivement mon cerveau et détériorent à court terme son excitabilité. Je trouve Hector charmant. J'aime sa passion pédagogue, son dessin obscur, sa volonté de m'aider à comprendre. Certes, je ne saisis toujours pas les systèmes régissant le cerveau, mais je comprends cette ligne chaotique qui excède la barre horizontale de l'excitation maximum normale, et qu'il nous faut corriger, de manière plus appropriée que ce que j'ai jusqu'à présent pratiqué, en apprentie sorcière qui s'ignorait.

Je me souviens de peu de choses en somme, mes premières sorties libres, mes taxis pour rejoindre le marais où j'habite, mes achats, la joie de m'asseoir à une terrasse avec mes amis retrouvés, devant une tasse de thé dont, certes, je ne prétends pas qu'elle me satisfasse pleinement – car la tentation de l'alcool, adoucie cependant, reste présente. J'aimerais boire, mais la foi nouvelle que cette équipe médicale a distillée en moi, la foi en un état de conscience modifié,

plus libre, plus sain, plus fort, me dope, de même que la confiance qu'on m'accorde en me laissant aller et venir sans surveillance. Certes, je ne fais pas le deuil complet de l'alcool et, après ma sortie, m'autorise quelques verres, rares, dans des impulsions vite endiguées, coupables, mélancoliques, qui valent pour affirmation de mon libre-arbitre. Cette affirmation puérile, jusqu'à aujourd'hui, m'égare de loin en loin.

Je me souviens des rues de Noël, le froid, la grêle, la clôture du café près de chez moi, les trottoirs encombrés, les guirlandes lumineuses, l'effervescence affairée dans les magasins, la veillée de Noël solitaire avec ma belle-sœur. Nous mangeons foie gras et saumon. Je suis alors sous Tégrétol, un antiépileptique également utilisé comme thymorégulateur, dans le traitement des troubles bipolaires. À l'écart de toute psychose, il semble que leur présence en moi soit détectée de façon prévalente. Est-ce mon premier traitement ? A-t-il été poursuivi par-delà ma sortie ? Et que me donne-t-on pour dormir ? Je ne sais plus. Le Tégrétol a certainement été arrêté un jour, assez tôt, puisque je ne suis plus sous ce traitement-là depuis longtemps. Je me souviens qu'après un premier bénéfice, je me sentais irascible et nerveuse sous ce médicament. J'ai quitté Samy – à qui j'étais pourtant attachée – parce que sa respiration sifflait soudain dans mes oreilles avec une insistance qui me gênait, me rendant aveuglément hostile. Javer y voyait un symptôme thymique – terme dont je ne connais pas le sens, et dont Hector me dira plus tard qu'il n'était pas approprié au trouble que je trahissais. Je ne sais pas, je ne me souviens pas. Une impulsion brutale, que je devrais regretter plus tard, m'a égarée. Les sifflantes, le souffle nasal de Samy... Je l'ai abruptement abandonné, alors même qu'il m'aimait et que notre entente, à tous égards, était une réussite. Je voulais autre chose, je voulais plus, je voulais vibrer – j'étais sotte, et chimiquement altérée, ombrageuse.

Ma sortie définitive a lieu le 29 décembre 2009. Le 30, je prends un train pour Lyon, où je retrouve mes amis Yann et Saber. Après un après-midi doux, dans la maison du père de Yann, où la décoration, mignonne, est en décalage avec la violence qui sourd toujours en moi : toile de jouy aux murs, bibelots et napperons, je fais une crise d'angoisse. Je panique dans cet environnement. Je m'applique à prendre mon traitement, et je souhaite rentrer chez moi avant même la soirée prévue du réveillon. Je ne me souviens plus des médicaments que j'ingère alors, mais je me souviens du soin avec lequel je les prends : il y a le neuroleptique, le Loxapac, avec sa petite seringue doseuse, et des comprimés que je dois couper en deux, pour prendre un comprimé complet une fois, et un demi-comprimé en plus ou en moins à la seconde prise. Tout cela est très flou. Il me semble que la plaquette des comprimés est rouge, et les comprimés blancs. Je me

revois surtout penchée sur le sol de la chambre aux murs de jouy, près du lit recouvert d'un couvre-lit blanc torsadé et brodé, soucieuse de respecter mon programme pharmacologique, les doses précises. Je revois la voussure de mon dos, la délicatesse de mes gestes manipulant ces petits outils psychotropes, et l'angoisse qui fait sourdement pulser le sang à mes oreilles, dès que je relève les yeux sur ce qui m'entoure. En cette veille de réveillon, l'alcool prohibé aiguisé mon sentiment d'enfermement dans un univers dont la douceur et la méticulosité m'oppressent. Je le dis à Yann. On me remet dans un train. Je m'enfuis loin de Lyon et de mes amis, pour réintégrer la quiétude de mon studio parisien, et passer le nouvel an chez Pierre, avec un autre Pierre, sa fille Louise, et les deux verres de vin rouge que je m'octroie, veillant à endiguer l'impulsion qui me pousse à boire toujours un peu plus.

Dans la période qui s'ensuit, je vais régulièrement voir Michael, en ambulatoire. Je ne connais alors pas beaucoup de succès : j'ai écrit un scénario qui, de l'avis général, est consternant. J'ai peiné à écrire le début d'un roman, plat et conventionnel, sacrifiant à des tics narratifs.

Je suis alors sous Risperdal, un autre neuroleptique, destiné à traiter la schizophrénie ou les troubles bipolaires, mais dont je vois sur Internet qu'il peut également être prescrit comme inhibiteur de l'agressivité et pour le désordre flou d'un "trouble des conduites", dont la nature n'est pas spécifiée, mais qui doit sans doute comprendre le comportement addictif pour lequel je suis initialement traitée. Pour contrebalancer les effets secondaires du neuroleptique, comme avec le Loxapac, je prends de l'Akinéton. Il minimise les tremblements, les mouvements involontaires des membres, les impatiences, l'agitation paradoxale consécutive au traitement. Je prends 2 mg de Risperdal. Je glisse à nouveau dans l'alcool, modérément – mais je bois tout de même. Le Loxapac, avec son rituel aimé de la petite seringue doseuse, a disparu. Je prends maintenant, plus trivialement, des comprimés dont l'emballage volumineux s'oppose, dans mon esprit, à l'aspect plus troublant et plus addictif des flacons de Loxapac. Le breuvage amer et transparent s'épanchait en volutes blanchâtres, laiteuses, au contact de l'eau dans laquelle je l'injectais d'une pression douce effectuée sur le piston de la seringue. Je lis. J'échoue à achever *La Montagne magique* de Thomas Mann. J'écris mon premier livre, en m'appuyant sur l'alcool, sur l'isolement presque complet où je suis, sur la vigilance aiguisée à mes propres symptômes, à mon état corporel et psychique, sur le fond commode de mon vieux journal, dont je n'aurais jamais pensé qu'il connaîtrait le destin d'être pillé et détourné de sa vocation d'exutoire secret. Je l'ai tenu pendant plusieurs années, et interrompu en 2008, sous l'effet d'une rupture. Tout s'est passé comme si la réalité

d'une souffrance amoureuse trop forte m'avait coupée dans mes capacités. J'y retrouve néanmoins, loin de ce point de fracture – qui, un an après, ne me tараude plus avec la même violence – la vacuité, le sentiment d'inertie et d'impasse, dont je ne sais comment me défaire. Ce sentiment préexistait donc à l'alcool et j'aurais aimé qu'un traitement m'en délivre. Quelle est ma motivation, alors, à observer ce traitement qui ne me préserve ni d'un usage régressif de l'alcool, ni de la vacance et de la douleur de journées qui s'étirent ? Je crois que je conserve une foi intacte dans l'idée que les nodosités de mon parcours me sont bel et bien propres, et que le médicament m'aide à neutraliser une débâcle qui serait plus violente encore sans son effet inhibiteur. Il m'aide à contrôler une violence dont je sais par expérience qu'elle peut à tout instant me captiver, me blesser, blesser d'autres personnes par ricochet. Je me sens et me crois malade. La mobilisation récente des médecins de la clinique Avena m'a doucement convaincue de la nécessité d'un traitement. Je ne remets pas ce postulat en cause, non plus que la légitimité du traitement donné, pourtant erroné peut-être ou inadapté, je ne sais, puisque je peine toujours à me tenir à l'écart de la boisson, même si sa consommation est désormais contenue. Je ne m'abîme plus dans des états d'ivresse incontinents. Je tâche de contrôler une ingestion plus modeste, propre à me maintenir dans un état permanent de stupeur douce, loin de l'agitation et de la voracité, compatible avec la lucidité qui dicte mon écriture. Et il me semble que c'est surtout mon corps que j'endors par cette alcoolisation restreinte – sa susceptibilité avivée par le traitement pharmacologique, sa nervosité, ses soubresauts – et mon esprit assoupi par le neuroleptique que j'excite, dans une contre-médication paradoxale. Sur ce point, Hector me contredit. Il me déclare que le Risperdal, dosé à 2 mg, fonctionne alors comme un excitant cérébral plutôt que comme l'inhibiteur qu'il aurait constitué à un dosage plus faible, et que je continue de chercher dans l'alcool une accalmie illusoire. J'ignore qui a raison, qui a tort. Je suis la prescription de Michael, qui reste mon médecin, en dépit d'une torpeur sinistre où je me sens glisser, sans pouvoir m'en défendre, et qui vient se superposer à la labilité physiologique de mon système nerveux, musculaire.

Je m'enfonce dans cette inertie, sans savoir comment m'en extraire. Je la transforme en texte. Elle reste pourtant intacte en moi, des semaines, des mois durant, pour finir par exploser en un état de stupeur désespéré alors que je me trouve à un mariage.

Ma cousine, celle que m'évoque Léa, la psychologue de ma clinique, se marie. Ce mariage consacre un couple tendre et uni, au sein duquel Sylvie est heureuse. Mais dès le hall de la mairie, où je peine à me sentir à l'aise, je suis troublée par l'élégance de chacun, et je me sens

pauvrement vêtue. Je n'ai pas fait beaucoup d'efforts. Je n'en ai pas eu la force. Je suis aussi troublée par l'omniprésence de couples rieurs et chargés d'enfants turbulents, mignons, en accord avec un modèle de vie que je ne suis pas sûre de convoiter – que je suis sûre en tout cas d'avoir échoué à atteindre. La beauté des visages épanouis, heureux, familiers, familiaux, me fait souffrir, comme un épanouissement qu'il ne m'est pas donné de vivre. Je courbe le dos, encore. Je reste coite et en retrait. J'attends l'arrivée de la mariée, sa jolie robe, son époux radieux, les pétales de fleurs qui leur seront jetés, le bouquet, gage d'un bonheur égal, que Sylvie lancera adroitement entre mes mains et que j'attraperai sans y croire – mariée dans l'année dit-on ; mais aucun mariage n'est venu confirmer l'adage.

Après la mairie, nous rejoignons l'appartement spacieux du frère de Sylvie, qui est décoré de fleurs, peut-être de mousseline blanche, de grandes tables où sont disposés des petits-fours, des plats chauds, du café, des alcools, des sodas, tout un déjeuner pour lequel des serveurs en livrées blanches, recrutés pour l'occasion, vont et viennent avec des plateaux. Je me tiens toujours à l'écart, ne sachant quoi dire à qui veut me parler, observant de loin la cérémonie religieuse improvisée, avec la bénédiction hébraïque de l'union des mariés, à laquelle Sylvie tenait, bien que Gildas ne soit pas juif. Je ne vois rien de cette petite cérémonie religieuse, seulement le dos des gens massés, groupés, peut-être des tentures, des vêtements ou des accessoires traditionnels que je reconnais, des kippas. J'entends qu'on psalmodie, qu'on parle, qu'on chante. Je voudrais m'approcher, mais je ne le peux pas. La lassitude, l'abattement, m'envahissent. Seule dans l'espace déserté du salon principal, loin du petit salon où le rabbin officie, je sens mon indigence, ma tristesse, ma distance. Je vaque dans la pièce, d'un buffet à l'autre, sans faim. J'ai posé mon bouquet de mariée dans un coin : ma mère me rappellera de le prendre en partant. Il pourrira chez moi durant plusieurs jours, se flétrira, intouché. Lorsque les gens, souriants, se dispersent, refluent vers le cœur de l'appartement et le salon, je me sens pétrifiée par la douleur, la fatigue, le chagrin, une incapacité à vivre, à répondre, à bouger. Je demande à ma mère de me ramener chez moi. Je signale mon malaise, l'urgence d'une retraite. Je lui parle par monosyllabes, impérieuses, sèches, le souffle court tant la respiration elle-même m'est devenue pénible, obstruée par le nœud de ma gorge serrée. Ma mère tergiverse : il était prévu que nous restions à la fête jusqu'à l'heure de partir à la clinique Avena, pour aller voir Michael et renouveler mon ordonnance. Mais je ne me sens pas la force de rester au mariage. Ma souffrance est harassante. Elle m'aveugle. Mon visage semble transformé en masque de plomb, de ciment, et mon corps entier paraît peser de la même façon, entravé par les mêmes matériaux : difficile à mouvoir, aspirant à s'étendre, à

haleter, à sombrer dans une somnolence qui adoucira peut-être l'acuité de ma peine, mon sentiment d'impuissance face au chaos émotionnel.

Ma mère accepte de me raccompagner, puis de repartir à la fête, et de revenir me chercher un peu plus tard. Je ne me sens pas capable de conduire. Même si elle vient de loin pour m'y amener, et même si j'ai ma propre voiture, abandonnée au parking, un rituel s'installera dès lors, voulant que ma mère me conduise à la clinique pour chaque rendez-vous. Ce trajet deviendra comme une extension du soin médical, la contribution maternelle d'une femme à qui je laisse peu de place dans ma vie.

J'attends l'heure du rendez-vous, à laquelle je devrai descendre attendre sa voiture sur le trottoir. J'attends ce rendez-vous, couchée sur le flanc, lourde, suffoquée par mon propre mal, paralysée. Je ne pleure pas. Parfois, la douleur est une stupeur qui ne laisse pas de place à l'épanchement, aux larmes. Je décris à Michael cette chute soudaine de mes émotions, la perte de ma tonicité, le gouffre, l'urgence d'être allongée, de respirer doucement, attendant que ma souffrance se lasse, déserte un terrain devenu passif et inerte. Je passe plusieurs semaines ainsi, prostrée, évitant de remuer, comme quelqu'un dont tous les os seraient brisés et qui essaierait de ne solliciter aucun de ses membres. Michael n'intervient pas chimiquement pour adapter mon traitement à ce nouvel état. Il ne joint pas au Risperdal un antidépresseur, dont je ne veux d'ailleurs pas, haïssant la neutralisation libidinale de ces médicaments, même si je suis alors très loin de me soucier de me masturber ou de faire l'amour. Peut-être modifie-t-il légèrement la posologie du neuroleptique. Pour l'essentiel, je combats seule, consacrant mes journées à ma prostration dolente sur mon lit, à une hébétude que l'alcool ne cause plus mais qui m'abrutit. Avec la collaboration de mon ami Pascal, j'entame la réécriture intégrale du script dont la première mouture, rédigée pendant mon hospitalisation, a consterné les lecteurs. Mais je me souviens peu de ce travail. La blessure vive que je suis devenue, effondrée sur mon matelas, ne m'extrayant de cette posture que lorsque les circonstances l'exigent, m'occupe presque entièrement. Je suis incapable de lire, de parler, de me rendre ailleurs que dans le Monoprix proche où j'achète de quoi manger, ou au café où Pascal et moi travaillons.

Il a pourtant bien fallu que je m'extraie de cette léthargie pour retrouver, un soir d'avril, quelques mois après ma sortie de la clinique, mon amie Anna au café du coin. Avec elle, j'en viens à me souvenir de mon goût pour la cocaïne, révolu, réactivé par une avidité soudaine née de la douleur de mes jours, comme un espoir neuf de terrasser la dépression qui perdure. Je demande à Anna d'appeler son contact, de

le faire venir, de me le présenter, pour que nous puissions lui acheter quelques grammes et pour que je puisse ultérieurement le contacter et me fournir seule. Il n'y a aucune transition entre mon obéissance à la perspective d'une stabilité médicale, et cette décision brutale de réintégrer une addiction ancienne et que j'avais vaincue. Elle n'est certainement pas plus opportune pour mon équilibre que celle que j'avais développée à l'alcool. Je n'en ai cure. Soudain, la pulsion m'aveugle, et je redeviens l'être nécessaireux qui courtise une substance, se soumet à cette nouvelle maîtresse, sans plus croire à une rédemption que je me suis efforcée d'atteindre et que j'ai manquée. Je ne compte pas cesser mon traitement ni mon suivi médical. Mais je mets en place cette addiction parallèle, reconduite sur un coup de tête, après le temps fort de la souffrance qui m'a dominée et que je ne parviens pas à chasser. Tentée, Anna appelle son contact, Yannick. Nous allons retirer de l'argent au distributeur, avant de réintégrer le café devant lequel Yannick se présente, comme une ombre efflanquée en retrait des lumières de la terrasse. Il se tient près d'un maigre arbuste qui, le pied cerné de ces hautes grilles en fer qui protège les racines ou les troncs des arbres à Paris, orne le carrefour. Yannick a une silhouette maigre, ficelée, violemment ceinturée, en un geste qui me frappera souvent tant il paraît étrangler sa taille jusqu'à l'étouffement, tirant sur la boucle et le passant d'une ceinture orné de formes métalliques. Il est fébrile, bavard, d'apparence froide et sèche, chaleureux en vérité, mais heurté dans sa langue, dans ses gestes brusques. Il est difficile à comprendre et à suivre, mais ses poches sont pleines des petits ballots de poudre que je convoite. Nous montons chez moi pour opérer la transaction. Inconsciente de la brèche béante que je réaménage en moi, je n'achète qu'une quantité modérée, deux ou trois grammes, qui ne me suffiront pas quand je me retrouverai avide, comme autrefois, jugeant la poudre dont l'amas s'amenuise, après le départ d'Anna. Elle a, elle aussi, acheté quelques provisions, plus modestes, et je passe un moment délicieux à bavarder avec elle. Je revis sous l'effet de l'euphorie cocaïnique, rieuse, projetée vers le monde, hors de la langueur souffrante de ma vie récente, ignorante encore, ou refusant de comprendre, que la cocaïne ne me donne un plaisir fugitif que pour mieux m'enserrer dans le rétiaire d'une autre souffrance : celle de l'attente, du manque, de la descente insoutenable qui vient clore la consommation, du spectre de cette douleur, sans cesse entrevu, combattu. Ma pensée, mon rythme cardiaque, se sont accélérés. Le rire, le sourire me deviennent aisés. La cocaïne me procure, dès la première ligne, le sentiment de la tonicité et de l'intérêt pour autrui qui font défaut à ma vie, surtout à ce moment de ma dépression. Émanicipée de ma torpeur, je me sens loquace, désireuse de bouger, aimant la vie, oubliant sa rugosité, plongée dans

un état de liberté psychique intense et jouissive. Il me devient égal d'être engagée dans un traitement médical de fond, une clinique où je me suis sevrée de l'alcool, mais où ma souffrance de ces derniers mois me place, et place à mes yeux l'équipe médicale, dans une position d'échec. Je veux conserver ce lien ténu avec un encadrement protecteur, mais il n'est plus d'aucun poids devant la jouissance de la drogue. Et je vois déjà approcher avec horreur le moment où cette parenthèse heureuse viendra à se clore, me restituant à une douleur aggravée. Une fois seule, je texte à Yannick de revenir. Il s'installe à mon bureau hâtivement débarrassé des livres, papiers et vêtements qui obstruent le plateau central. Il consomme aussi, chez moi, mais autrement que moi. Il prend la coke en crack, en cailloux brûlés et fumés, posés sur le goulot d'une bouteille protégé par un film d'aluminium percé et chargé de cendre. Les caillots imprégnés d'ammoniaque, crois-je comprendre – car la manipulation m'échappe, je ne l'observe que distraitement – sont ensuite inhalés à travers un billet roulé comme une large paille, infiltré dans le corps percé de la bouteille d'eau minérale encore pleine aux deux tiers, et où la drogue brûlée au briquet s'épanche entre les rondeurs plastiques, au-dessus de l'eau stagnante de Vichy, en fumée blanche et sinieuse. Yannick me fait essayer plusieurs fois ce mode de consommation, plus coûteux que le mien, plus bref en stupeur, mais plus jouissif et extatique à ses yeux. Il se presse le pelvis après chaque inhalation, comme dans un effort de contention d'une extase sexuelle. Il inhale, ferme les yeux, retient la fumée happée dans ses poumons dilatés, retardant l'expiration d'une minute ou davantage. Je m'essaie à la même pratique, mais je ne ressens rien de la jouissance que Yannick évoque. Je ne sens qu'une irritation de la gorge et des poumons. Malgré les exhortations de Yannick à conserver la fumée dans ma cage thoracique, je suis prise d'une toux que je ne parviens pas à endiguer. L'ammoniaque me pique le nez, les yeux. Je n'apprécie pas cette pratique, réputée hautement dangereuse et addictive. Je continue de sniffer, avec ma paille courte, mes lignes de cocaïne écrasée, réduite en poudre fine. Depuis mon lit, je parle des heures avec Yannick attablé. J'ai perdu tout souvenir de ces longues nuits de palabres qui viendront à se répéter souvent, parfois quotidiennement, ou même sur deux ou trois jours consécutifs, espacés de 24 ou 48 h de récupération. Je suis obnubilée par le compte et le décompte mental de ma provision de poudre que, faute d'argent, je ne renfloue qu'au compte-gouttes, dépensant néanmoins des sommes importantes proportionnellement à ce que je gagne, et payant bientôt en nature, en sexe, ce que mes moyens ne me permettent plus d'assumer. J'ai cependant un peu d'argent à cette époque. Je participe alors à l'écriture d'un téléfilm que je dois réaliser à l'automne-hiver, et dont tout le salaire sera brûlé dans l'achat de

cocaïne. Je couche avec Yannick, dans des assauts interrompus, rieurs, qui restent bavards, qui aménagent des pauses. Jamais la jouissance ne vient. Ni pour moi, qui n'éprouve aucun désir réel et qui, motivée par le gain poudreux, tolère mal d'être touchée sous l'effet de la drogue, ni pour Yannick qui ne semble pas se soucier de jouir. Il bande et débande selon les instants. Dopé, son plaisir provient davantage de la rétention de ses sensations que d'une expulsion libératoire, à l'instar de son usage de la coke.

Je continue de prendre mon neuroleptique, et de voir régulièrement Michael, à qui je confie ma consommation de cocaïne, en la minimisant. Sous l'effet de cette discrétion dans mes aveux, ou d'une inclination fataliste générée par le contact aux dépendants, Michael ne bronche pas. Il semble s'en remettre à mon contrôle. Je lui cache que je l'ai perdu. Mon avidité à consommer la poudre s'est réveillée intacte, violente, harcelante, obsessionnelle. Elle me possède avec une puissance que je ne le lui laisse pas entrevoir, de crainte d'une nouvelle hospitalisation. Car si j'ai conscience que le mode de vie que je m'aménage, où la drogue est quotidienne, ne pourra pas être un mode de vie définitif, je ne suis pas encore prête à dévoiler l'extension de ma dépendance et à assumer une médicalisation en vue de son éradication. Je veux jouir encore. Je crois avoir trouvé cette fontaine de jouissance dans la cocaïne, cette substance oubliée qui m'a délivrée de la dépression pesante de l'hiver. Je crains peut-être aussi de décevoir ce médecin qui m'envoûte. Je me soucie de faire bonne figure, d'être docile, plutôt qu'entêtée et négative, battant en brèche les efforts qu'on fait pour me permettre d'accéder à un équilibre. Je reste discrète, et Michael se fait discret aussi sur le sujet, comme si, d'un commun accord, nous avions décidé de me laisser jouir de cette marge de liberté. Je ne sollicite aucune aide. Je n'en veux pas. Je veux poursuivre de concert mon voyage médical et mon voyage stupéfiant. La contradiction de ces logiques superposées ne me frappe pas. Je ne m'inquiète pas d'une intégration sociale que je ne vois pas s'effriter, et d'un corps que l'excès détruit. Je me sens avant tout libérée, de la douleur, de l'inertie, du poids de mes propres pensées, par la connexion régulière au plaisir, à l'excitation, à une tonicité et à une fécondité qui n'ont rien à voir avec la productivité artistique d'un travail que, aveuglée par la saveur que je trouve à vivre sous cocaïne, je néglige. Je ne prête pas attention à l'inquiétude de mes proches, à leur souffrance, au mensonge progressif qui entache mon discours, dans lequel je déguise l'omniprésence de la drogue.

Yannick semble convoiter un rapport affectif avec moi. Dans cette relation où je lui vole ses trésors, je ne peux que le décevoir. Survoltée, droguée, le sommeil m'est inaccessible. Je reste debout. Une

nuît, Yannick se réveille, alors que mes mains ouvrent la petite bourse plastique qui entoure un ou deux grammes qui ne m'appartiennent pas. Je verse tout le contenu sur le verre qui couvre ma table, et je le sniffe d'une seule inspiration. Yannick est aussi consterné qu'hilare, ébahi. Il me reconduit au lit, où je perds conscience, comme aux temps les plus forts de mon alcoolisme. Je ne me souviens pas de la descente de cette nuit de consommation, où j'avale sans doute force Valium. Il m'est arrivé d'en avaler jusqu'à 30. Dans ces descentes, je hurle souvent comme un animal piégé, de tous mes poumons douloureux, d'une voix qui se casse, rauque, entrecoupée de sanglots et de halètements. Ces moments sont une souffrance que je ne sais pas gérer, où je texte fébrilement à tout mon carnet d'adresse, pour trouver un nouveau contact si jamais Yannick n'a plus rien ou s'il est parti. Je n'ai pas encore mis au point le cocktail que j'élaborerai plus tard, usant une nouvelle fois de l'ordonnancier que j'ai volé pour me constituer des stocks de ces nouveaux produits : 30 gouttes de Loxapac, additionnées à 3 Noctran, additionnés à 4 Valium 10. Ce mélange explosif est dangereux, selon Hector et Michael, que j'avertirai une fois entrée dans un nouveau processus de désintoxication. Je le devine, mais j'en encours le risque, pour échapper à la douleur trop brutale et intolérable de la descente, fût-ce au prix d'une mort douce. Ce remède dangereux devient le compagnon tardif de chacun de mes arrêts, après 24 h ou 48 h de consommation, de plus en plus solitaires. J'évince souvent la proximité bavarde de Yannick au profit d'un dealer plus traditionnel, Kevin, présenté par Anna. Il me fait un prix quand je lui achète plus de 5 grammes, et il passe et repasse tard dans la nuit si je veux racheter. Ma pratique se concentre en longues nuits souvent masturbatoires, ou bien chargées d'appels – vers ceux que je sais se coucher tard, tolérer l'interruption régulière de la parole pour l'inhalation de ma ligne, ou bien vers la Birmanie où mon frère veille aussi. Cette consommation se déroule sur plus d'une année. Les prises sont répétées tous les deux ou trois jours. Alors que je tourne mon téléfilm, mon assistant Miko est, dès la préparation, contraint de venir régulièrement s'asseoir dans mon studio, quand la peur d'un malaise ou la solitude me font désirer une présence sobre, vigilante, prompte à appeler le SAMU si la nécessité s'en présentait.

De l'été précédant la préparation de tournage, je ne me souviens que de peu de choses. Je me remémore une saison désœuvrée, dépressive, où je lis tout le jour, mène une vie monacale, peinant à achever la lecture en anglais de *It*, de Stephen King. Ce sont des journées que la cocaïne ne vient pas égayer, et que ma solitude amoureuse, dans Paris qu'ont désertée mes amis, rend douloureuses. Je harcèle ma mère de

coups de fils sanglotants, où je me plains de l'embourbement de ma vie dans un isolement que je ne supporte plus.

Un autre été me vient aussi à l'esprit, où la cocaïne est très présente, aménageant des plages de plaisir où l'isolement n'est plus une charge mais une condition savoureuse, comme peut l'être le plaisir sexuel solitaire. Je me revois, au terme de nuits de consommation, allongée dans la moiteur des draps chauds, clignant des yeux sous la lumière trop forte de l'ensoleillement matinal, suant, mes mains poisseuses de sueur, de cyprine et de sang, parce que je me masturbe durant des heures, et que mes organes génitaux, irrités, s'ouvrent et saignent. Je me caresse 12 h, 14 h, 16 h, 22 h une fois, avant de parvenir à jouir...

Lequel de ces deux étés est l'été 2010 ? Lequel est l'été 2011 ? Ils n'ont pas pu coexister, car l'été 2011 a été émaillé d'hospitalisations mensuelles, de juin à novembre, d'une à deux semaines chaque fois. Il apparaît peu probable que dans les intervalles de ces hospitalisations, j'ai consommé la cocaïne dont ces hospitalisations visaient le sevrage.

Je ne sais donc pas avec certitude quel fut l'été 2010, mais je suppose qu'il fut celui de la moiteur et du sang, de la longue jouissance masturbatoire sous influence, des orgasmes tardifs mais forts, préludant au sommeil, au cocktail dangereux que j'avalais sans broncher. Je me rappelle encore de l'odeur du sexe, mêlée à celle de la sueur et du sang, au goût de fer, en un mélange poisseux aux doigts et que je trouvais délicieux.

À l'automne, toujours sous Risperdal, toujours évasive auprès de Michael, j'ai poursuivi sans relâche ma consommation de drogue. J'étais parfois défaillante dans mon travail. Je manquais de sommeil, de nourriture. Je travaillais malgré tout, en pleine descente, sous l'effet abrutissant des nombreux cachets calmants que j'avais ingurgités, faute de pouvoir absorber le cocktail léthal qui nécessitait d'avoir devant soi de longues heures de liberté. Toute abrutie que je fusse, exsangue, je menais mon travail à bien. Je me souviens de réunions où je peinais à me concentrer, où la souffrance de la descente, adoucie par mon propre épuisement, me rendait ombrageuse, impatiente et sèche. Je me souviens du regard des autres, soupçonneux, perspicace, mais respectueux et muet.

Puis, il y eut le tournage, en novembre ou en décembre 2010, et là encore, je ne pus endiguer ma consommation de cocaïne, qui biaisait et polarisait mon attention. La drogue imposait ses rituels, ses jalons, un besoin de sécurité en matière de ravitaillement. Le manque, la crainte de ne pas trouver mes fournisseurs, de les manquer, qu'ils soient indisponibles ou sans provisions suffisantes, me taraudaient. Je venais tourner dans un état second, parfois réveillée au petit matin, chez moi, par la voix de Miko à qui j'avais donné la clef, après

plusieurs réveils manqués. Il me tirait de ma léthargie comateuse pour m'exhorter à me lever, à me doucher, à m'habiller tout au moins pour me rendre sur le lointain plateau, dans une campagne froide et enneigée. Nous y souffrions de devoir tourner tout le jour, exposés au vent, à la neige, à la douleur de nos pieds boueux et glacés, dans des chaussures traversées par l'humidité. Je ne me droguais certes jamais sur le plateau : en dépit de l'épuisement, je me concentrais sur mon travail. Ma fragilité était visible. Elle ne m'empêcha pourtant pas de mener à bien la réalisation d'un téléfilm de bonne tenue, n'étaient les effets spéciaux visuels, dont la facture définitive nous laissa tous perplexes et déçus.

J'essayais, durant la post-production, de limiter ma consommation. J'étais centrée sur la crainte de manquer. Cette pratique de la drogue m'avait laissée amaigrie, épuisée. Je retombais néanmoins toujours dans les mêmes ornières, et mon addiction perdura toute la post-production du film, et au-delà. Je me désistais parfois des séances de travail, prétextant un état grippal dont personne n'était dupe, ou une mystérieuse insomnie. Pour que l'altération de ma voix, rendue nasale par les canaux irrités et obstrués, bouchés, ne trahisse pas mon mensonge, je textais mon excuse d'une main tremblante, féconde en erreurs ou en incohérences syntaxiques. Je ne me désistais cependant que lorsque j'étais vraiment abattue, rattrapée par le besoin physiologique du sommeil. Dans un état critique, je me rendais souvent au montage où je somnolais. Je luttais pour soutenir une vigilance professionnelle et un dialogue dont mes collaborateurs avaient besoin pour avancer.

En montage, talonnée par le besoin d'assurer ma prise du soir, de sécuriser le passage de l'un de mes dealers, voire de deux d'entre eux, chez moi, je leur textais des messages d'urgence. L'attente me tenait en haleine tout le jour. Devant le silence de mon portable, ou les réponses évasives de ceux qui passeraient peut-être, ou peut-être pas, je tremblais. Combien de fins d'après-midi, au travail, ai-je passé dans la torture de ces sms qui n'arrivaient pas, ou qui ne validaient aucun rendez-vous ? Combien de fois suis-je rentrée chez moi, les mains moites sur le volant de ma voiture pourtant froid, puisque c'était l'hiver, suante de désir et de peur ? Combien de débuts de soirée suis-je restée chez moi, assise au bord du lit, les mains jointes entre mes genoux, gémissante, fixant mon assiette brune et propre, prête, vide, encombrée seulement des deux cartes qui me servaient à tamiser les caillots de coke et à aligner des lignes dont je cherchais à juguler l'extension, pour économiser mes ressources ? J'attendais que mon portable bipe, ou que mon interphone sonne. L'excitation instinctive me donnait la diarrhée, comme le ferait plus tard les premières lignes elles-mêmes. L'argent était plié dans mon portefeuille, parfois déjà

posé sur la table, compté et mis de côté, toujours insuffisant aux yeux de mon avidité.

J'avais désormais 3 dealers...

À l'occasion d'une brève aventure amoureuse avec un homme évoluant dans le même milieu que moi, j'avais obtenu le contact d'une troisième personne : Ahmed. C'était un garçon fin et doux, aux attaches fragiles, aux grands yeux sombres, aux longs cils, toujours très en retard, nonchalant, s'attardant à fumer quelques cigarettes et à boire du vin ou un coca, se plaignant à mots couverts de sa vie misérable, et dont il attendait autre chose que la course furtive et permanente à laquelle le deal le contraignait – vie clandestine, dispersée en déplacements incessants vers des adresses où des clients impatients l'attendaient, vie inquiète de la police...

J'aimais bien ces trois dealers – Yannick, Kevin, Ahmed – chacun différent, mais à qui je vouais la même reconnaissance qu'un chien à l'égard de la main qui le nourrit, une tendresse infantile, une compassion aussi pour la fuite constante, les changements incessants de numéro de téléphone, la peur de la saisie, de la prison, les multiples cachettes où ils dissimulaient leurs ballots de dope – sachets glissés dans le pantalon, le caleçon, une poche dérobée, une chaussure, un revers de veste, avec la crainte, toujours, d'avoir perdu ou éventré leur trésor, ou de le voir démasqué. Cette angoisse, cette fuite, je les assimilais aux miennes. Elles étaient pourtant bien différentes, puisque je m'appauvrisais tandis qu'ils s'enrichissaient, je maigrissais et dépérissais, pâle, le teint cireux, tandis qu'ils engraisaient. Mais nous partagions du moins un sentiment qui innervait nos vies : la peur – celle de la violation coûteuse de la loi, de ses sanctions, pour eux, avec la paranoïa qu'elle engendrait ; et celle du manque et de la dérobade perpétuelle de l'objet du désir souvent sous-dosé, pour moi, la peur de l'attente, de l'échec, du tarissement du petit pécule engrangé par le film, qu'aucun nouveau contrat ne venait relayer.

Nos situations étaient très différentes, mais je les percevais comme mes frères de misère. Ils étaient les véritables complices de mon périple, ceux qui me voyaient en tout état, les seuls complices que je pouvais avoir au sein de mon entourage qui, répugnant à constater ma déchéance, s'éloignait doucement.

À quel moment le Risperdal a-t-il été modulé ou additionné au Loxapac et au Valium 10 ? Je ne parviens pas à reconstituer tous les jalons pharmacologiques de mon passé. Avant même ma plongée dans la cocaïne, lors de mon épisode dépressif, des obsessions m'empoisonnent. Je vois une opération de couture du sein, le mamelon ravalé dans un creuset de peau cousu bord à bord, faisant de

l'organe un globe blanc, nu et rond, dont l'aréole et la pointe ont été éradiquées, absorbées en une poche interne. Je vois la même opération enfermer mon clitoris dans son capuchon de chair, cousu bord à bord. La ligature de mes aspérités érogènes m'obsède et nourrit en moi des visions d'une précision kinesthésique, où je me sais être la couturière, celle qui perce les peaux, et qui coud serré, avec un fil épais. Pourquoi cette obsession des ligatures, des gangues dérobant mes pointes les plus sensibles ? Je ne sais pas, et je n'ai pas d'interlocuteur psychologique à cette époque. Ce n'est pas la formation de Michael, qui ne peut que juger de l'aspect parasitaire de ces visions, et tenter de juguler mes obsessions en ajustant le dosage du Risperdal et en y ajoutant le Loxapac. Quelques mois plus tard, avant mon hospitalisation de juin 2011, d'autres obsessions automutilatoires, de lacérations, de déchirures, viennent dominer mon champ de pensée et fragiliser ma capacité de concentration dans le travail. Selon les souvenirs d'Hector, toujours chef de clinique en interne, l'addition d'un excitant, le Risperdal à forte dose, à un inhibiteur fortement dosé aussi, le Loxapac, adjoint à la prise régulière de cocaïne, et de mon cocktail de descente, créent une situation pharmacologique et toxicologique où ces pulsions destructrices redoublent et où il est nécessaire d'intervenir.

Ce n'est toutefois pas cette logique qui détermine, à elle seule, la reprise en main de ma médicalisation par Michael et par Hector. Car la toxicité de ce que j'ingère, l'impuissance du traitement à instaurer une continence, mes excès, perdurent depuis des mois. C'est mon discours qui s'est modifié : l'aveu que je fais à Michael de mon incapacité à endiguer la domination de ma vie par la drogue. Sous la pression de ces images sanglantes, dont la recrudescence m'affole, mon discours s'altère. Je décèle une souffrance sous le règne de la jouissance que je crois m'être aménagé, et qui se désagrège sous la pression de mes maux corporels, de mon désordre psychique, de mon asthénie et de mes troubles de l'humeur. Je suis assaillie par des visions de sang, que mon passé automutilatoire rend inquiétantes. Je ressens la pulsion croissante de m'agresser au couteau, de m'entailler, de prélever de la peau et de la consommer, comme je le faisais autrefois. Mon temps de veille, même sous influence, devient celui de l'invasion constante de ma pensée par des images de mutilations, d'amputations, de sang, de putréfaction, de prélèvements de paupières, de lèvres génitales, buccales, de mains éventrées, d'aines ouvertes, de seins entaillés, de succion de sang, de chair et de lymphes. Je vacille sous l'afflux des visions. D'autres images, plus morbides, me suggèrent de me défenestrer ou de me jeter sous un bus. Je ne parviens plus à ignorer une souffrance que je ne ressens pas, mais dont les symptômes me harcèlent, m'intimant un choix entre le recours à

mon appui médical ou la transgression sanglante.

Sous l'effet de cette urgence, fin mai, je confie à Michael la réalité de ma débâcle et nous programmons une hospitalisation.

Durant ce séjour, mon traitement est réaménagé au profit d'un autre neuroleptique, le Zyprexa 10 mg, ou Olanzapine, indiqué dans le traitement de la schizophrénie ou des troubles bipolaires. De ma pathologie réelle, je ne sais alors rien. Hector m'explique que je souffre d'un trouble neurologique auquel les spécialistes ne s'intéressent pas, et dont la symptomatologie est méconnue, au profit du postulat d'une folie qui ne m'habite pas. Il m'explique que mes angoisses violentes, mes pulsions agressives, mes expériences hallucinatoires, souvent palpables à la frontière de mon expérience, viennent de l'affection d'une membrane conductrice des neurotransmetteurs dans mon cerveau par un trouble parent de l'épilepsie. Dès lors que son impuissance à être nommé n'empêche pas de le repérer et de le traiter, je ne me soucie guère de l'énoncé médical d'un diagnostic sans nom.

Le Zyprexa me soulage passagèrement. Il allège, sans les détruire, les pulsions de sang et l'addiction cocaïnique. Mais il induit aussi une anorgasmie qui m'excède, et qu'Hector, devenu mon interlocuteur principal à la clinique, me garantit passagère. Le temps passe pourtant, les semaines, les mois, et cette anorgasmie subsiste. Un soulagement cérébral se produit toutefois, à la faveur de ce nouveau traitement. Je reprends le contrôle de mes pensées. Mon humeur, plutôt positive, se stabilise, et j'espace les prises de cocaïnes qui restent cependant récurrentes. Je suis admise à la clinique chaque mois, sur des périodes oscillant de une à deux semaines. Le dosage du Zyprexa y est modulé, les exhortations à l'abstinence prodiguées, jusqu'à ce que l'insuffisance du traitement pharmacologique devienne flagrante. Au terme d'un excès de drogue de 48 h, je téléphone à Léa, la psychologue de la clinique, qui n'est pas encore mon analyste. J'appelle aussi Hector et Michael, pour formuler une souffrance dont la clarté s'impose dans la dérobade d'un corps dont le pouls s'affole, dont la capacité respiratoire s'obstrue, et dont j'ai perdu le contrôle moteur... J'appelle à l'aide.

En septembre ou en octobre, une nouvelle hospitalisation, plus longue, intervient. Et j'observe la maturation en moi d'une résolution neuve : celle de renoncer à la drogue et de me consacrer au soin de cette affection neurologique dont j'entérine progressivement la réalité. Une nouvelle molécule est mise en place, le Lamictal. Y a-t-il eu des étapes antérieures à cette mise en place ? Chez moi, dans ma cuisine où le plan de travail et les plaques de cuisson non utilisées sont chargés de sacs pharmaceutiques clos, que j'entasse sans plus les

ouvrir, et qui tombent en désuétude au gré des changements d'ordonnance, je vois deux boîtes, deux flacons : Tercian, Rivotril – un autre neuroleptique et un autre anti-épileptique, souvent prescrit comme sédatif. Quand ai-je consommé ces traitements ? Je crois qu'ils ont dû constituer des ajouts au Zyprexa, ou des traitements de transition. Ils sont antérieurs à l'installation du Lamictal, à ma décision tenue de renoncer à la drogue, à l'affermissement positif d'un nouveau traitement de nuit : un anxiolytique, le Seresta 50, combiné avec un somnifère, le Théralène, à raison de 30 gouttes au coucher.

Cette nouvelle molécule, le Lamictal ou Lamotrigine, est un anti-épileptique, lui aussi utilisé dans le traitement des troubles bipolaires. Je réponds d'abord positivement à ce traitement, par un bien-être, une stabilité de l'humeur, et le désir d'accéder à l'équilibre que je convoite avec la même détermination que lors de mon sevrage alcoolique. Certes, je me leurre encore sur ce sevrage. Le “plus jamais” me demeure inaudible, douloureux. J'y substitue une formule douce et que je sais mensongère, contraire à mon tempérament excessif, “rarement et le moins possible...”. Je n'entends pas encore que la cocaïne doit sortir de ma vie. Mais je m'achemine vers la conscience de la nécessité de cette éviction, d'un renoncement. Ma dégradation physique et psychique, l'épuisement du réseau social qui peine à me tolérer, mes échéances professionnelles manquées, m'en intimement l'ordre. Générant, outre l'apaisement de l'humeur, une accessibilité plus aisée à autrui, le soulagement que le Lamictal, en première administration, me procure, m'aide aussi à apprivoiser l'idée d'un sevrage définitif.

Cette amélioration de mon état me conforte dans la foi avec laquelle j'écoute Hector, en accord avec Michael, qui continue de rédiger mes ordonnances, pour un traitement dont Hector, qui n'est pas médecin mais psychanalyste et clinicien, contrôle désormais l'évolution. Le soin d'Hector, sa chaleur, l'implication affectueuse qu'il met à me soigner, à m'offrir ma vie nettoyée d'un gâchis qu'il voudrait me voir évacuer, me touchent, comme me touche sa main, posée sur mon bras, ma main ou mon dos. J'écoute Hector avec ferveur et conviction. Et, sans m'en rendre compte encore, cette écoute attentive, cette confiance renouvelée, ce respect dans le jugement médical, préparent le terrain de ce que je peux aujourd'hui analyser comme une nouvelle addiction : mon addiction à ma vie médicale, à un dialogue serré grâce auquel ma santé croît en proportion de ma dévotion à des figures tutélaires.

Mais, passée cette première réaction favorable au Lamictal, alors que je suis chez moi, préparant des stocks de médicaments pour un voyage professionnel de 4 mois en Irlande et en Suède, un bug se produit. Il se

déclenche avec la soudaineté d'une averse. Je suis dans mon studio, détendue, heureuse de la venue de Yann à Paris, qui est monté pour me voir. Nous avons prévu de nous retrouver pour dîner à 20 h 30 à la terrasse du coin de ma rue, mais à 19 h 45, une certitude éclate en moi, terrifiante : l'imminence de ma mise à mort. Je sens qu'on va venir me tuer, de l'extérieur ou de l'intérieur. Un assassin guette le moment propice pour s'introduire chez moi ou bien il guette ma sortie. Ou bien encore, un agent invisible, présent entre mes murs, s'apprête à guider ma main vers une lame ou mon corps vers la fenêtre. Je n'ose plus bouger. Je téléphone à Yann pour qu'il me rejoigne dans mon appartement, sur mon lit, voûtée, suffoquée, serrant mes mains entre mes genoux. Je téléphone à Hector pour lui rendre compte de mon état, s'enquérir de son caractère bénin, mais Hector prend à cœur ce symptôme, évoque un dysfonctionnement du médicament et me demande de prendre immédiatement un taxi pour me rendre à la clinique.

Je ne peux pas prendre de taxi, me laisser conduire par un assassin, à une destination tronquée. J'appelle ma mère pour qu'elle vienne de Saint Germain en Laye me chercher chez moi, à Paris, et m'emmener à la clinique Avena, avec Yann qui est arrivé et qui me tient la main. Nous attendons son arrivée, échangeant des paroles badines. Je guette mon pouls affolé, ma respiration entravée, et je tire profit de la présence apaisante de Yann, qui, je le sais, se battrait pour défendre ma vie. Mon angoisse violente perdure. Je redoute la nuit, la solitude. J'ai peur de percevoir le personnel médical de la clinique comme des tueurs masqués, voués à m'étrangler durant mon sommeil, si toutefois je trouve le sommeil.

Ma mère nous conduit à la clinique, dans ma chambre, et je la retiens longuement avec Yann. Je babille de façon légère pour tromper l'oppression qui étouffe ma poitrine, la violence qui m'habite. Pour moi, qui crains toujours le côtoiement d'autrui, la porosité du contact, cette situation où je prolonge notre conversation triangulaire, est aussi inhabituelle que symptomatique de mon impuissance à juguler, seule, la brutalité de mes émotions. On m'a donné de quoi m'apaiser, du Loxapac et du Seresta 50, mais le sommeil tarde à venir. Je demeure longtemps aux aguets, seule dans ma chambre, à peine calmée par les médicaments dont je critique l'insuffisance. Contre cette lacune, l'indolence et le sourire affable de l'infirmière, paisible, une rage commence à s'amasser en moi : la haine de cette réclusion hospitalière répétée, de l'usage timoré des calmants auprès desquels je trouvais autrefois la paix, la violence de ma frustration et la culpabilité du faux bond que je fais à Yann en lui déroband le propos de son voyage.

Durant cette hospitalisation, devant l'échec du Lamictal à m'apaiser et à me stabiliser, on adoucit sa posologie. On traite mon agitation

comme la houle passagère d'un traitement efficace, et non encore comme le désaveu de son efficacité au long cours. Secouée par les ressacs de mes ressentis, aveuglée par un sentiment d'urgence, de catastrophe, je deviens une masse hargneuse, colérique, pleurant et criant contre médecins et infirmiers, hurlant et suppliant tour à tour, plaidant pour ma libération, concédant de mauvaise grâce qu'une vie émotionnelle dérégulée me domine.

C'est avec la plus grande contention que, dès le lundi, j'écris à Hector le sms le plus posé que je sois capable de composer, pour lui demander de me voir et de hâter ma sortie de clinique – Hector avec qui je tisse un lien de plus en plus serré au gré de ces hospitalisations répétées, éclipsant mon rapport à Michael, que je n'ai pas revu depuis longtemps, faute d'avoir été véritablement laissée en traitement ambulatoire, stabilisée sous une pharmacologie satisfaisante.

Malgré ma relaxe, l'abaissement de la posologie du Lamictal, un malaise persiste. Durant nos rendez-vous rapprochés, et quoique je sois abstinente, sevrée, Hector détecte une tension suffisamment installée et problématique pour qu'une nouvelle hospitalisation soit programmée, fin novembre.

De cette dernière hospitalisation, pour l'année 2011, je me souviens peu et par flashes, pour des raisons logistiques : faute de pouvoir m'attribuer une chambre dans le bâtiment où je me sens à l'aise, on m'a installée dans une chambre du bâtiment adjacent – chambre isolée parmi des bureaux, inondée de lumière, petite, séduisante, mais qu'il m'est impossible d'occuper sans forte houle émotionnelle. Durant la nuit, la solitude à un étage dont je suis la seule occupante, la vacuité silencieuse des couloirs et des bureaux administratifs, représentent une source de terreur que je ne saurai pas contrer. Une main inaperçue pourrait m'y frapper, sans que mon isolement ne me permette d'espérer le moindre secours. À la tombée de la nuit, quand les bureaux se videront, que les couloirs s'éteindront, je perdrai la tête, ou la verrai coupée par autrui, déposée en obole sur le parquet ciré. Je proteste, je pleure même : je ne veux pas occuper ce coupe-gorge, aussi belle et lumineuse soit la vue que la baie vitrée m'offre sur la ville. Les infirmières entendent ma plainte. Dans l'espace protégé du bâtiment voisin, elles cherchent un patient généreux, disposé à échanger sa chambre contre ma meurtrière. Ma mère, triste, lasse, caresse mes cheveux, mon dos, la tête lourde et lasse que je laisse peser contre sa cuisse, la bouche entrouverte contre le drap, haletant et bavant, comme un très petit enfant qu'un accès nerveux a frappé d'hébétude, et engagé dans un sommeil lourd et consolateur.

Cette hospitalisation est dédiée à la mise en place d'un nouveau médicament, que je prends toujours, et dont le bénéfice, dans ma vie,

en dépit de quelques errances, est incontestable : le Keppra. C'est un anti-épileptique, dans la notice duquel je ne trouve aucune autre indication de prescription. Son usage doit du reste être assez exceptionnel pour que les stocks fournis des infirmeries de la clinique ne le contiennent pas. À la demande d'Hector, il faut aller l'envoyer acheter à la pharmacie. À la lecture de la notice et des effets secondaires indésirables pouvant être occasionnés par la prise du médicament, je meurs de rire. Les effets indésirables très fréquents sont la rhinopharyngite, la somnolence, les maux de tête ; les effets indésirables fréquents sont l'anorexie, la dépression, l'hostilité, l'agressivité, l'anxiété, l'insomnie, la nervosité, l'irritabilité, les convulsions, les troubles de l'équilibre, l'étourdissement, la léthargie, les tremblements, le vertige, la sensation de rotation, la toux, la douleur abdominale, la diarrhée, la dyspepsie, les vomissements, la nausée, l'éruption cutanée, l'asthénie ; les effets indésirables peu fréquents sont la diminution des plaquettes sanguines, la diminution des globules blancs, la perte de poids, la prise de poids, la tentative de suicide, l'idée suicidaire, le trouble mental, le comportement anormal, l'hallucination, la colère, la confusion, l'instabilité émotionnelle, les sautes d'humeur, l'agitation, l'amnésie, les troubles de la mémoire, les troubles de la coordination, l'ataxie, la paresthésie, le trouble de l'attention, la diplopie ou vision double, la vision trouble, l'anomalie des tests de la fonction hépatique, la perte de cheveux, l'eczéma, le prurit, la faiblesse musculaire, la myalgie, la blessure ; les effets indésirables rares sont l'infection, la diminution des globules rouges et blancs, le suicide, les troubles de la personnalité, les troubles de la pensée, les spasmes musculaires incontrôlables affectant la tête, le torse et les membres, la difficulté à contrôler ses mouvements, l'hyperkinésie, la pancréatite, l'insuffisance hépatique, l'hépatite, l'apparition de cloques au niveau de la peau, de la bouche, des yeux et des parties génitales. Et l'on précise que si d'autres effets indésirables se manifestaient, il serait souhaitable d'en parler au pharmacien...

Je ne doute pas que beaucoup de notices de médicaments soient aussi détaillées et désopilantes que celle-ci, mais je ne m'en soucie guère : je fais confiance à Hector. Je suis assez épuisée par mes propres abus, par mon errance médicale, pour ne plus rien redouter, pour sentir aussi de façon étrangement superstitieuse que le temps de la maladie est passé, parce que l'échéance d'un film important m'attend. Nonobstant les périls du Keppra, je me sou mets donc à sa mise en place avec tranquillité. J'occupe mes journées à lire dans ma chambre, sans qu'aucun événement ne vienne marquer le cours de ce séjour. Souvent pieds nus, les cheveux humides, je me sens chez moi.

Puis, c'est le grand départ. J'admire secrètement mes producteurs, et

mes médecins, de s'en remettre à moi pour dépenser, avec mon équipe, un peu plus de deux millions d'euros, et pour mener à bien un travail lourd et de longue haleine, dont je me prétends capable, mais à la hauteur duquel je ne me sens pas. Je ne confie cette inquiétude à personne, sauf peut-être à mon premier assistant, Fred, avec qui je mange et sors chaque jour, dans le lent début de cette préparation et du casting dublinois. Aimant le projet, aimant mon cinéma, Fred est soucieux de sa réalisatrice, désireux de la voir se rétablir et maîtriser le tournage dont il dirigera le plateau, selon un planning qu'il commence déjà à élaborer, et dont il a à répondre à la production. Le manque d'argent contraint cette dernière à nous octroyer peu de temps, et peu de moyens, pour un film ambitieux, risqué à maints égards. Je redoute la prépondérance de la langue anglaise, que je ne me sens pas apte à pratiquer couramment au sein d'une équipe et avec des acteurs exclusivement anglo-saxons. Fred et moi sommes les seuls Français du film.

Mais, plus que cette difficulté professionnelle, c'est ma propre endurance qui me questionne. Certes, peu sollicitée au départ, je mène une vie monacale. Tenue à distance du tourisme par le froid, la paresse, le temps infini qu'il me semble avoir devant moi, je lis des *Pléiades* dans ma chambre d'hôtel. Je ne bois pas d'alcool, et cette privation ne me coûte pas. Je ne cherche pas non plus à me procurer de la cocaïne, la pulsion de consommation ne m'effleurant plus. Ce que je redoute, ce ne sont donc pas les excès, les écarts de conduite. Je redoute les dysfonctionnements chimiques et neurologiques imprévus de ma nouvelle médication, une soudaine incapacité à faire face, la violence interne par laquelle j'ai été ravie sous Lamictal et pourvoyeuse d'une invalidité temporaire mais massive. Certes, le tournage ne débute qu'en février, et nous sommes en décembre. Mais ma vigilance et ma perspicacité sont déjà sollicitées par la préparation. Ces hospitalisations répétées, ces évolutions pharmacologiques multiples, ces ajustements constants, m'ont familiarisée avec la labilité extrême de mon esprit et de mes états émotionnels. Je puise beaucoup d'espoir dans la confiance d'Hector, qui veille sur moi par téléphone, contrôlant tous les paramètres de ma santé cérébrale, et me faisant valoir le bénéfice d'une hygiène de vie rigoureuse. C'est en soi, aussi, une chose nouvelle pour moi que de passer des appels téléphoniques réguliers à quelqu'un, hors de ma frénésie téléphonique sous cocaïne. Car le téléphone est ce que j'ai le plus de mal à concéder à autrui, ce que je n'apprivoise que doucement, jamais sans dommage collatéral. L'ouïe est mon sens érotique électif. Loin devant la vue, la voix, le souffle dans mon oreille, me troublent toujours, me projettent dans une intimité corporelle que je peine à soutenir. Je n'entends que le grain de la voix, *a fortiori* masculine, les

soupirs, l'inspiration, le trouble du souffle, le rire, le gémissement, le grognement, le murmure, le léger bruit des lèvres qui se disjoignent, s'humectent, le bruit de la langue. Tous ces sons m'excitent, m'agacent, me pénètrent. C'est donc à une caresse intime que je me sens me prêter avec Hector, n'étant pas en position d'être sèche et brutale, pour dessécher la voix d'autrui, pour la tenir en respect. Je ne peux ni ne veux adopter ce ton avec lui, qui m'offre son temps, son attention, son soin, et dont la chaleur affectueuse m'aide aussi à rendre ludique ce que pourrait avoir d'effrayant la froide observation médicale de mes symptômes. À l'entendre dans mon oreille, mon alanguissement sensuel passer, mes vertiges fugitifs, mes émotions, me renseignent aussi sur le fait qu'on peut jouer avec le terreau érotique de la matière sonore, sans s'y brûler. Cette intimité est néanmoins le ferment du sentiment, en moi, d'une symbiose affective, dont Hector fera tôt ou tard les frais.

Je suis alors traitée par le Keppra, à 500 mg le matin et 500 mg le soir, qui est vite augmenté à 750 mg / 750 mg. Comme traitement de nuit, je suis toujours à un Seresta 50, et à 30 gouttes de Théralène. Anxieuse à l'idée de manquer de produits, je m'en fais envoyer par mon médecin traitant, et je stocke les boîtes médicinales dans ma chambre.

De cette période, je me souviens de ma sérénité, d'une décontraction inaccoutumée dans la solitude. Je passe beaucoup de temps concentrée à lire Dostoïevski, Tolstoï, Flaubert ou Stendhal. Mon corps est en paix, mon esprit fluide, mon humeur stable, neutre. De la négligence de mes périodes d'addiction ou de prostration, il ne reste rien, n'était ma prédilection pour certains vêtements que je change donc rarement. Je prends de longues douches dans la salle de bains carrelée de la chambre. Je dors les cheveux humides. Dans mes rapports à autrui, une simplicité, un équilibre s'installent aussi, loin de la compulsivité de la drogue ou de l'alcool – loin aussi de l'anxiété et du sentiment d'invasion que j'expérimente à jeun. Je suis à l'aise. Et c'est dans cette absence de symptôme, dans une paix que je crois n'avoir jamais expérimentée – n'était le regret occasionnel de ma solitude amoureuse – que je passe presque deux mois. Je jouis d'une chambre au décor vieillot, rustique, mais confortable, où j'entasse les livres et les médicaments, les papiers afférents au travail, et une notice méticuleuse pour instruire le personnel de service de la manière dont j'aime que mon lit soit fait. C'est de ce confort des draps blancs, du velours de la méridienne, de la clarté des fenêtres, de la douceur de la lampe avec laquelle je dors en veilleuse, que je me souviens quand je repense à cette période de tranquillité.

En fin de préparation, il m'arrive cependant un dérapage, une

frénésie alcoolique brutale, dont le contexte m'échappe, mais qui est suffisamment fébrile pour que j'absorbe de grandes quantités d'alcool. Cette frénésie réaffleure au terme de mes trois premières semaines de tournage, et me conduit vers des états d'ivresse où je perds la mémoire, où je me réveille habillée après avoir vomi sur le sol de la chambre et sur le couvre-lit, ou par la vitre ouverte de la voiture que Fred conduit. Je porte des robes, des bas. Dans l'ivresse du travail accompli, je cristallise le désir d'aligner ma coquetterie sur ma réussite professionnelle.

En buvant, en des orgies qui signalent sans doute déjà les limites du traitement pharmacologique, je crois célébrer mon rétablissement. Mon équilibre dans la lenteur des préparatifs du tournage, la régularité de ma vie monacale, me font aussi éprouver une forme d'ennui, une mélancolie des jours anciens. Le joug médical, et l'idéal de santé qu'il représente, sont devenus lointains. Un appétit de festivité et d'émotions fortes s'incarne dans l'alcool, dans la brutalité avec laquelle je me remets à consommer, cherchant l'hilarité, l'exubérance, une vibration. De cette soif psychologique, Hector dit que ce ne sont que des excuses, les justifications d'un malaise cérébral. Cependant, il ne me semble pas que ces premiers dérapages alcooliques génèrent une modification de la posologie du Keppra.

Ce n'est du reste pas moi qui perçoit le problème de cette alcoolisation brutale : effrayé par la soudaineté de ma pulsion, par ma fièvre et mes égarements, Fred me demande le numéro d'Hector et lui téléphone. Alarmé, Hector me recadre, me rappelle à l'hygiène de vie stricte qui garantira notre succès thérapeutique.

Provisoirement, je reprends donc mon abstinence, l'existence monacale à laquelle je dérogerai de nouveau en Suède, lors de la brève préparation du tournage en studio. À nouveau, je m'enivre. Dans les motivations qui m'animent, un déclencheur est apparu : j'ai débuté une liaison avec un membre de mon équipe suédoise. Discret, tendre, je l'ai dévoyé, abusant peut-être de l'autorité corrélative à ma fonction. Cet homme, jeune, attentif, me conduit à un fort sentiment d'impuissance, parce que je peine à soutenir mon désir libidinal hors de l'ivresse alcoolique. Il est vrai aussi que la sexualité, avec lui, ne m'aide à nourrir aucun feu : habile à me faire jouir dans des préliminaires raffinés, il ne me prend pas, ou très rarement. Il jouit alors si précocement que je ne peux savourer son effraction furtive. De ce dysfonctionnement sexuel, mon amant parle comme d'une disposition personnelle, qui lui convient. Il se dit peu vorace. Mon avidité sexuelle peine à se caler sur sa tendresse et la rareté de ses assauts. Refroidie, j'ai du mal à investir cet homme de mes fantasmes, plus vigoureux, et je peine à lui accorder de l'affection. Je ne suis pas amoureuse de lui, et il le sent. Il en est frustré, inquiet. Il redoute la

fin du tournage, mon départ. Je le sens glisser dans les eaux troubles de l'émotion, tandis que je suis de plus en plus froide, dédaigneuse, et que je souffre de ne pouvoir masquer ma distance. Ivre, agitée, un soir, je le frappe. Et l'alcool, la passion de l'alcool, se confondent, à mes yeux, avec l'authenticité d'un élan émotionnel.

Affolé par l'escalade de ma consommation, Fred rappelle Hector, dresse le constat de mes excès, et s'entend répondre que le mélange de mon anti-épileptique, le Keppra, avec une ingestion massive d'alcool, est mortelle. On me retrouvera bientôt froide et figée, décédée par overdose, ce qui placera le film dans une impasse aussi brutale que celle contre laquelle ma vie se sera cognée. Avertis, mes producteurs s'inquiètent. Je parle à Hector. Je promets l'abstinence, encore. Je bredouille mes motifs érotiques. Je m'épouvante du danger de mort, dont il me dit qu'il m'avait avertie. Et je suis reconnaissante à Fred d'avoir eu la sagacité de contrer ma dérive.

C'est avant cet incident, alors que je suis encore en Irlande, que j'entends parler par Hector d'une situation inédite et dont je ne mesure pas le futur inconfort : Hector quitte la clinique Avena. Son congé lui a été signifié le 30 janvier, pour une effectivité en juin, et il a cessé de se rendre à la clinique en février ou en mars. Éloignée de cet épisode, je n'en mesure pas les conséquences. Je m'enquiers des émotions d'Hector, qui élude ma question et qui maintient inchangé notre dialogue médical. Je ne soupçonne pas les dissensions thérapeutiques qui sous-tendent le conflit entre Hector et Michael. Je les découvrirai plus tard, à travers la propension de Michael à hausser la posologie des traitements quand ils dysfonctionnent, et celle d'Hector à la baisser. Mais Hector reste alors mon référent médical le plus constant, tout médecin qu'il ne soit pas. Je lui confie mes émotions, mes pensées, mes états. Je reste connectée, plus rarement, à Michael, qui a eu la gentillesse, délivré du secret médical par une attestation faxée, de répondre aux médecins des assurances dont dépendait la faisabilité du tournage.

À la suite de l'épisode alcoolique suédois, mon traitement est en tout cas modifié : une baisse fugitive du Keppra à 1 gramme par jour intervient – dosage tôt rehaussé à 1,5 grammes par jour, par Michael à qui je texte un sentiment de tristesse et de mollesse. En Suède, où le soleil précoce de mars me permet d'être en tee-shirt, dans une chaleur inaccoutumée, mais favorable à la gaieté de mes troupes, j'en discute avec Hector. Je me souviens du soleil sur ma nuque, tête basse, de mes cheveux dans les yeux, du rebord de mon vêtement à capuche venant frotter la base de mon cou. À l'extérieur du bâtiment industriel où nous tournons, je marche et je vois le vent léger qui fait rouler les cendres des fumeurs sur le bitume, vers les parpaings et les débris

poussiéreux, massifs, de bois ou de métal, qui se dressent en contre-jour dans l'aire dévastée qui fait face aux studios. Je parle avec Hector, debout devant le champ ruiné de la friche industrielle, et il stigmatise la hausse prescrite par Michael, arguant du faible que Michael trahit devant la tristesse des femmes. Je ne prête pas attention à cette divergence, encore teintée d'humour. Je relève l'ironie, la désapprobation d'Hector. Elles me surprennent un instant, puis s'évanouissent dans le contrôle usuel par lequel Hector me renouvelle ses soins. Son départ de la clinique Avena n'est la source pour moi que d'une seule angoisse : celle de perdre le contact avec lui, alors même que je ne peux le consulter comme psychanalyste, ayant déjà choisi et averti Léa du travail analytique que je souhaite entreprendre avec elle. Hector me rassure : je pourrai maintenir ce contact vivant en le consultant dans son cabinet, quel que soit le nom flou qu'on pourra donner à cet échange.

Je reviens donc à 750 / 750 mg de Keppra. Je cesse de boire sous la menace létale qui a été formulée, et sous le regard vigilant et toujours inquiet de mes producteurs et de Fred. J'achève mon tournage sans rechute. Je mets fin à l'aventure suédoise dont la mollesse m'excède et je rentre à Paris, fin mars, en forme, excitée par la perspective du montage, que je sais pourtant devoir toujours être un deuil : le deuil de ce qu'on a voulu faire, pas achevé, pas délivré, et l'émergence douloureuse, mais étonnante, de ce qu'on a vraiment fait, par inconscience, par impuissance, en dépit de soi.

Des vacillements se produisent ensuite, mais il me semble qu'ils n'interviennent pas avant mai, ou plutôt fin avril, sous la forme de consommations d'alcool modérées. Un incident se produit, qui n'est pas lié à l'alcool mais qui préside à la modification du dosage de mon anti-épileptique. Je suis dans un taxi qui me conduit au concert d'un ami baryton, dans le XVII^e, quand une tristesse morbide me saisit. Je vois, avec une netteté hallucinatoire, installé sur la chaussée passante, un amant aimé et perdu. La chaussée est vide. Mais je le vois, quelques secondes, et mon chagrin éteint se réveille et s'embrase. D'une apparition statique, assis sur une borne de pierre, qui n'existe pas, elle non plus, cet amant d'autrefois devient mobile, labile, épousant la vitesse de la voiture. Je regarde son visage, son corps, ses yeux, ses mains, son sourire, à travers la fenêtre qui ne donne que sur la circulation automobile, les façades et les rues. Sa présence flotte derrière le verre. Je ne comprends pas la précision de ces images, qui ne sont tirées d'aucun passé commun, et qui accaparent le décor urbain changeant, jusqu'à l'intérieur du taxi où j'entrevois ses traits, un sourire fugitif, la silhouette de son corps assis près de moi, dans une pénombre que le jour ne justifie pas. Puis, l'amant disparaît. Je ne vois

plus d'images. Mais je perçois sa voix, son murmure, son souffle, son rire, dans des paroles inaudibles, en des accents et des tons qui puisent cette fois dans ma mémoire auditive, et qui me ramènent au souvenir de moments partagés. Ces sensations s'accompagnent d'un chagrin violent, qui cède la place à une obsession raisonnée : je revis l'incompréhension et la brutalité de la rupture. Je m'enferme dans un ressassement malheureux, qui rend mon regard fuyant au contact de mes amis. Je souris de façon contrainte, cherchant à masquer la peine dont je suis l'otage. Je suis écrasée, aveuglée. Le contact avec autrui, harmonisé sous Keppra, est à nouveau rompu par le rapt que le mal fait de ma personne. Je constate, minute après minute, l'installation de cette obsession en moi – ma tête et mon corps sont lourds, dolents, ma bouche crispée. Je mords mes lèvres. J'éprouve de la haine, du chagrin, du dégoût, une impulsion de violence et un chaos croissant. Après deux heures, harassée, je texte à Michael mon problème, comme un symptôme indéchiffrable mais pénible. Il m'appelle, parle d'obsessionnalisation de la pensée, et me prescrit une augmentation du Keppra à 2 grammes par jour. Dès le soir, le ferment explosif de cette douleur ressassée est détruit. Cette hausse induit-elle une autre tension, d'autres désordres ? Je ne le sais pas encore. Mais je n'entends pas sans une ambivalence marquée la sensualité du mot utilisé par Michael : “Vous prendrez 1 gramme le matin, 1 gramme le soir...” Gramme, gramme...

Car avec le retour à Paris, si je n'ai pas consommé de cocaïne, la tentation m'en est revenue : épisodique, légère, gérable, elle n'en est pas moins présente. Elle culmine dans un déjeuner que je prends avec Yannick, pour qui je me sens le devoir d'être disponible. Au cours de ce repas, je regarde avec fascination la méticulosité avec laquelle il sépare de très petites portions, pour former de très petites bouchées, composées de saveurs diverses. Il manifeste un sens de la fraction et du mélange dont je me demande s'il est issu de sa longue pratique du deal : la pesée de la poudre, le fractionnement en très petites unités, dont sont soustraites ou ajoutées des quantités infimes de cocaïne, mêlées à d'autres poudres inoffensives, qui “coupent” la pureté du produit, le galvaudent, mais permettent de rogner davantage sur le coût. En mangeant, voûté, nerveux, le verbe heurté, il m'explique qu'il ne vend ni ne consomme plus rien, ou presque. Je ne sais si je dois le croire ou non. Mais quand il me déclare qu'il aimerait bien que nous montions chez moi, afin d'être “seuls”, c'est dans l'idée qu'il va m'offrir une ligne que je m'empresse de le satisfaire. J'attends la fin de son rituel culinaire. Puis, chez moi, à peine entrée, débarrassant déjà le plateau de bois lisse qui coiffe l'une de mes hautes baffles, je lui demande s'il veut m'offrir une ligne. Surpris, Yannick se défend : il n'a rien. Pourquoi voulait-il monter chez moi dans ce cas ? Pour être

“seuls”, me dit-il. Mais à quelles fins ? Il hausse les épaules, ne semble pas avoir d'intentions bien arrêtées, sinon de profiter de cette intimité. Il me dit retrouver avec émotion des souvenirs du temps passé, des moments si longs et nombreux passés ensemble, chez moi. Son sentimentalisme me désarme. Je ne partage pas ce regret, j'ai d'ailleurs conservé peu de souvenirs. Je suis heureuse d'être délivrée de la fièvre cocaïnique qui me dévorait alors, et qui tronquait mes paroles, mes actes. Je n'en digère pas moins avec peine la frustration de la ligne qui ne m'a pas été tracée, cherchant à me réjouir de la paix préservée par cette défection. Car passée la première ligne de coke, qu'aurais-je acheté, consommé, en dépit de ma santé cérébrale, maintenue par un médicament dont le mélange massif avec la cocaïne peut également être mortel ?

Passés cette impulsion anxiogène, ce déjeuner, la pensée de la cocaïne s'embourbe lentement en moi, en un deuil lent mais sûr : le souvenir des plaisirs passés est recouvert par celui des souffrances, et chaque jour qui passe consolide la fierté de ma propre rigueur. J'ai plaisir à voir la sidération positive de mon entourage amical et professionnel, qui s'émerveille de ma sérénité et de mon acuité professionnelle. Ce plaisir m'égaye, me rassérène. Il me donne confiance dans le bénéfice objectif que mon nouveau mode de vie et mon traitement au Keppra représentent. De manière souterraine, je sens cependant un mouvement, l'imminence d'un malaise. C'est une sensation brève, mais récurrente, comme un soupçon, un doute sur ma propre cohésion.

Ma quiétude est bientôt clairement entamée un soir de mai. L'épisode conjugue une consommation d'alcool, une pulsion cocaïnique larvée, et un bouleversement émotionnel profond, dont je ne sais s'il cause le dysfonctionnement ou s'il en émane. Les événements de cette soirée de mai se mettent en place doucement. Avant de consommer le premier verre d'un alcool que je n'ai pas bu depuis longtemps, j'éprouve de manière diffuse le développement d'une aliénation, au sens très littéral où je me sens devenir autre, devancer ma conscience dans un état que je ne peux analyser, aussi inquiétant et étrange qu'une dimension parallèle de mon esprit et du réel. Il est difficile de mettre des mots sur des impressions confuses, qui s'élaborent hors du langage, hors de toute appréhension significative.

Les faits eux-mêmes sont plus simples à énumérer et ont le mérite d'être concrets. Il est 19 h et je suis dans un café, proche du Théâtre de la Ville. Je jouis de la douceur du climat, de mes jambes nues sous ma jupe, de la fraîcheur de l'air qui me parvient depuis la porte ouverte du café et qui vient caresser mes bras. J'attends Sandra avec

qui je dois aller voir un spectacle de danse contemporaine. Je demande un verre de vin blanc, pour une raison d'autant plus trouble que je n'éprouve aucune avidité à boire. Je ne me sens pas jouer avec le feu. Je me sens maîtresse de ma consommation, paisible, et je ne m'attarde pas à réfléchir à son étrangeté, hors de la sphère habituelle du besoin. Je n'en savoure pas moins l'interdit, ma dissidence à l'égard de la médecine, en un plaisir enfantin à désobéir, comme on briserait un verre. En buvant, lentement, des mécanismes familiers se réenclenchent : le désir d'une ivresse, d'un abrutissement alcoolique. Nous nous rendons au spectacle : vocalises monotones, scansions sonores, chants croisés, austérité visuelle – je m'ennuie et je crois défaillir de lassitude. Étrangement, la tentation alcoolique connaît en moi sa récession. J'ai soif, mais je n'ai pas soif d'alcool : j'ai soif de Coca, d'eau gazeuse, de lait, de boissons autorisées, dont la pensée dessèche ma gorge et alourdit ma langue.

Après le spectacle, Romain, ami familial avec qui je dois rejoindre une soirée d'amis communs, nous attend au café. Il ne connaît pas Sandra. Il est venu pour moi. Sandra ne souhaite pas venir avec nous. Maladroit, possessif, Romain fait de ce verre pris à trois un calvaire pour moi : étalant sa connaissance de mes déboires et de mes médecins, il évoque mes faiblesses toxicologiques, mon traitement, mes consultations médicales. Consommateur lui-même, il n'en est informé que parce que j'ai essayé de l'initier à l'idée qu'un autre mode de vie est possible, mais je n'en ai jamais entretenu Sandra, que je ne souhaite pas mêler aux secrets dégradants d'un être malade. Par ces allusions, auxquelles je réponds sèchement, Romain semble se gargariser de sa familiarité avec moi, de sa supériorité amicale sur Sandra, qu'il exclut par là même de la conversation. Furieuse, honteuse devant Sandra, qui peine à s'inscrire dans ce dialogue, je fais des reproches à Romain dès que nous partons. Confus, affectant l'ingénuité, il s'excuse. Mais le dommage émotionnel perdure : je suis assiégée par une rage, un malaise, une angoisse, qui me rendent nerveuse et me font redouter la fête où je tiens néanmoins à me rendre pour ne pas laisser passer l'occasion, rare pour moi, d'une distraction sociale.

Quand nous arrivons à la fête, je me sens étouffer. L'appartement est exigü, les invités nombreux, l'atmosphère touffue et confinée, n'était la petite terrasse où se groupent les fumeurs. Je suis à peine entrée que je suffoque déjà, m'ennuie, éprouve la sensation qu'il me faut m'enivrer pour me calmer. J'avise une table, une bouteille de champagne, un verre. Je me sers. Je tète, jaugeant l'affluence. Peu de visages me sont ici familiers. Je bois pour relever mon humeur maussade, accéder à une inconscience confortable ou à un regard plus généreux sur la foule pressée, que je juge déplaisante sans la

connaître. C'est alors qu'un homme m'aborde. Plus âgé que moi, séduisant, il paraît désœuvré et désireux de converser. Je me prête à cet échange. Cet homme, André, me plaît au premier regard. Il ne s'agit pas d'une sympathie, mais bien d'un désir physique brutal, à l'égal d'une pulsion alcoolique – pulsion que mon désir sensuel supplante si bien que j'oublie mon verre sur la table, la vigilance qui me fait surveiller l'état de la bouteille quand d'autres mains s'en emparent. Tout entière à l'émotion qui m'a ravie, je contemple André, qui me parle de littérature, de Joyce. Je parviens à suivre la conversation alors que mon esprit et ma sensibilité sont occupés à observer ses traits, ses yeux, sa bouche, sa peau... À mesure que la conversation se prolonge, je me sens prise de vertige. J'oscille, je penche malgré moi vers André comme pour saisir sa bouche, prendre son bras. Je retiens ces mouvements involontaires. Je me redresse. Je me demande si mon vertige est lisible dans mes yeux, jouissif pour André, dont l'arrogance, le contentement de soi ne m'échappent pas. Peu à peu, au-delà de moi-même, c'est l'environnement qui oscille, qui vibre, qui se dilate, comme mon ventre et ma cage thoracique semblent se mouvoir, se tordre, s'effondrer. J'essaie de m'accrocher à la structure logique des phrases, jusqu'à l'oubli du sens. Mais le réel poursuit sa mutation : je vois le visage d'André se déformer sous mes yeux. Ses traits s'affaissent, vieillissent, et il prend l'aspect flétri d'une très vieille femme. Puis, André inspire, lisse ses cheveux sur ses tempes, ses deux mains pressées sur les côtés de son front. Dans ce geste, son visage reprend sa structure volontaire, sa jeunesse. Mais il ne redevient pas sien pour autant, et c'est Michael que je vois apparaître et me fixer, escamotant le visage réel d'André en une vision fugitive mais saisissante. Je ne me sens pas bien. Je saisis mon verre d'alcool et je rejoins la terrasse pour y fumer une cigarette, emportant la bouteille de champagne et buvant avec frénésie.

Mais la conscience physique de la proximité d'André, dans un environnement aussi restreint, et qui sort lui-même fumer, ne laisse aucun répit à mon ventre, où mes boyaux semblent se tordre tandis que je perçois sa silhouette et que j'essaie de me défendre de mon désir : sa voussure, la raideur de son pas, la maigreur de son bras, la suffisance de son sourire... Rien ne me guérit. La violence des sensations que je ressens au bas de mon ventre se transforme en urgence intestinale. Je me demande si je ne vais pas me vider, debout, sur la terrasse, souillant mes jambes nues sous ma jupe. Je cherche le chemin des toilettes, effrayée par la possibilité d'y trouver un groupement, une assiette de cocaïne. Il ne m'a pas échappé que de nombreux convives étaient dopés. Je ne suis pas cocaïnomane pour rien : je reconnais sans peine l'exaltation cocaïnique, sa diction, la langueur des gestes, la fébrilité du flux de paroles, l'abondance du rire,

du sourire, l'éclat des yeux, la pupille. Je repère la présence de la coke jusque dans les déplacements anodins des corps, l'encombrement ponctuel d'un couloir, deux personnes quittant une chambre. C'est donc dans la terreur que je recherche les toilettes, trouve un couloir étroit et court, vide, une cabine propre et vide aussi, où je me hâte de m'enfermer, de retrousser ma jupe, de me déculotter, et de m'asseoir : je me vide, d'une diarrhée interminable, aux relents acides et qui me brûlent. Je ne me savais pas contenir toute cette matière liquide, inodore, chaude. Tout en me vidant, j'imagine cette matière claire, jaunâtre, translucide, teintée par les alcools blancs que j'ai absorbés. Mais quand je me relève et me retourne pour tirer la chasse, je suis consternée par l'extension opaque et la densité noire de ce que j'ai expulsé, et dont toute la faïence est à présent couverte. Je me dis que la chasse d'eau ne parviendra jamais à chasser cet excès, me condamnant à ne plus jamais sortir des toilettes, pour ne pas affronter la honte de les avoir souillées, l'exhibition de mes intestins. Déjà, je vois la poignée de la porte remuer. Quelqu'un essaie d'entrer. J'entreprends en tremblant de nettoyer la faïence, à la périphérie de l'eau stagnante, pour que la chasse d'eau emporte tout. Dans ma hâte, je détruis le dévideur du papier toilette dont j'essaie de m'emparer. Le support vissé se décroche, tombe, je n'ai attrapé qu'un feuillet. J'essaie d'essuyer la faïence mais mes mains tremblantes et avides empoignent sans le vouloir la merde elle-même, dont mes paumes et mes doigts se trouvent couverts. Je me redresse, désarmée, haïssant l'homme qui a causé cette situation : mon désarroi, enfermée dans une cabine carrelée, étincelante de propreté, mes paumes levées vers le ciel comme pour prier, attester devant Dieu, n'étaient les excréments qui couvrent mes mains. Je me rince, peinant à ouvrir le robinet sans le salir, je ramasse le rouleau de papier, j'essuie la faïence comme je le peux. Je tire enfin la chasse d'eau : les toilettes sont de nouveau propres, nettes. Je quitte la cabine, les mains humides.

Par chance, le couloir est vide : personne n'attend ma sortie, un sachet de poudre en main, ni ne me demande de lui offrir ce que je parais avoir consommé là, pour être restée enfermée si longtemps. Mais ces deux pensées se connectent. Dans mon esprit, la drogue se substitue à la merde. En sortant des toilettes, fatiguée, énervée, frustrée par la disparition d'André, parti, c'est le danger de la drogue qui me domine : je devine, au regard de deux hommes, aux mots avec lesquels ils évoquent le charme des sanitaires, qu'on ne va pas tarder à me proposer de la cocaïne, que je ne vais pas avoir la force de la refuser, que je vais débiter une errance dont mes compagnons de fortune découvriront avec terreur la violence. À chaque consommation initiée dans la convivialité généreuse de ceux qui consomment avec légèreté, une fissure se produit toujours entre la décontraction de ceux

qui jouissent, partagent, réitèrent leur ingestion de loin en loin, se satisfont de la maigre dose qui leur est échue, et la pulsion nue, l'avidité pure, dont je deviens le véhicule, le corps épuisé... De cette confrontation, de la frayeur d'autrui, de sa tentative de me raisonner, de son désarroi quand il comprend qu'il a affaire à un animal, j'ai l'habitude.

Mais le fantôme de cette fièvre me harcèle...

Je prends peur, je ne veux pas errer comme une mendicante, roulant pour rejoindre des dealers de fortune en bordure de zones industrielles ou de gares ferroviaires. Je ne veux pas briser l'édifice encore fragile de ma santé cérébrale. Je veux quitter la fête sans délai. Je rentre chez moi, ivre, encore éprouvée par la violence du vertige érotique et de la débâcle viscérale qui s'est ensuivie.

Je tremble, je pleure, je m'apaise... Je ne sais pas départager entre la réalité du désir pour un homme, dont j'ai appris en partant qu'il était engagé ailleurs, et les fluctuations de la machine nerveuse et neuronale dont la puissance m'a été inculquée par les médecins.

Les jours suivants, m'appuyant sur le soutien que m'apportent Hector, Michael et Léa, je peine à reprendre mon abstinence. Je juggle une angoisse croissante avec l'usage du Valium 10, dont la réintroduction est autorisée par Michael. Mais je trébuche constamment.

Je me retrouve ainsi à un déjeuner familial, une *bat-mitzvah*, où tous les membres de ma famille, venus nombreux, mangent et boivent. Fidèle à mes résolutions, je me contente d'eau minérale. Mais je suis érodée par la gaieté ambiante, par la mélancolie qu'avive en moi cette gaieté, les chants hébreux qui me ramènent aux temps disparus de mon enfance, de ma propre maturité religieuse, célébrée dans une liesse identique, par ces mêmes gens qui pour une part ont vieilli, pour une autre part grandi, fondé leur propre famille, acquis mari ou femme et enfants, patrimoine, biens immobiliers, tous objets de l'accomplissement social traditionnel que je suis seule à ne pas posséder. Les visages autrefois ronds s'émacient, les lèvres autrefois pleines s'affinent... Mais personne ne semble s'émouvoir de la morbidité qui imprègne cette réunion, cette répétition des mêmes chants. On se dévoue à la joie des enfants, car c'est pour eux la première fois. Je souffre, je contiens mes émotions, par déférence, par courtoisie, par affection. Je réfrène les pleurs qui montent, un sentiment de solitude, d'angoisse, de mort, et je lutte contre le recours au vin blanc. Je texte à Hector ma prostration, mon isolement au sein de la fête.

Ma résistance trouve bientôt sa limite : je bois. J'emplis mon verre de vin blanc pour le vider aussitôt à grands traits. Je le remplis

encore. Je bois avec ma nervosité coutumière, guettant le niveau de mon verre, de la bouteille, pour anticiper la pénurie, pour la contrer par précaution. Mais l'alcool ne m'égaie pas. L'ingestion hâtive et avide du liquide nocif me permet d'aviver la même pulsion agressive, orale, que si je mordais violemment une pièce de viande, un os ou un homme. J'accompagne mon frère et sa compagne enceinte sur le toit de la péniche où nous déjeunons, sur la terrasse ensoleillée, aménagée pour les fumeurs. J'emporte mon verre plein. Sur le toit, je me mets à pleurer, échouant à réprimer les sanglots qui altèrent ma voix. Je grimace, luttant contre la peine, tentant de m'expliquer d'une voix enrouée auprès de mon frère et de sa compagne, surpris : le temps passé, enfui, la vieillesse, la mort, la répétition des rituels, la gaieté identique, tronquée, éventée, dans une liesse putride... Bientôt parents, Adrien et Rachel vivent sans doute avec plus de douceur le renouveau de la vie que me masque la mort, la concession de l'enfance à d'autres que soi. Je ne ressens pas cet amour de l'innocence. Je ne vois que la mort, la désunion aussi, la communion factice d'êtres que la jeunesse avaient réunis, dans des jeux, des secrets, des moments de rires ou de peurs, des pitiés, et qui échangent aujourd'hui des commentaires politiques, séparés par les contreforts dont leurs vies sont entourées – des commentaires dont le positionnement s'aligne souvent sur leurs intérêts fiscaux.

Sur la toiture, en larmes, je sèche mes yeux. Je me reprends. Je m'excuse de ma faiblesse. J'avale avidement le verre qu'on me dit de ne pas boire, et je quitte furtivement la péniche pour prendre un taxi.

Les jours suivants, lors d'un déplacement à Barcelone avec Anna, Michael me recommande une sobriété qu'il me demande de lui confirmer en trois points quotidiens, par sms. Il insiste sur l'impératif d'une continence absolue pour mon équilibre neurologique et reconduit la prescription du Valium comme appui. Anxieuse de ma fragilité, de ma douleur dans l'abstinence, je témoigne à Anna mon inquiétude : elle-même consommatrice de drogue, dotée d'amis qui le sont également, et qui se trouvent par hasard employés sur notre lieu de villégiature, est-il concevable pour elle que notre week-end soit abstinent de toute drogue, de tout alcool pour moi, dédié à la promenade ? Anna me rassure, son amitié me le concède. Elle est contente de se reposer, elle aussi.

Nous passons ainsi un agréable week-end, fidèles à la sagesse promise, déçues seulement par la bruine froide qui tombe sur Barcelone durant notre séjour, en lieu et place du soleil escompté. La pulsion alcoolique n'est pas aisée à contenir, mais la rigueur du rapport tri-quotidien imposé par Michael me donne le sentiment d'un devoir important à remplir, que je respecte.

Aussitôt qu'il relâche sa vigilance, comme par l'effet d'un deuil

affectif, d'un abandon, je me relâche également. Le lendemain de mon retour à Paris, dans un bar du XX^e arrondissement, je me mets à boire quantité de Caïpirinhia. Puis je rejoins le Café Beaubourg où je poursuis mon enivrement en consommant des piscines, de larges verres de champagne noyés de glaçons. Je dîne avec Krishna. Je suis ivre, je ris, je pleure. J'embrasse à pleine bouche un garçon de café qui a pris le risque de se pencher pour prendre ma commande. Je ne freine plus ma consommation, mais j'ai texté ma défaite à Michael, arguant de mon ennui, de mon besoin d'émotions fortes, de la platitude de ma vie sobre et froide, industrielle et solitaire.

Le lendemain, Michael me déclare que la paix dont je me plains vient de l'efficacité du traitement et qu'il faut me restituer un peu de ma souffrance passée, comme à un migraineux qui se plaindrait de ne plus avoir mal à la tête. Il rabaisse mon traitement à 750 mg / 750 mg de Keppra.

Cette modification, qui va dans le sens des vœux d'Hector, mais qui reste trop légère à ses yeux, intervient le 22 mai. Et, dès le 23, je bois, dans des proportions qui dépassent l'entendement. Je rentre chez moi très ivre. Puis, tard, il me semble m'endormir. Mais je dors d'un mauvais sommeil, et je me réveille à 5 h, sous la pression d'un rythme cardiaque soutenu, et d'une douleur dans mon bras engourdi et dans la poitrine. Effrayée, je me rends dans la salle de bains, en espérant que l'eau froide m'aide à me reprendre. Là, je découvre que la faïence de la vasque de la baignoire est humide, tout comme mes deux serviettes, et comme mes cheveux que je touche et qui sont encore mouillés. Durant la nuit, en toute inconscience, je me suis lavée, j'ai lavé mes cheveux, et cette douche est assez récente pour que ma tête soit encore fraîche. J'éprouve un froid intense, mon corps tremble violemment, et ces symptômes, joints à l'effolement de mon cœur et aux douleurs dans la poitrine et le bras, me font conclure que je vais mourir du mélange du Keppra et de l'alcool. Je n'ai nulle volonté de lutter, nulle volonté d'appeler le SAMU. Je n'ai pas le désir de mourir, mais je m'y résous. Je me couche pour mourir, en espérant que la mort soit prompte. Mon esprit lui-même n'est pas chevillé à mon état physiologique. Il s'excite en une obsession douloureuse. Je nourris en moi la certitude qu'Hector va m'abandonner. Cette peur et ce chagrin violent prennent leur source dans la perception de plus en plus claire de l'opposition qui le sépare des choix thérapeutiques de Michael et de la clinique. Hector m'exprime désormais sans détour que mon Keppra est surdosé, que mon cerveau réagit mal au maintien d'une posologie dont Michael, par négligence, ne se soucie pas. Hector m'exprime son impuissance, sa colère, son incapacité et son refus de travailler avec un médecin dont il s'est détaché, mais auquel ma gratitude et ma loyauté me rivent.

C'est cette fracture au sein de ma vie médicale qui, cette aube du 24

mai 2012, alors que j'attends la mort, génère une espèce de délire : je sens qu'Hector va s'en aller, en dépit de mon propre départ, incarné dans cette mort proche. Et je souffre de l'abandon d'Hector comme d'un chagrin qu'il ne me sera même pas donné de vivre, faute d'être en vie. Je vois les détails de cette rupture. Elle va s'enraciner dans une première démarche, qu'Hector accomplira sans savoir qu'elle le conduira à me répudier : l'achat d'un costume vert pâle. Je ne sais comment empêcher l'achat de ce costume. Et mon chagrin est immense. Moins je meurs, plus je me torture, plus je m'agace aussi des symptômes physiques qui m'affectent et qui ne se calment pas. Je suis couchée sur le flanc, haletante, respirant à petites goulées douloureuses, condamnée à la douleur fantasmatique de la perte d'Hector, dont la certitude se passe de tout indice circonstanciel.

Excédée, après deux heures et demie de souffrances physiques et psychiques, alors qu'une hallucination visuelle me fait voir la reptation de papiers manuscrits sur mon lit et que des odeurs corporelles entêtent mon nez – sueur, sexe – je prends deux Valium 10. Et je texte à Hector et à Michael que ma mort attendue n'est pas venue et que je suis harassée. Du silence de Michael, j'infère un message positif : je ne suis pas en danger de mort, sans quoi il m'aurait appelée. Du silence d'Hector, j'infère un message négatif : il se tait parce que la catastrophe de son départ est advenue, le contact rompu...

Je pars au travail, l'esprit indisponible : je me rends à un déjeuner avec mon producteur et mon coscénariste Pascal. En attendant ce rendez-vous, où je suis sobre, j'ai texté à Hector que je ne pouvais plus endurer l'incertitude de son départ, dont je voulais la confirmation parce que l'angoisse du doute me disloque. Hector ne répond pas. J'entre dans une souffrance que je ne comprends pas, et dont le modèle est passionnel, amoureux. Hector me texte enfin, sans trancher la question de la rupture, qu'il travaille. Je déchiffre ce message selon les critères de mon obsession : s'il travaille, si ce travail justifie son indisponibilité, c'est que je suis déjà exclue de la sphère de ce travail, à laquelle j'appartenais autrefois. Je me sens veuve, orpheline, broyée. Alors que mes compagnons se relâchent pour déjeuner, je me relâche aussi et commande du vin blanc, que je bois avec la détermination du chagrin, de la haine. Je hais cette dépendance peu à peu exacerbée à l'égard de ma vie médicale, d'interlocuteurs doués d'une volonté propre, et qui peuvent à tout instant briser l'appui fragile sur lequel j'essaie de me hisser, retirer leur main tendue, là où l'alcool et la drogue ne se dérobent jamais...

Je regagne ma salle de montage, violemment énervée, en souffrance, et je texte à Hector que la violence qui m'est faite excède mes forces, que j'ai besoin de le revoir deux ou trois fois pour arriver à apprivoiser

le deuil que je dois faire de lui.

Hector me téléphone, ahuri, frontal : il ne comprend pas le deuil que je peine à accomplir, ce dialogue autour d'un départ dont il n'a jamais été question et dont il n'est pas question. Dans cette problématique, Hector ne voit lui-même que le symptôme de mon surdosage pharmacologique.

Je n'appelle pas Michael. Mais je prends rendez-vous dans l'après-midi avec Hector.

Après cette conversation, je ne trouve pourtant pas la paix. Je suis rassérénée quant à l'imminence d'une séparation qui n'aura pas lieu. Mais mon état, assez sobre, cadré par le dialogue professionnel de la salle de montage où le musicien du film est venu travailler, s'émancipe de sa canalisation obsessionnelle sur Hector et éclate en incohérence.

Je vis un trouble soudain et massif, qui oblitère des capacités que je ne croyais pas pouvoir me faire défaut : le langage, l'entendement, la perception, la présence... Je ne comprends plus la langue française. Les mots semblent dotés d'un sens qui m'échappe, comme si je ne parvenais pas à me le remémorer. Je les reconnais sans les déchiffrer. J'en saisis certains, isolément, sans pouvoir les associer entre eux. Je n'arrive pas à mémoriser le début des phrases, pour le connecter à la suite des propositions énoncées et parvenir à une compréhension globale. Les argumentations de mes interlocuteurs sont obscures. Je les coupe, je les fais répéter, je réponds à côté, je bégaye, je diffère. Je n'arrive pas à parler : en cours d'élocution, le sens me fuit. Mes propres paroles se dévident et s'interrompent au hasard. Je regarde avec angoisse mon téléphone, hésitant à écrire à Hector, et j'aperçois une bribe d'un sms envoyé plus tôt : je m'épouvante d'y voir inscrit un mot obscène. Puis, je comprends que ce mot, le mot "sommeil", fait partie d'un vocabulaire usuel dont la tenue est correcte, et non injurieuse. Je suis assaillie par des odeurs entêtantes : mes propres odeurs corporelles. Nous devons interrompre la séance de travail. En attendant mon rendez-vous avec Hector, je vois quelques personnes, dans le contexte plus relâché de cafés amicaux. Mais il semble que j'aie des absences, dont je n'ai pas conscience. Pour moi, le temps semble se dérouler avec fluidité. Mais pour ceux qui m'entourent, cette fluidité est hypothéquée par des moments où je me fige, où je disparaîs du discours et du contact, sans m'en douter, sinon à travers l'irruption soudaine de visages soucieux et d'appels : "Marina ? Marina ?" Interrogés sur ces absences, les autres évoquent le flottement soudain de mon regard, une vacance, un silence abrupt. Mal à l'aise, effrayée, je vais voir Hector, m'achetant au passage des sandwiches. Je m'aperçois que j'ai oublié de manger depuis deux ou trois jours. Sans ressentir aucune faim, peinant à manger, je

soupçonne que cette anorexie ne va pas m'aider à me rétablir et je me force à ingurgiter une partie de mes sandwichs. Hector me reçoit dans son cabinet. Il me trouve incohérente, chronologiquement déphasée quand je lui demande pourquoi il revient sur un sujet que nous avons abordé il y a une demie-heure, et dont il me dit que je viens à peine de l'évoquer, posant une question à laquelle il est en train de répondre. Il voit dans les odeurs qui me poursuivent des hallucinations olfactives relevant du même dysfonctionnement. Il me déclare que je souffre d'un trouble neurologique "majeur", que mes absences sont inquiétantes. Il me demande de ne pas rester seule et de contacter un médecin – il ne précise pas lequel ; je sais qu'il sait que je contacterai Michael, et il sait que je sais qu'il y a peu de chance que la réponse thérapeutique de Michael lui agrée. Nous nous taisons, nous parons à l'urgence d'une médicalisation quelconque.

De retour dans la salle de montage, où je ne travaille pas mais où j'obéis à l'injonction de ne pas rester seule, je chante, je pousse des cris occasionnels, je grogne. Je texte à Michael les symptômes du bug neurologique que je vis et, par téléphone, il évoque un désordre cellulaire consécutif au mélange de l'alcool et du Keppra, qu'il me réaugmente à 1 gramme / 1 gramme. Il proscriit formellement l'usage de l'alcool, sous peine de voir le trouble neurologique perdurer.

Les jours suivants, je n'ai aucun mal à respecter ces prescriptions et à rester sobre, car j'ai été effrayée par la violence de mon propre dysfonctionnement. Mes troubles cognitifs se résorbent, mais une nouvelle forme de trouble se développe : je me sens exaltée, fébrile, comme si j'étais la proie d'un délire larvé.

Je me mets à texter à Hector sans relâche, des sms de plus en plus longs, où j'essaie d'abord de me défendre de son diagnostic de surdosage du Keppra, pour protéger mon rapport avec Michael, mais aussi la houle fascinante que je sens m'emporter, flirtant avec une forme de démente, qui me sidère et qui m'attire. Dans mes sms à Hector, j'essaie de justifier ma fébrilité, d'incriminer la vitesse, la folie de ce qui m'entoure, la violence d'autrui, sa propre démente et ses discours. Je valorise ma santé au sein de ce chaos, mon aptitude à ne pas perdre pied, à ne pas boire. Hector ne répond pas, mais je déverse en lui une perception et des impressions dont la frénésie croissante m'entraîne, hypothèque ma lucidité, s'apparente à des phénomènes dont je n'entrevois que de loin en loin la subjectivité, dans des instants où l'exaltation se relâche, où le soupçon de la pertinence de son diagnostic vient me troubler. J'organise des voyages aux multiples destinations, parfois antagonistes : Beyrouth, Tel-Aviv, le Maroc, l'Île d'Elbe, Kaboul, l'Inde, Buenos Aires. Dans la perspective d'un scénario dont les enjeux et les événements fluctuent au gré de ma fébrilité, j'enquête sur les Bath Salts américains, générateurs d'un incident anthropophage dont je lis les récits sur internet. Tout en dialoguant avec le monteur de mon film irlandais, je surfe sur le web, m'informe de la composition des drogues de synthèse, demande à Michael s'il peut me fournir des données techniques sur ce sujet. Je m'intéresse aussi à la répression des fraudes fiscales lourdes. Je contacte un spécialiste pour organiser un déjeuner. Parallèlement, j'effectue des achats compulsifs de livres, de DVD, sur Amazon. Je texte à Hector la frénésie qui est la mienne, mon intuition de la justesse de son jugement médical, mais mon incapacité à en tirer les conclusions ou à en informer Michael. Une force, une volonté farouche, semble s'élever en moi, hostile à tout remède, favorable à cette accélération de ma vie psychique et physique, à sa démente. Je dis à Hector que je l'entends, mais que je ne peux l'écouter, que j'écoute plutôt cette voix informe et inhumaine en moi. Je me dis captive d'une chose inconnue, bien plus puissante que lui et moi, et qui n'est ni un homme ni une chose. Et je lui dis que la langue n'est plus mon élément. À tout cela, Hector ne répond rien, mais je ne doute pas qu'il me lise. Lui écrire me rassure, comme son impuissance à agir me rassure aussi, en m'autorisant à lui livrer la violence d'une expérience-limite dont je ne veux pas qu'elle cesse, et qui s'apparente à la dérive d'une nouvelle drogue.

Dans mon souvenir, cette exaltation s'entrelace avec la jouissance

des premiers jours d'été, ma sensibilité au soleil brûlant, aveuglant, la poussée d'une émotion qui se cale sur la violence de cette lumière neuve qui irradie Paris, les cafés où j'écris mes sms, ma peau qui rougit, mes yeux éblouis, mon esprit excité, fiévreux. Je suis ivre, sans alcool, d'une liberté qui m'apparaît sans limite, comme une transe où le monde s'ouvrirait comme un champ infini, autrefois obscur, soudain lumineux. Abondant, fourmillant, éclatant de vie, il pulse dans l'été avec la même frénésie que mon corps sensible, progressivement dénudé, libéré des entraves des vêtements hivernaux comme de ses digues intimes.

Le lendemain, 31 mai, j'écris à Hector et j'affirme ma santé. Il me répond que je ne vis que le cycle du médicament en moi. Je lui réponds par ce sms que j'ai conservé et où ma sensation de santé se précise de manière inattendue : "Pas vraiment de cycle du médicament en moi, Hector, non. J'ai été désintégrée. Il n'y a plus de Marina. Il n'y en a jamais eu. Il faut aimer ce qui est plus fort que soi, je ne crois pas qu'il y ait d'autre expérience possible, sauf à se mentir. Ma disparition n'est ni positive ni négative. Mon corps fonctionne, et quelque chose d'autre vit, qui n'est pas moi. Je ne peux pas être heureuse, ni malheureuse, parce que je ne suis plus là. Mais la vie se déroule, elle a tout écrasé. Il ne faut pas s'aveugler, c'est forcément ce qui doit être, puisque c'est. C'est une chance de disparaître. Une chance. Ne vous méprenez pas sur des mots : écoutez qui parle, pas quoi. À plus tard."

Dans cette dépossession jouissive, je ne m'aperçois pas que, si je crois m'être émancipée de mes propres limites, je n'en continue pas moins de vivre dans un rapport symbiotique avec mes interlocuteurs médicaux.

Plus tard, engagée dans ce soliloque où je m'agrippe à Hector, je lui texte que je suis sereine, gaie, calme. Bien sûr, je suis, et je le lui confirme, toujours une entité inconnue, toujours frénétique, brassant beaucoup d'informations et d'actions. Mais je mentionne une relative douceur dans cette fièvre, un relatif équilibre. Je déplore une mauvaise concentration, par flash, sauf dans l'échange avec autrui, où je suis impliquée et à l'aise. La seule nuisance résiduelle, dont je lui confie qu'elle me dérange, consiste dans le monologue continu qui se déroule dans ma tête et qui s'adresse à lui : je lui parle – de tout, de n'importe quoi, de moi pour l'essentiel. Je me sens prisonnière du langage qui se déroule en moi, malgré moi, pour lui. Je ne crois pas que le destinataire soit important lui dis-je – il faut bien viser une présence – mais je lui demande : est-ce le langage en nous qui nous viole en permanence et que je n'entendais pas ? Ou est-ce un stress de pensée, un flux trop tendu, le résidu des symptômes chimiques dont je le sais croire qu'ils révèlent mon intoxication ?

L'évolution psychique exaltée dont je suis captive se transforme encore, et le monologue que j'adresse à Hector s'achève. Dans ce retrait, il me semble que c'est le langage qui me quitte : je suis délivrée. Je pense aussi avoir perdu l'esprit, je me crois folle, mais je suis intensément heureuse car dans cette perte de ma propre cohérence, violemment labile, trouée, j'ai l'impression d'avoir tout gagné. Les autres, avec lesquels mes rapports sont d'ordinaires fragiles et épineux, me paraissent tous être devenus intelligents, beaux, drôles, bons. Un monde neuf naît sous mes yeux, que je ne connais pas et que je n'ai jamais pressenti. Arrogance ou cécité, autrui ne m'a jamais paru bien vif. Mais dans cette abolition de ma cohésion intime, peut-être de ma clôture au monde, je deviens lente, flottante, je peine à suivre les propos qui s'échangent, leur rapidité neuve, et ma lenteur m'émerveille, car j'y découvre l'esprit des autres, la rapidité d'autres pensées. Circonstances sociales enchaînées, cafés, projections, dîners professionnels : je perçois une acuité saisissante, hors de moi-même, et même mon rapport physique au monde se modifie. Moi qu'on touche rarement, qu'on courtise rarement, qui effraie, qui refroidit, je me vois soudain entourée, frôlée, palpée : bras, épaules, dos, hanches, ventre, mains... Je me sens regardée, je commence à me sentir séduisante. Et, tout en me sentant happée par un chaos psychique qui me fait penser et parler par association d'images plutôt que dans le flux d'un discours convergent, structuré, je ne cesse de rire. Les saccades sonores de mon propre rire, de mon souffle, de mes spasmes abdominaux, m'enivrent. Je ne me sens toujours pas Marina. Je suis toujours autre chose, une autre, une force inconnue et probablement inhumaine, émancipée du sens. Mais il me semble être devenue tous les autres, homogène à tous, comme si je n'existais plus, qu'il n'y avait plus qu'autrui, et que cette expérience de dépossession était un ravissement. Et la préoccupation de mon état, hilare, incohérent, diffluent, pèse bien peu contre tout un monde. Je veux conserver mon dosage de Keppra, fût-il excessif, pour que survive ce monde neuf, ce vertige où je me suis perdue et où tout a émergé.

Dès le lendemain, mon euphorie se mue en irascibilité. Tout au long de ma journée de travail, j'essaie de contrôler mon irritation, qui me rend agressive, vétilleuse, brutale. Je ne sens plus cette connexion avec le monde, avec autrui, cette dérive fabuleuse où tout m'émerveille. Je me sens habitée par la violence, par une volonté de me heurter au réel, de le détruire – un mouvement corrosif où mon identité ne s'est toujours pas recomposée, mais où je suis une pulsion de chaos, de saccage, un conflit. Pour juguler cette irascibilité, je prends du Valium. Le soleil lui-même semble s'être retiré. Opposé à l'éblouissement solaire de ma fièvre des jours précédents, c'est un

climat orageux qui est apparu. Comme si ce début du mois de juin épousait mes mouvements les plus intimes, et les nuages, l'ombre, l'obscurité dangereuse qui s'aménage en moi.

Le soir même, cette colère aboutit à une violence dont je suis à la fois l'agent et l'objet : je suis redevenue Marina et le monde a disparu. Je suis en deuil de l'entité inconnue qui m'avait confisquée, pulvérisée, fait jouir dans cette dépossession, rendue incohérente, mais aussi puissante, attractive, accessible à l'interaction avec la matière et avec autrui. Je vis la résurrection de ma cohésion comme une mort. Je suis frustrée, ahurie. Je me sens mal. Je me mets à boire, pour me venger, pour me perdre à nouveau, pour entrer dans une dimension où moi-même et les autres seront tronqués. Je veux échapper à la fixité de ces deux pôles.

Je rejoins des amis. Je communique peu, sauf avec Anna, à qui je demande le numéro le plus récent de l'un de nos contacts communs les plus sûrs pour l'achat de cocaïne. Je lui propose de partager 1 gramme avec moi, à mes frais. Le numéro ne répond pas. Je réessaie, j'insiste, je m'agace. J'en parle à mots couverts à une connaissance avec laquelle nous dînons, Laurent, qui appelle son propre contact, me procure 4 grammes, en achète pour lui-même, et nous rejoint chez moi. Anna et moi y débutons la consommation du gramme dont j'ai proposé le partage, et qui passera bientôt, dans mon avidité à parler, à 2 grammes. Nous parlons à bâtons rompus, mal, comme discutent les gens sous influence, avides de livrer sur eux-mêmes des vérités filandreuses, inutiles, pathétiques. Le thème de la relation à l'autre revient de façon obsessionnelle, comme si la drogue n'avait pour seul but et pour seul effet que d'aider chacun à articuler de la manière la plus névrotique possible son ambivalence intellectuelle, affective, amoureuse, passionnelle, à celui qui l'écoute – le plus souvent une connaissance éloignée, que la circonstance a fournie.

Après tant de mois d'abstinence, je retrouve mon avidité intacte. Je n'éprouve pas de réelle jouissance. Exaltée, excitée, je parle, je balbutie, mais je ne suis pas dupe de cette fièvre loquace. Je me trouve méprisable. Je le suis. Plus que l'euphorie du stimulant, j'éprouve une haine envers moi qui paraît sans fond et dans laquelle, aussi fort que je frappe, je ne parviens ni à abolir Marina, ni à faire comprendre aux autres l'ultime jouissance que j'ai récemment tirée d'une dépersonnalisation que je ne sais désigner qu'en des termes nébuleux.

Laurent part. Seule avec Anna, je fais une crise de nerfs parce que je ne retrouve plus les 2 grammes que je me suis réservés, que j'ai cachés sans raison. Je finis par les retrouver mais je réalise alors que ces 2 grammes ne me suffisent pas. J'en veux beaucoup plus, il m'en faut trouver encore. Nous téléphonons – en vain. Anna me propose de la

suivre à la fête où elle est invitée, qui n'est pas encore finie malgré l'heure tardive, et où je pourrai sans doute me réapprovisionner.

J'ai pour habitude de ne jamais sortir quand je suis défoncée – tout m'effraie, tout me rudoie. Mais le besoin de trouver de nouvelles grammes m'aiguillonne, me donne le courage d'affronter le taxi, puis l'assistance clairsemée de la fête. J'échoue dans mes recherches. Mon visage, reflété dans les miroirs épars, est effrayant : mon regard est hagard, animal, vidé de toute joie, habité par une souffrance irraisonnée. Les quelques personnes qui s'arrêtent pour me parler détectent sans peine mon état, ne comprennent pas ma souffrance. Je me sens désespérée. J'essaie pour Anna de faire bonne figure. Je gémis doucement, longuement. Une jeune femme, Alice, me prend en pitié, appelle son contact. Je la suis dans la rue, à l'aube, vers les abords d'une gare où j'achète 4 grammes. Je m'accroupis sur le trottoir pour fouiller mon portefeuille, tendre à Alice l'argent que je suis incapable de compter, ranger l'excédent qu'elle me restitue. Nous nous sommes arrêtées à un distributeur bancaire, et j'ai tremblé que l'appareil me refuse le retrait de la somme. Je peine à parler, à marcher. Je suis tout entière habitée par l'obsession, la douleur, la pulsion, la peur. Je m'accroche à Alice, qui rit gentiment de mon entêtement. Son amusement est affectueux. Elle me soutient par le bras, m'enlace, se laisse embrasser, m'apaise de la voix, me fascine par son autorité, essuyant mes lèvres, mes joues, mes yeux, des résidus de maquillage, de salive, de coke, de larmes, qui l'agacent, polluent mon aspect, troublent à ses yeux sa douceur. Je me sens monstrueuse. Une fois mes grammes empochés, je ris. Je me détends, et je passe la fin de la nuit et la matinée avec Alice et Anna, avec d'autres personnes qui nous rejoignent pour le petit déjeuner. Dans un café, comme incontinent, je vais régulièrement entamer mon pécule avec Alice, et sniffer de larges rails de coke dans les toilettes. Il fait jour, il est 11 h, peut-être midi. Il me reste de la cocaïne, et je sais que 2 grammes supplémentaires m'attendent chez moi.

Je m'absorbe enfin dans la solitude, et finis les 3 ou 4 grammes restants dans la paix de mon studio ensoleillé, déjà tranquillisée par la fatigue. Mais ma satisfaction toute relative est noyautée par la peur : je n'arrive plus du tout à marcher... Mes pieds refusent de se poser correctement sur le sol. Mes chevilles se dérobent. Je tombe plusieurs fois, sur les genoux, les mains. Mon corps, signalant sa limite, dysfonctionne. La peur de mourir, la crainte que ces troubles ne soient annonciateurs d'un problème plus grave, me guident vers le téléphone. J'appelle Hector. Je tombe sur sa messagerie et lui laisse trois messages, hémorragiques, probablement incohérents.

Hector me rappelle sans tarder, furieux : il est aux USA, il est 6 h du matin là-bas, et je l'ai réveillé. Il me demande en criant d'appeler un

médecin, les urgences. Je promets, je m'excuse, je raccroche, mais je n'appelle personne. Je tremble moi aussi de colère, furieuse d'avoir subi la véhémence des reproches d'Hector, pour un appel dont j'ignorais la précocité matinale, ne sachant rien de son déplacement à l'étranger. Soucieuse de sécurité, inquiète de la nécessité d'une médicalisation à laquelle je répugne, je fais cependant venir mon assistant Fred. Il s'affole de la quantité de drogue restante, dont je ne lui offre rien, et que je refuse de jeter. Je veux l'achever, sous son contrôle vigilant, aussi longtemps que dureront la peur et la faiblesse qui me dominant. En sa présence, je m'apaise, calmée aussi par les 4 Valium 10 que j'ai ingérés. Je suis lasse de mon propre écart, mais je suis incapable de l'abréger.

Dans l'après-midi, Fred parti, je reste assise sur mon lit, suivant de façon bovine et hébétée le programme de mes inhalations régulières, attendant la fin, savourant ma propre stupeur, n'ayant plus peur de la mort ni de l'accident corporel, dévouée à l'achèvement de ma consommation, paisible dans cette détermination.

En bout de course, après des heures d'hébétude, je finis par avaler mon dangereux cocktail de descente : le Loxapac, le Noctran, le Valium.

Mes souvenirs des jours qui suivent sont imprécis. Les messages sur mon téléphone me restituent des jalons épars. Le 4 juin, déjà imprégnée d'alcool, je quitte un cinéma. Je pleure en fredonnant, mes écouteurs sur les oreilles. Je suis arrêtée dans la rue par une jeune et jolie femme, qui me dit, sans s'effrayer de mes pleurs, que neuf ans plus tôt, un homme plutôt connu dans le cinéma m'a contactée pour une rencontre, et que je n'ai pas répondu. Confuse, j'avoue ne pas m'en souvenir, mais être disponible pour une rencontre ultérieure avec lui. Nous échangeons nos numéros de téléphone. Elle me recontactera effectivement plus tard. Je rejoins un café où je bois. Je pleure. Je pense à la mort, au nombre d'événements qui m'ont échappé dans ma propre vie. J'ai vécu en fantôme, absente au monde et à moi-même, objet récurrent de rapt psychiques et toxicologiques. Je n'ai aucun souvenir du dénouement de cette soirée alcoolique et dépressive, mais le 5 juin, je repère sur mon téléphone que je suis encore ivre, que les vannes d'un malaise installé semblent s'être ouvertes.

Le 6 juin, je texte à Michael. Je fais état de ma forte tension psychique. Je lui dis fonctionner apparemment normalement, mais sentir en moi une force souterraine, l'imminence d'un chaos qui m'effraie, d'une violence ou d'une démence qui me guette. Je reste discrète sur ma dérive alcoolique, et sur mon dérapage toxicologique. Je crois désormais à la justesse du jugement d'Hector, à mon intoxication au Keppra. Trop de troubles rapprochés m'en ont

convaincue. Mais je n'ai pas la force d'entrer dans un nouveau processus de tâtonnement pharmacologique, dans une nouvelle hospitalisation, dans une nouvelle errance chimique, dans une clinique où Hector n'est plus, où je serai soustraite au contact sécurisant de Michael, pour dialoguer avec Javer, Ernest ou Jacques, tous pressés, débordés, que je n'ai pas vus de longue date et à qui je n'ai pas envie de m'en remettre. En dépit de ma souffrance, de l'impasse visible dans laquelle je me sens piégée, je veux persuader Michael, et moi-même, que le chaos récent de ma vie n'est qu'un accident conjoncturel, ne remettant pas en cause la légitimité d'un dosage élevé de Keppra. J'ai un rapport aussi puéril et passionné à Michael qu'à Hector, un attachement viscéral. J'éprouve le désir confus de le satisfaire, comme on satisfait un père ou un enseignant dans l'enfance. Et je sais donc par avance que mon contact avec Michael, avec qui j'ai rendez-vous le 8 juin à la clinique, sera faussé par cette ambition, par ce désir de lui prouver sa propre compétence, de prouver ma propre réactivité à ses soins. Sous l'intempérance alcoolique, sous la labilité et l'ambivalence de mes pensées, mon agitation émotionnelle perdure. C'est aussi une scission entre Hector et moi, qui me fait me fermer à son avis thérapeutique et désirer le maintien d'un fort dosage de Keppra. En insistant sur la nature chimique de tout ce que je vis, j'ai le sentiment qu'Hector nie ma vie psychique, la signification de ses convulsions, de ses méandres, de mes émotions, de mon langage. Et cette négation m'est insupportable. Car même si le foisonnement de cette vie psychique est avivé par l'overdose chimique, je ne comprends pas le danger que j'encours. Je vois plutôt dans ma propre frénésie l'occasion positive d'une cristallisation de mes symptômes psychologiques, qui me permettra d'analyser plus vite la pathologie de mon fonctionnement avec mon analyste, Léa.

Dans cette agitation intérieure qui me fascine, ma tendresse pour le souci d'Hector, mon ambivalence à l'égard de son diagnostic, génère une culpabilité active. Je lui texte des sms fiévreux, contrits, purement affectifs. J'étales mon ivresse, alcoolique et émotionnelle, mon attachement, ma foi en lui – que mes actes désavouent – l'ancrage antagoniste de ma loyauté à Michael, auquel je ne peux renoncer. Je texte une demande de pardon, d'affection, qui réélabore le thème de la perte imminente, de la peur de son départ. Je lui adresse des mots tendres, des promesses décalées – rien de charnel, mais une affectivité que l'alcool et la culpabilité exacerbent.

Le 8 juin, je vais à mon rendez-vous avec Michael. Effet de mes émotions réelles ou nouveau symptôme d'un dérèglement chimique, je ne sais, mais je suis frappée de langueur, d'une fascination érotique qui me rappelle mon premier contact avec lui, le choc de sa séduction,

ma sensibilité à son regard, à sa voix : c'est une hypnose inattendue qui fige la fébrilité de mon exaltation dans une forme d'impuissance à agir. Et dans la sobriété du rapport que je lui fais de ma situation, où je ne trouve brutalement rien à dire, je ne peux qu'énoncer de façon tronquée ce qui se produit à l'instant même, sans attenter à la bienveillance distante et froide avec laquelle il m'observe, et qui m'excite, qui dessèche ma bouche, ma gorge, enroue ma voix, bloque ma parole et mon souffle. J'énonce donc que je vais bien, mais que je suis victime d'une obsession érotique, que je ne peux assouvir. Je n'ai pas prémédité ces paroles, comme je n'ai pas prémédité l'engourdissement de mon corps, qui occulte mon exaltation agitée. Je ne cherche pas à mentir. J'obéis à une impulsion aveugle. Je ne peux agir autrement, je ne me sens pas moi-même. J'observe les yeux, la peau, la bouche du médecin, qui me considère avec attention, qui réagit au thème de l'obsession comme il l'a toujours fait : en augmentant le dosage du Keppra, en postulant que cette augmentation de la posologie à 2,5 grammes par jour permettra sa dispersion, puisque cela paraît être le symptôme le plus invalidant de ce moment de ma vie médicale.

Je quitte la clinique, rattrapée par un état d'agitation brutale. Mon hypnose a cessé avec mon départ du bureau de Michael, et je suis rendue à ma fièvre, à mon anxiété, à ma peur que ce nouveau dosage chimique, augmentant mon excitation neurologique, n'exalte encore ma tension, ma violence, ma folie. Secrètement, je suis également avide de cette violence pharmacologique comme d'un coup, d'une injection choquante. Je suis curieuse de ma propre manie, et le soupçon m'effleure d'avoir inconsciemment manipulé Michael, jusque dans l'affect érotique que j'ai éprouvé et instrumentalisé pour lui parler, parce que j'avais soif de ma propre overdose, d'une extase induite par l'excès.

Je conduis ma voiture avec fébrilité, réfléchissant à mon rapport tronqué à ma vie médicale, où Michael, privé des éléments de jugement qui l'auraient peut-être guidé vers une autre prescription, devient involontairement mon dealer. C'est gagnée par cette agitation que je rentre de plein fouet dans la voiture qui a freiné devant moi, causant le choc et les sanglots de la conductrice affolée, qui redoute la colère et la violence de son mari devant le constat de la voiture endommagée.

Sa situation me laisse froide. Je refuse de faire un constat, pour lequel ni elle ni moi n'avons de formulaire, et je lui donne mon numéro de portable, prouvant sa validité par un appel immédiat. Tremblante, elle me laisse repartir. Je reprends ma course rapide parmi les voitures, guettant sur mon téléphone la réponse d'Hector à qui j'ai texté la hausse de mon traitement et qui, probablement

consterné, ne fait pas de commentaire sur cette posologie massive. Et, là encore, c'est au souvenir d'une lumière vive, du soleil que j'associe la vitesse excessive du véhicule que je conduis, enivrée par ma propre peur, par le rapt érotique brutal que j'ai éprouvé devant Michael, par mon sentiment ambigu et libidinal aussi d'être peut-être l'objet d'une maltraitance médicale, involontaire, mais violente, et aussi jouissive pour moi que si mon médecin, devant mon état, avait perdu son sang-froid, m'avait rouée de coups, saisie de ses mains, violée. Et ces sensations confuses, fantasmatiques, viennent nourrir mon angoisse et mon excitation devant la prescription d'une hausse pharmacologique dont le danger, incarné par la désapprobation silencieuse d'Hector, m'attire avec la même séduction vénéneuse que le risque létal de l'abus d'une drogue.

De fait, la hausse du Keppra ne me calme pas : je m'enivre le 9 juin, textant à Hector et à Michael, soit pour m'épancher, auprès d'Hector, soit pour demander ce que je formule, à Michael, comme le besoin d'une contention par une forme de contrat moral ou par l'autorité. À mon réveil, j'ai honte de mes sms, mais j'ai une réponse de Michael qui formule sèchement l'injonction de ne pas boire d'alcool. Est-ce une prescription, est-ce un ordre ? La limite est flottante. L'autorité est engagée, mais ce n'est que dans un second temps que les mots d'ordre et d'obéissance, concernant ma continence, seront formulés avec netteté.

Le 10 juin, je pars à Tel-Aviv.

Réveillée très tôt par un malaise physique, psychologique aussi, par l'embarras de mes propres excès alcoolique et épistolaire, j'attends chez moi le moment de prendre le taxi pour l'aéroport, en me masturbant sur l'image inédite d'un homme qui presse un pistolet contre mon front, le déclenche, fait exploser ma tête. Je me masturbe plusieurs fois sur ce fantasme. L'imminence de l'explosion mortelle de mon crâne, le canon contre mon front, l'annonce vocale de ma pulvérisation par la balle, mes suppliques pour éluder l'action, l'insistance de l'homme inconnu qui refuse mon sursis, m'excitent – et il ne m'est pas arrivé depuis longtemps de me masturber, ni de fantasmer. La jouissance me calme, m'égaie même. Je prends des résolutions fermes d'abstinence alcoolique, que je respecte dans les premiers jours de mon séjour en Israël. Ces premiers jours se passent bien malgré un état de fièvre euphorique. Je suis plutôt gaie. Je me sens bien dans cette fébrilité, qui ne débouche sur aucun excès. Je vois avec plaisir mes amies israéliennes. Je me meus dans un monde presque exclusivement féminin. Je suis plus solitaire le jour, où mes amies travaillent. Je fréquente alors la plage, je lis, j'écris. Je texte régulièrement de mes nouvelles à Hector, qui m'en a demandé. Le 13

juin pourtant, en réponse à l'un de mes sms, je reçois de lui ce texte : "Je vous accompagne comme je le peux, mais le courage est le vôtre." Sans comprendre ma propre violence, je lis ce sms comme un retrait. J'entre dans une colère folle. Des pleurs, que je cherche à calmer par une douche glacée, me submergent. Ni moi, ni peut-être lui, ne comprenons la violence de ma réaction, de ce chagrin, qui, rétrospectivement, me fait l'effet d'une tempête émotionnelle incohérente. Hector devient, dans mon esprit, un objet d'amour et de haine passionnels, dont il ne peut calmer l'emportement par ses sms mesurés. Je me crois au sein d'une querelle. Je me mets à boire, je pleure encore. J'essaie de me reprendre. Je comprends que je place Hector à un niveau affectif inconnu et dévorant, qui n'est pas clair en moi, mais qui me heurte suffisamment pour que je m'enivre. Je décide de l'occulter de mon champ de pensée. Aussitôt, je deviens incapable de me nourrir. Deux des trois femmes qui m'entourent sont thérapeutes. Elles cherchent à rompre l'envoûtement transférentiel de mon deuil affectif et à restituer à Hector sa place de thérapeute. Je peine à assigner à Hector une fonction claire. Mes amies israéliennes m'aident à me calmer. Elles me font manger du pain, m'amènent à commander un plat, tandis que je bois du vin blanc, de plus en plus ivre, de plus en plus heureuse, régulièrement absente, occupée à texter à Hector l'avancement de mon état, de mes émotions. Il a cessé de me répondre. Mes sms sont devenus très longs, délirants au sens populaire, et non clinique. J'évoque la nourriture, la séparation, la santé psychique de Lol V. Stein, à laquelle je m'identifie, la possibilité de le voir toucher une femme qui relève ses cheveux, dénudée, dans l'encadrement de la fenêtre d'une chambre, visible depuis le champ de seigle où je serais couchée, au crépuscule, comme dans le roman de Duras.

Je texte aussi à Michael que je ne peux me contenir, que j'ai besoin de son appui, de sa fermeté, et je ne me sais pas formuler la demande d'un rapport d'autorité violente. Je reçois de lui, dès mon réveil, un sms au ton tranchant, où il spécifie qu'il y a un ordre et que je dois obéir, que je vais obéir. Troublée par ce ton qui m'excite, ces mots d'ordre et d'obéissance, je réponds avec servilité, et, contenue par cette stimulation libidinale à laquelle je lui suis reconnaissante de se prêter, je me sou mets. Je lui texte régulièrement ma profession de foi d'obéissance. Michael répond sur le même ton, omettant toutefois les pronoms personnels et possessifs. Jamais il ne disqualifie l'érotisation de mes propres sms, qu'il tolère sans imiter.

Je jouis intensément de cette inflexion de mes échanges avec Michael. Dans l'excitation aveugle qui s'accroît en moi, et dans la logique de ma fixation sur mes interlocuteurs médicaux, le souvenir de la puissance érotique de Michael sur moi, lors de notre dernier rendez-

vous, m'habite comme une obsession. Cette concession d'un lien épistolaire sadomasochiste nourrit mon besoin, et je déambule dans la chaleur de la ville, chaude et humide moi-même, prompte à me dénuder dans l'intimité de ma petite chambre sombre, fraîche, pour me caresser en imaginant que Michael, abandonnant sa législation sur ma vie médicale, étend son emprise, m'ordonne de le sucer, et que j'accomplis cette fellation dans la pénombre de son bureau encombré, protégé par les stores toujours baissés. Ma main caresse mon sexe excité pour jouir en même temps qu'il éjacule dans ma bouche, dans une expulsion dont je m'imagine la saveur tiède et salée.

À l'écart de cette fièvre libidinale, qui se mêle au plaisir du soleil, de la mer, du sable et du sel, de ma peau brûlée, j'accomplis un plus âpre cheminement intérieur. Dans mes sms à Hector, longs, diffluent, aussi frénétiques que ma pensée emballée, apparaît un événement : j'organise les funérailles religieuses d'Hector, qui n'est pas décédé. J'ai choisi le jour, l'heure, la lecture du kaddish en araméen, avec Shoal, mon amie, l'enterrement d'un substitut du corps d'Hector qui reste à trouver. Je ne sais pas ce qui me dicte ces funérailles, sinon probablement le besoin de détruire Hector comme objet impropre d'amour-haine. Je ne veux sans doute pas de cette séparation, puisque je m'inquiète par ailleurs de la date de notre prochain rendez-vous à Paris. Mais l'ambivalence de mes sms, dont le fond est extrêmement agressif – ne parlant que de sa mort, de son inhumation, du rituel religieux qui l'accompagne, et de sa putréfaction – ne m'apparaît qu'après coup.

Le 15 juin, à 4 h du matin, alors qu'il est à Buenos Aires, soumis à un autre fuseau horaire, je lui écris un sms. Je suis allongée, nerveuse, en sueur malgré la climatisation forte, sur les draps défaits de la chambre où je fume malgré l'interdit, répugnant à gagner l'ombre chaude du balcon où je peînerais à voir les touches de mon téléphone. J'écris à Hector ma souffrance en son absence, en ma propre absence, mon sentiment de cohérence et de placidité à son contact, et l'affolement de mes émotions et de ma pensée dans le silence et la distance. Je suis sobre, mais il me semble être sous l'effet de l'ivresse, abruti par le soleil, par mes masturbations répétées, par la brûlure de ma peau qui pèle, par le Keppra dont l'administration semble effectivement piéger mon esprit dans une agitation exponentielle, comme un insecte affolé. Je parle à Hector de ma sobriété, de mon obéissance à Michael, dont j'occulte la libidinalisation pour le désigner comme l'empereur d'une armée japonaise, que mes propres forces constituent. Mais malgré cette abstinence positive, obéissante, j'exprime le sentiment de la dislocation de mon esprit. À Tel-Aviv, où je revois des amies de longue date, comme sur Internet où ma fébrilité me conduit à échanger beaucoup de messages, je suis en butte à

l'expérience troublante de me voir rapporter mes propres faits et gestes passés, et de ne pas les reconnaître. S'approfondit en moi le sentiment d'une dépossession négative de ma vie, à l'instar de la sensation que j'ai éprouvée, le 4 juin, lorsque cette jeune femme m'a arrêtée dans la rue pour me parler du contact sans réponse qu'un cinéaste avait tenté avec moi, neuf ans plus tôt. Le sens même des choses me paraît inaccessible. Mes propres paroles, tout au long de mes journées solaires, de mes soirées avec mes amies, me paraissent incompréhensibles, énoncées par un esprit que je ne gouverne plus. Elles me donnent le sentiment que la parole agence des semblants, dans une parodie signifiante dont tout le monde est dupe, et dont je manque moi-même l'élucidation. Je suis obsédée par la mise en scène des funérailles dont je narre à Hector l'organisation, et où émerge la question dominante de Dieu – Dieu auquel je ne crois pas, dont la préoccupation craintive m'occupe pourtant. Je lui écris que j'ai le sens du sacré, que Dieu est sacré, et que j'ai peur d'être punie pour avoir fait offense à sa Loi, en profanant les paroles dédiées aux morts, prononcées pour l'enterrement d'un homme vivant. Je lui dis que je me sens à la veille de commettre un crime, un péché, d'enterrer quelque chose ou quelqu'un dont j'ignore l'identité véritable, qui est peut-être moi-même. Craignant et désirant me confronter à la mort, à celle d'Hector, à la mienne, à travers cette cérémonie impie, que je ne peux annuler, où je marche vers un tombeau sans visage, lieu de la colère de Dieu, je me sens porteuse d'un deuil et d'un danger.

Après avoir écrit ce long sms, épuisée par ma propre angoisse, je m'endors et je dors peu. Réveillée tôt, je me prépare pour le cours de yoga que je dois suivre avant d'aller à une projection, puis d'effectuer l'enterrement d'Hector avec Shoval.

À la projection, je sens monter l'obsession de l'enterrement à venir. Je me trouve dans le Centre Musical de Jaffa, où se déroule un déjeuner réunissant des Israéliens et des Palestiniens, sous l'égide d'une organisation pour la paix. La projection montre la captation d'une thérapie de groupe où des Juifs et des Arabes, parfois armés, se parlent chacun dans leur langue. Le film est touchant, mais je suis aveuglée par l'inhumation à conduire. Quittant le Centre Musical, je décide d'enterrer Hector dans le parc, sous la forme du mégot d'une cigarette que j'ai fumée, et dont la double saveur, naturelle, rude, puis douce et mentholée quand on fait éclater la capsule prisonnière du corps de la cigarette, me séduit. Accroupie dans le parc, sous le soleil dur, en jupe et en débardeur et sandales, je creuse la terre sèche de mes mains. J'y dépose le mégot. Je le recouvre. Je tasse la terre close, je la lisse de mes mains poussiéreuses, les ongles brunis, et je peine à quitter le sol pour rejoindre Shoval qui m'attend, debout. Nous partons

à pied dans Jaffa pour chercher le café dont je me dis que je le reconnaîtrais d'instinct pour y dresser la cérémonie religieuse.

Nous nous arrêtons au marché. Indissociables de la cérémonie religieuse, je me soucie de précautions païennes. Je veux me munir d'un talisman sonore destiné à chasser l'âme d'Hector de mon propre esprit. Je fixe mon choix sur des cloches de chèvre, dont la disposition, attachées à une ficelle pendue, me fait penser aux grappes de gousses d'ail qu'on met à l'entrée des maisons pour les protéger des vampires. Je me dis que mon esprit est ma maison. J'achète les cloches.

Je choisis le café, et nous avons bien du mal à nous y imposer, en terrasse, sous le soleil toujours fort de l'après-midi, dans la chaleur intense et la moiteur, car seul de l'alcool est servi et nous n'en buvons pas. Nous obtenons du café et du lait. Je sonne les cloches de chèvre par lesquelles je veux ouvrir et clôturer le rituel du kaddish, et Shoval énonce, phrase par phrase, le texte en araméen. Dès que le kaddish commence, je deviens incapable de concentrer mon attention sur la pensée du décès fictif d'Hector. Je ne vois plus que Shoval, sa bouche et ses yeux. Je suis envoûtée par sa beauté, et l'érotisme qui s'y attache se dissipe tandis que nos yeux se quittent, que je sonne les cloches pour clôturer la cérémonie. Je me sens fatiguée par ces émotions, perturbée de sentir qu'Hector continue d'habiter mon esprit en dépit de son inhumation. Je remarque déjà que, depuis que je l'ai enterré sous forme de mégot, sans cercueil ni linceul, nu, je ne cesse de fumer. Je sens les mouches se poser sur ma peau humide de sueur, et je les laisse me parcourir, comme si j'étais moi-même le corps putride d'Hector.

Soudain, je me souviens qu'Hector possède un bateau, et je demande à Shoval de m'emmener au port de Jaffa. Là, devant les bateaux, j'agite plusieurs fois les cloches de chèvre, en me disant que j'empêche ainsi l'esprit d'Hector mort de se réfugier dans un bateau. Mais le rire de Shoval, des passants, mon ridicule, mon épuisement sous le soleil et l'assaut des mouches, le bruit répétitif et harassant, trop fort, des cloches, cassent mon aisance fébrile. Je sombre dans une humeur dépressive. Je me sens fatiguée. Je veux regagner mon hôtel. Nous longeons la plage pour rejoindre le centre, apercevant des musulmanes qui se baignent toutes habillées dans la mer. Shoval parle de politique. Mais je ne parviens plus à saisir notre langue commune, l'anglais, dont les mots et la syntaxe se dérobent à mon esprit. Je réintègre ma chambre, poisseuse, lourde. Après m'être longuement apaisée en me concentrant sur la pensée que je suis un autobus roulant très vite à Chicago, et qu'il n'y a jamais eu de lien entre Hector et Marina, non seulement parce que je suis une machine, un véhicule, mais parce que nous sommes en 1963, et que je ne suis pas née, je

texte à Hector le récit de ses funérailles.

Il ne répond pas non plus à ce second sms, dont la longueur est indécente, et où je cherche à déchiffrer mes actions. Énervée, épuisée par ma propre frénésie, je m'avise que le suivi médical a pris dans ma vie une extension et une prépondérance qui oblitère toute autre dimension. Pour détruire mon délire morbide sur Hector, j'introduis un tiers, Fabien. Connaissance bienveillante avec qui je suis en contact régulier, tel un quatrième thérapeute, j'entretiens avec lui une relation sur le mode du coaching à l'américaine, et de la programmation neurolinguistique. Je lui écris en lui recopiant mes deux derniers sms à Hector. J'attends de Fabien, qui refuse de se prononcer par écrit, et avec qui je n'en parlerai finalement pas, qu'il juge ma situation. Il ne me donne aucune clef de lecture de mes épanchements funèbres, mais son introduction en tiers provoque la dislocation désirée : je cesse de délirer sur Hector. Il disparaît de mon esprit comme objet passionnellement investi.

Pour autant, le délire perdure. Il n'a plus aucun objet électif mais je le détecte dans la plasticité anormale de mes perceptions – plasticité angoissante, qui me rend incapable de soutenir aucun rapport avec autrui, dont le visage changeant et la voix invasive m'oppressent. Je texte à Hector ce nouvel état de fait : sa destruction comme objet émotionnel, mais le maintien d'une exaltation fiévreuse qui s'accapare toute forme, tout visage, et qui m'enferme dans un monde changeant, un flux rapide, un haut voltage psychique. Hector entérine ce dernier sms en me demandant de le tenir informé de la suite des événements.

Le soir venu, le 16 juin, je m'enfuis d'un dîner, abandonnant Shoval seule à une terrasse, débordée par une angoisse soudaine, si forte que je prends 4 Valium 10, et que je texte à Hector que j'envisage d'en prendre 50, parce qu'une honte cuisante et insupportable m'a submergée, comme un retour brutal au réel. J'anticipe les rendez-vous que j'ai avec Hector et avec Michael, et je ne me sens plus à même de soutenir leur regard, parce que j'ai transformé l'un en cadavre putride, et l'autre en outil libidinal sadomasochiste. Il me semble avoir insulté et agressé Hector, et avoir violé Michael en l'obligeant à une érotisation décalée.

À ce sms, dans lequel je demande indirectement un réconfort, Hector répond en perdant patience, en me disant que j'ai un problème majeur de traitement et que je dois faire suivre mon sms intact à Michael, pour qu'il mesure l'état de souffrance auquel mon dosage de Keppra m'a conduite. Il me texte, mais il m'appelle aussitôt, criant, me demandant de cesser l'envoi quotidien de mes sms interminables, de contacter un interlocuteur proprement médical. Je refuse de contacter Michael, avec qui je veux conserver mon jeu libidinal. Mais je suis

effrayée par cette colère d'Hector. Contrite, je promets, pour l'apaiser, de consulter dès mon retour mon médecin traitant pour discuter de mon dosage de Keppra.

Je me sens débordée, assiégée par cette vie médicale intenable, violentée par les émotions d'Hector lui-même, dont je me dis qu'il décharge à travers son inquiétude pour moi une rancœur et une haine contre son ancien ami et collaborateur Michael, dont il veut, en exhibant ma fièvre douloureuse, discréditer la compétence. Je n'entends pas son diagnostic d'intoxication. Je ne vois que les ressacs de ma vie obsessionnelle. Contre ces obsessions, je suis désarmée. Aussi invasives, aussi invalidantes pour ma vie psychique et sociale que l'alcool ou la cocaïne, je ne peux me tourner vers ceux qui en sont la cause pour m'en délivrer. Plus je les sollicite, plus je m'imprègne d'eux, plus ils dominent ma vie intérieure. Je m'épouvante de ce rétiaire intime, dont je ne sais pas comment m'échapper et qui m'épuise. Dans mon affolement, je ne vois que la fuite. Je ne réalise pas que c'est ici même, à Tel-Aviv, que mes obsessions culminent et se déploient. Je ne vois que l'urgence à me sevrer de ces figures médicales, l'impossibilité de rester plus longtemps dans la même ville, dans le même pays qu'eux. Je suis obligée de rentrer à Paris pour une séance de travail, un rendez-vous avec Hector, un autre avec Michael, puis un déplacement en Suède pour la post-production de mon film irlandais. Mais je suis déterminée à fuir la France dès le retour de ce déplacement. En toute incohérence, je me dis que l'éloignement et l'oubli feront leur œuvre si je pars assez longtemps. Je projette de revenir du 2 au 23 juillet à Tel-Aviv, juste avant un nouveau déplacement en Suède pour mon travail, et un mois d'août qui sera lui aussi chargé en déplacements professionnels.

Dès le lendemain, j'entreprends des démarches, je me renseigne. Mais mon hôtel est complet à la période que je recherche. Je répugne à me loger ailleurs, à quitter mon quartier central, ma chambre, au tarif raisonnable.

Dans le même temps, la recherche chimique et neurochimique que je conduis en vue de mon écriture scénaristique sur un chimiste drogué, me vaut, à Tel-Aviv, d'entretenir une correspondance nourrie avec un inconnu sur Facebook. Je ne connais ni l'âge, ni le visage, ni le métier de cet homme. Il répond depuis les USA à l'annonce que je poste sur mon mur, en anglais, pour trouver des informations sur la pharmacologie psychotrope et les drogues de synthèse. Scott admire mon premier film *Dans ma peau*. Il n'a pas de formation chimique, pharmacologique ou neuropsychiatrique, mais une année d'étude en psychologie l'a rendu à même de comprendre le fonctionnement de certains psychotropes, ou d'en déchiffrer la description sur Internet. Je

dialogue avec lui sur l'hypothèse d'un nouvel antidépresseur, combinant des molécules existantes et des radicaux chimiques, sur laquelle le héros chimiste de mon film pourrait travailler. Avec Scott, sur Facebook, je discute des pistes et je cherche à comprendre les explications et les liens internet qu'il m'envoie quotidiennement pour étayer ses propos et nourrir ma réflexion.

J'en viens à être si touchée de cette dévotion à mes investigations, de la part d'un étranger dont j'apprends qu'il est gardien de nuit d'un cimetière, que je décide, le 20, jour de mon départ de Tel-Aviv, de saisir l'occasion de cette connexion pour fuir Paris et ma vie médicale et me rendre là où il vit, à Seattle.

Dans un accès maniaque, j'achète un billet d'avion à 1500 euros, qui excède mes moyens, et je réserve 10 nuits d'hôtel à 1800 dollars... La compulsivité de cet achat, de ce voyage soudain, dans une ville où je ne connais personne en dehors de ce vigile ne m'échappe pas. Après coup, j'en mesure l'absurdité, la démence. Je prends conscience du danger d'être là-bas, seule, perdue dans une ville inconnue, loin de tout et de tous, dans un état d'excitation puissant. J'en sens croître la poussée, qui comprend le risque d'une retombée brutale, d'une descente et d'un abatement douloureux, dangereux. Mais mon comportement demeure ambivalent : la folie même de ce voyage m'amuse, attise ma curiosité, et l'enthousiasme de Scott à me rencontrer, à me faire visiter sa région le jour – puisqu'il travaille la nuit – me conduit à convoiter ce voyage comme une aventure, une expérience. L'éloignement, la coupure nette qu'il représente d'avec Hector et Michael, me rassérène.

Dès mon retour à Paris, le 21, je vois Hector, avec qui je me dispute, parce qu'il refuse de m'aider dans la compréhension pharmacologique que je recherche pour mon script. Il n'évoque pas la question de mon surdosage. Il semble avoir pris la décision intime de ne plus se mêler d'un traitement dont je conserve la prescription à Michael.

Le lendemain, 22 juin, je vois Michael à la clinique Avena. Je lui avoue que je me sens dans un état frénétique, qui m'a conduite à transformer Hector en cadavre, objet de funérailles religieuses, et à l'instrumentaliser lui-même comme maître libidinal de mon abstinence, dont je répète que je veux garder l'érotisation efficiente, innocente. Je lui confie aussi l'imminence de mon voyage à Seattle, pour inviter à dîner un gardien de cimetière, dont la gentillesse et la disponibilité, l'intelligence, m'ont touchée.

Michael diagnostique cette fois un surdosage, un état maniaque. Il m'établit un programme de diminution du Keppra par paliers, en ambulatoire, pour atteindre 1 gramme par jour. Il envisage ensuite un traitement au Lithium. Il m'impose de renoncer à mon voyage à Seattle. L'hospitalisation qu'il préconise, à la clinique Avena, est

prévue dès mon retour de Suède, le 30 juin. J'accepte et je commence à être emportée par le chagrin et le deuil. Rentrée chez moi, je réalise que, l'état maniaque étant diagnostiqué, la diminution programmée, la nature pathologique de mon fonctionnement sadomasochiste avec Michael, par sms, est également désignée comme symptôme, vouée à résorption. Je dois donc renoncer à l'exutoire de mon désir. Je ne peux supporter ce deuil. En pleurs, je me rends au café du coin de ma rue. Je me mets à boire, en plein après-midi, textant à Michael mon incapacité à renoncer à lui, ma douleur, mon besoin d'alcool pour l'endiguer, ma consommation délibérée à cette fin. Michael ne répond pas à ce sms. Je continue de boire et de pleurer, puis de boire – quand l'ivresse me soustrait au chagrin – pour me plonger dans un état de fièvre aggravée.

Je vais à un rendez-vous de travail, ivre, hilare. Puis je sanglote au Café Beaubourg où je suis restée, après le départ de mes interlocuteurs professionnels. Et alors que je parle au téléphone avec Hector, échangeant des propos dont j'ai tout oublié, et où chacune des phrases d'Hector, bienveillantes, posées, m'émeut, je pleure comme une enfant. Je me souviens surtout qu'il déclare que le Lithium ne m'aidera pas. Ma foi en Hector jette aussitôt la confusion dans mon esprit, me faisant douter du projet de Michael.

Puis, je perds la mémoire de ce qui se produit, je n'ai qu'une image fugace de ce que je fais, durant plusieurs heures d'inconscience : j'essaie de toucher Léa, que je ne me souviens pas avoir vue. J'essaie de la toucher de force, d'agripper son bras, sa main. Je ne sais si elle me laisse les prendre ou si elle s'en défend avec douceur. Mais cette image ne me reviendra que plus tard, comme les bribes d'un rêve : dans ma conscience, ce rendez-vous, dont Léa me dira plus tard qu'il a été long, que je pleurais et chantais à tue-tête dans sa salle d'attente, que je suis douloureusement tombée sur son bureau, que nous avons beaucoup parlé, n'est pas mémorisé.

Par la suite, mes souvenirs sont peu nombreux. Je rejoins Anna et Jean-François au café du coin de ma rue. Je bois. Anna me racontera plus tard que je chante dans un Monoprix. Nous nous rendons à la fête de notre ami Pierre, où je poursuis mon enivrement, rieuse, dansant, excitée, textant compulsivement à Michael des sms où je mentionne ma présence à la fête, mon ivresse, mon exaltation amoureuse, le besoin d'une réponse. Je texte aussi à Hector des paroles plus tendres, sans érotisme, pour chercher son appui. Hector ne répond pas, mais Michael répond en reprenant le ton sadomasochiste dont le deuil m'empoisonnait : il me texte d'obéir, de baisser la tête, de cesser de boire, de rentrer chez moi. Il rejette avec mépris, avec colère, mes mots d'amour. J'obtempère à cette autorité reprise : je quitte la fête.

À mon réveil, je sens une colère et une détresse dont la violence est

harassante. Je suis très mal, excédée par mes pertes de contrôle et par le désir soudain d'en finir. Le désir de me tuer me domine. Je ne peux plus supporter ma vie. Je suis tentée par la fenêtre, le petit matin, le saut dans le vide, la fin de la souffrance, la fin de ma vie médicale dévorante, la libération de mes troubles neurologiques. Je suis aveuglée par l'exaspération. Je ne supporte plus non plus d'être déchirée entre deux thérapeutes. Je veux m'en sortir, trouver le traitement qui me sera bénéfique et acquis. Je n'éprouve aucune culpabilité pour mon débordement de la veille. Je ressens juste une agressivité féroce contre des médecins, en lesquels j'ai cru, à l'égard desquels ma confiance s'est tarie. Je constate mon état, sous traitement pharmacologique, mon désir de me détruire dans un élan enragé, le malaise qui perdure, s'accroît, et mes dérapages alcooliques.

À 7 h du matin, j'envoie à Michael un sms que je mets en copie à Hector et à Léa. Je souhaite que chacun soit averti de la situation-limite dans laquelle je me trouve, afin que ceux qui ne se parlent plus dialoguent peut-être encore une fois ensemble, pour me secourir. Le texte médité de mon sms vise à être ferme, sans être agressif. Je signale à Michael mon désir de me tuer, le caractère insupportable de mon état, et je lui demande de bien vouloir parler à Hector pour fixer une option de traitement solide et pour me sauver la vie. Je lui dis qu'Hector n'approuve pas le projet du Lithium, et qu'il vaut peut-être la peine d'en parler avec lui. J'exprime une urgence, un malaise violent, un danger concret et tout proche.

À la suite de ce sms, Michael contacte Léa et Hector, pour prendre leur avis à mon sujet. Et il me texte ensuite pour m'aviser de cette démarche et pour m'indiquer qu'il prendra soin de mon traitement avec leur avis éclairé. Il ne propose pas d'hospitalisation immédiate. Mais Hector, alarmé par mon sms, me demande de proposer à Michael de venir à la clinique Avena dès ce samedi, jusqu'au lundi matin, pour que je sois à l'abri le week-end. À contrecœur, je texte cette proposition à Michael, qui l'entérine et prévient le médecin de garde, Ernest, de mon arrivée. Je promets ma venue vers 15 h.

Peinant à trouver un taxi, avec ma petite valise pour l'hôpital, j'appelle ma mère et je lui demande de me conduire à la clinique. J'y passe deux jours. Je suis à 1,5 grammes de Keppra, auxquels Ernest me dit que Michael souhaite me voir rester, jusqu'à ma réhospitalisation le 30 – Keppra associé à du Loxapac, dosé à 45 gouttes quotidiennes, en trois prises, et dévoué à contenir l'exaltation maniaque dont je suis toujours la proie, même si mon euphorie s'est transformée en violence et en désir de mort. Dès mon entrée à la clinique, je me sens en sécurité, protégée par la médicalisation d'un environnement attentif, prévenant, qui s'enquiert régulièrement de mon état. Je remercie Hector du cadeau qu'il m'a fait en me poussant

à cette hospitalisation de deux jours.

Interrogé sur la postérité de mon traitement pharmacologique, Ernest évoque plusieurs options : le Lithium ou Théralith, le Zyprexa, le Risperdal, ou la conservation du Keppra associé à la contention neuroleptique du Loxapac en cas de virage maniaque. Je ne fais pas de commentaire sur ces options, mais elles ne me conviennent pas – exception faite de l'option associant Keppra et Loxapac. Le Lithium n'a pas été approuvé par Hector, le Zyprexa ne m'a pas convenu autrefois, et le Risperdal me rendait dépressive et amorphe, plongée dans un état de stupeur sinistre et de consommation alcoolique. Je diffère cependant le moment de discuter de ces options avec Michael.

Le lundi matin, stabilisée à 1,5 grammes de Keppra, avec le Loxapac, je quitte la clinique, travaille, et je vais voir Hector en fin de journée. Il m'exhorte à poursuivre la baisse du Keppra. Je lui réponds que le souhait de Michael que je reste à 1,5 gramme m'a été explicitement transmis par Ernest. Puis, troublée par le silence désapprouvateur d'Hector, je propose d'observer la baisse initialement prescrite par Michael, à 1 gramme. Hector approuve : je baisse donc le jour même le Keppra à 1 gramme par jour, en gardant la contention du Loxapac.

Le 26 juin, en Suède, d'où j'informe Michael que j'ai baissé mon traitement, je passe une première soirée difficile. Dînant dans un restaurant avec mon monteur, le monteur son et le producteur suédois, je ne résiste pas à l'attrait du vin rouge. Je texte à Hector et à Michael mon désarroi, mon ivresse, et cette affectivité décalée qui sous-tend toujours ma vie médicale.

Le 27, j'écris à Michael que je refuse les options thérapeutiques évoquées par Ernest, le Lithium, le Zyprexa, et le Risperdal, et que je souhaite conserver le Keppra à un dosage modifié, avec ou sans Loxapac. Soucieuse de faire une place au vœu d'Hector de me voir poursuivre la baisse de l'anti-épileptique de 1 gramme à 750 mg par jour, je propose cette baisse à Michael, qui la refuse et qui m'autorise à prendre du Valium si mon anxiété ou mon agitation l'exigent.

De fait, je suis en mauvais état. Je peine à travailler. Survoltée, incapable de me concentrer, les membres tremblants, je suis en proie à une agitation corporelle et à un chaos psychique qui me font abrégier la séance de travail, craindre une crise d'épilepsie, peiner à comprendre les raisonnements d'autrui.

Quoique je sois restée sobre depuis le 26, le 28 juin, je me sens toujours aussi mal. Je regrette violemment mon état d'exaltation maniaque, euphorique, à 2,5 grammes de Keppra par jour. Je n'arrive toujours pas à travailler, et je texte à Hector que c'est une forte lutte intérieure, pour moi, que de comprendre la nécessité d'une baisse qui me fait souffrir, oubliant que la posologie antérieure m'a poussée vers une autre forme de souffrance, où j'ai envisagé de me tuer. Dans ma

séance de travail suédoise, je suis au bord des larmes, autiste, incapable de parler et de travailler. Assise dans un coin, je m'efforce de ne pas pleurer. Hector me texte que la baisse est un chemin, et que ce chemin n'est pas achevé. Il ajoute qu'il n'est pas mon prescripteur, ce qui provoque en moi une forte colère, car c'est pour suivre son avis médical, contre la prescription de Michael, que j'ai baissé le Keppra de 1,5 grammes à 1 gramme. Je lui exprime ma fureur, mon sentiment qu'il me tient un double discours, qu'il m'exhorte à un comportement médical pour se soustraire ensuite au commentaire de mes symptômes négatifs, en me renvoyant au prescripteur dont il m'a convaincue de ne pas suivre l'ordonnance !

Ce 28 juin, gavée de Valium, nous interrompons encore la séance de travail, et je rentre à l'hôtel pour m'allonger. Je m'endors. Je fais un rêve curateur dont je m'éveille reposée. Je rêve que je suis l'acteur Daniel Craig, engagée dans une situation et une atmosphère de James Bond. Je cherche dans une ville une femme dont je suis épris, et qui est éprise de moi. Mais je ne cesse de tomber dans les embuscades dangereuses de tueurs ennemis de mes intérêts d'agent secret. Piégée dans une chambre, agenouillée devant un lit et devant un homme dont la stature imposante et la haute taille me feront rétrospectivement penser qu'il s'agit de Michael, je comprends que je suis une femme, la seule femme du rêve, et que cet étranger imposant qui se dresse devant moi, les cheveux flottants, est mon père, sous une apparence inconnue. Mes mains sont tendues vers lui, les bras levés, depuis ma posture agenouillée sur le sol, contre le lit. Mes doigts sont relâchés, au bout de mes mains offertes, et l'homme les frappe comme un sourd avec une cognée, un marteau massif, de maçon, pour en briser les os, les phalanges. Mais, aussi fort qu'il frappe, mes os ne cèdent pas, et la douleur ne m'atteint pas. Je comprends que tout cela est inévitable, et je me réveille apaisée.

Le 30 juin, comme convenu, et sans avoir rompu mon abstinence alcoolique, j'intègre la clinique Avena pour dix jours. Mon dosage de Keppra à 1 gramme par jour ne sera pas modifié, mais le Loxapac, baissé puis réaugmenté à sa posologie initiale de 45 gouttes par jour en trois prises, et le Valium, retiré à ma propre demande. Je me sens plutôt bien, n'était une nouvelle obsession, ou plutôt une ancienne obsession renouvelée : je n'ai pas de rendez-vous fixé avec Hector à ma sortie, et cette absence d'échéance réactive ma crainte de le voir m'abandonner.

Le 2 juillet au matin, je suis prise de spasmes, je vomis partout, à la cantine, dans ma chambre, vomissant mon traitement à peine ingéré. Les spasmes sont violents, et les vomissements répétés provoquent une céphalée pour laquelle je ne peux pas absorber d'antalgique. On calme

cette crise avec du Vogalib, c'est-à-dire du Vogalène orodispersible, qui m'apaise.

Je texte à Hector que le médicament Marinol, sur lequel je suis tombée dans mes recherches internet sur les cannabinoïdes, constitue la fusion de Marina et d'Hector, la structure de mon prénom absorbant le O du prénom d'Hector. Pour improbable que soit cette association, j'adhère à cette fantaisie où je crois voir l'explication de ma crise de vomissements. Car le Marinol est dédié au traitement des troubles nauséux et vomitifs de personnes déjà malades. J'exprime à Hector que, faute de rendez-vous, faute de cette union qui nous associe en entité Marinol, je suis malade et vomissante, et que je continuerai de vomir jusqu'à ce que la promesse d'un rendez-vous avec lui vienne remédier à mon malaise. Dans l'attente de cette réponse qui ne vient pas – j'apprendrai plus tard qu'Hector est à l'étranger, dans un fuseau horaire que j'ignore – je pleure. Je décide de ne plus manger pour le contraindre, parvenue au poids décharné de 35 kilos, à me revoir. Le lendemain, il me texte que nous allons bien nous revoir à ma sortie, que nous fixerons un rendez-vous. En dépit de mon soulagement, la violence des émotions qui m'ont dominée depuis la veille me conduit à essayer de prendre du recul par rapport à ma situation. L'obsession automutilatoire revient me hanter. J'éprouve le désir de trancher ma chair, de prélever un morceau de ma cuisse, comme une façon d'arracher les racines des liens qui me ligotent, dans le sang, la soustraction de matière, la douleur et la blessure. Je rédige un récapitulatif de ma vie médicale, où je pointe les fonctions de chacun. Je contacte Léa pour savoir si, le lendemain, à la clinique, elle aura le temps et la patience d'écouter ce texte où je ressasse mon impuissance à détruire un lien fusionnel avec Hector, transformé dans mon esprit en une extension de moi-même aussi viscérale qu'une mère. J'y confie aussi mon inconfort à l'égard de la seconde obsession qui domine ma vie psychique : le deuil du contact suspendu avec Michael, qui reste l'objet d'un désir sexuel insistant.

Léa me répond qu'elle sera là le lendemain, qu'elle écouterait mon texte, qu'il est normal, dans le processus de la modification de ma posologie médicamenteuse, que j'expérimente des troubles passagers. Son sms, la promesse de l'écoute de mon texte, me délivre du chagrin. Mais un trouble psychique anxieux me ravit aussitôt à ma liberté : je suis hantée par l'image d'une jambe que j'ai vue sur le site Rotten, une jambe dont la cuisse et le genou éclatés, ensanglantés, débouchent sur un mollet dont l'aspect suggère une putréfaction insoutenable. Cette image assiege mon esprit, réveillant le souvenir de ma propre jambe, écrasée par une voiture à 8 ans, dont j'ai vu la chair broyée, l'os désaxé émergeant de la plaie. Trente ans après, je redoute soudain sa corruption, sa transformation en une floraison de mousse grise, à

l'identique de la jambe putride que j'ai vue sur Internet. Paniquant violemment, juste avant de sortir dîner avec un autre patient, Jean, je vais à l'infirmerie. Je demande un Valium 10 et l'administration immédiate du Loxapac du soir. On s'interroge sur l'opportunité de mon dîner à l'extérieur, mais j'insiste pour sortir. L'infirmière prévient Jean de ma fragilité. Je touche régulièrement ma jambe droite. Je soulève le jean pour examiner la peau intacte, les cicatrices anciennes, craignant, de manière obsessionnelle, de voir ou de toucher une matière spongieuse – fruit de la pourriture de mon membre. Cette angoisse décline sous l'effet des médicaments et de la soirée agréable que je passe avec Jean, qui s'épanche en reproches et en commentaires négatifs sur Hector, avec lequel il me conseille de rompre le contact. Mais ma confiance en Hector reste intacte : je me fie à mon propre jugement.

Le lendemain, je me mets à pleurer en lisant mon texte à Léa, peinant à articuler, d'une voix étranglée, le souffle court. Léa me rassure par son écoute.

Les jours suivants, jusqu'à la fin de mon hospitalisation, le 9 juillet, je suis stable, joyeuse. Mes rapports avec mes trois thérapeutes n'assiègent plus mon champ de pensée, non plus que la putréfaction de ma jambe, dont j'aménage cependant le contrôle en portant une jupe au lieu de mon jean. Je me consacre à ma relation sexuelle et potentiellement amoureuse avec un autre jeune patient, Julien. De 13 ans mon cadet, traité à la clinique pour un sevrage du crack, je le sens fragile et farouche, mais également ému, volontaire dans cette relation qu'il a initiée en m'embrassant au cinéma. Cette histoire n'a pas le désir sexuel pour seul vecteur : notre complicité intellectuelle, dominée par l'humour, féconde une affectivité qui nous trouble tous deux.

Dans le plaisir des confidences faites sur nos parcours respectifs, je confie à Julien l'organisation interne de ma propre personne, où ne figure pas réellement de personne, mais une configuration de trois pôles – et ce n'est que par commodité que je me désigne moi-même sous le nom de Marina, moi qui ne pense pas avoir de nom et pour qui Marina est une fonction bien précise de mon être, qui ne le recouvre nullement. Je réalise en lui parlant que cette disposition épouse et fait écho à la situation triangulaire dans laquelle je m'inscris en consultant trois thérapeutes, liés par des liens professionnels et amicaux initialement serrés.

Je confie à Julien les dix jours que j'ai passés, il y a plus de dix ans, dans un appartement blanc, carrelé, avec des miroirs, à Saint-Tropez, et où j'ai pris conscience de la pluralité qui me constituait, sous la forme d'une triade : Marina, Moi et Grany. Dans cette composition triangulaire, toujours valide aujourd'hui, chaque instance ou entité a

son identité et sa fonction propre. Marina est une instance désincarnée, qui pille, impose des tâches en despote, puise en Moi, dans la masse vitale d'émotions et d'images, d'idées, la matière nécessaire à la production d'œuvres. Marina est inhumaine, dénuée d'empathie, vouée à la domination de mon être, de Moi, dont elle instrumentalise les forces vives pour assouvir ses ambitions. Elle représente une soif de pouvoir, une soif de productivité, une injonction permanente à la soumission, à ma restriction à la sphère du travail. Elle détruit mon intimité pour la livrer sans pudeur au regard d'autrui. Ce despote m'opprime, me contraint à m'exposer, l'âme nue. Elle gouverne le vivier que je suis, une sensibilité et un foisonnement que rien ne gouverne en moi-même. Hors du règne de Marina, hors du travail, je peine à exister en tant que Moi. Mais je me sou mets aussi à la maîtrise, froide et impérieuse, de Marina, pour me distancer de Grany, entité séparée de moi, qui me fait peur. Je suis poreuse à l'influence de Grany. Elle menace sans cesse de m'annexer. Elle erre dans les couloirs et ne peut être perçue que dans les miroirs où elle se reflète à ma place, substituant son corps lourd, gauche, et son visage égaré, son regard vacant, à mon propre corps et à mon propre visage, que je ne reconnais pas. Grany est un être pulsionnel, dénué d'intelligence, privé de langage, dévoué à la mort et au sang, sans recul, sans jugement. C'est Grany qui m'a parfois possédée, abolie, dans ma jeunesse. Elle m'a automutilée gravement, mangée, tannée. Et elle continue de hanter les miroirs où je ne me reconnais pas durant ces dix jours passés dans l'appartement de mon oncle. Je la vois dans chaque miroir. Je l'entends rôder dans les couloirs. Je sens sa présence comme une odeur, qui est celle du fer, du sang. Parfois, quand je marche, je me sens être elle et mon pas devient traînant. J'ai peur de Grany. En confisquant et en pillant ma vie émotionnelle, Marina empêche l'annexion de ma personne par Grany, rendue possible par la compassion que j'éprouve pour son errance, son esseulement, sa folie morbide. Et ce n'est pas Grany qui avait pris possession de moi lorsque j'écrivais à Hector que j'étais abolie, remplacée par une entité inconnue, loin de Grany comme de Marina, sans doute plus proche du flux authentique de Moi comme masse, énergie, courant.

Riant avec Julien, à qui Grany plaît beaucoup, de cette configuration, je m'interroge sur la triade qui domine ma vie médicale. Je peux aisément voir ce que j'ai donné de moi et à qui. Michael est en relation avec Marina, avec l'instance dirigeante qui conduit ma vie artistique et sociale. Léa est en relation avec Moi, avec cette masse informe d'émotions et de pensées où s'inscrivent mon histoire, mes blessures. Et Grany est échue à Hector, non parce que je l'ai souhaité, mais parce qu'elle veut parler à Hector. C'est elle qui lui a offert mon premier film, comme un autoportrait au service duquel Marina m'a

employée en 2001. Et c'est parce que Grany est le fantôme qui hante ma relation avec Hector et qui se l'accapare, que la mort, la nourriture, le sang, des émotions régressives, dominent notre rapport.

Je sors de l'hôpital le 9 juillet, tandis que Julien reste là-bas. Ce premier jour dehors se passe bien. Mais dès le 10, j'écris à Michael pour lui dire que je ne me sens pas bien, que j'ai le vertige, le sentiment qu'autrui dévore mon champ visuel, envahit mon espace. J'éprouve une sensation de démente. Je tremble. Je n'arrive pas à marcher droit. Je me sens en état d'ivresse, alors que je n'ai pas bu. Michael me prescrit du Valium 10, 4 par jour. Je prends le Valium, qui m'apaise très ponctuellement, mais je constate aussi par moi-même que si j'ai besoin d'autant de contentions, et si fortes, c'est peut-être qu'Hector a raison et que le dosage du Keppra reste trop élevé.

De fait, mon intuition se confirme : le jeudi 12 juillet, je vois Hector. Je comprends à ses propos qu'il n'est toujours pas satisfait du traitement administré – que la nécessité d'un inhibiteur, le Loxapac, et d'un calmant en sus, le Valium, dont il m'explique encore que c'est un excitant, à l'instar du Keppra, traduit un équilibre qui n'est pas trouvé. Je me sens déchirée entre l'obéissance aveugle à laquelle je me soumetts à l'égard de Michael, qui a insisté pour que je conserve le Keppra à 1 gramme par jour, et la foi que j'accorde au raisonnement clinique d'Hector, qui suggère que Michael se moque de ce qu'il peut advenir de moi, du moment que je ne lui coûte ni temps ni effort. Cette situation à laquelle j'hésite à croire, suspendue aux lèvres d'Hector, dont l'assurance médicale m'intimide, me conduit à proposer de commettre une erreur, une étourderie quotidienne, dans la prise de mon dosage de Keppra et de Loxapac, réduisant l'un et l'autre aux 3/4 de leur prescription. Je pense présenter ensuite à Michael la diminution des doses comme le fait accompli d'une distraction, ou plus probablement d'une expérience clinique conduite solitairement, faute de pouvoir le déranger durant ses vacances, et faute qu'aucun médecin de la clinique Avena ne m'ait rappelée. Hector hoche silencieusement la tête, pensif, mais je perçois très nettement qu'il est satisfait de l'appui inattendu que ma stupidité, timidité, ou témérité, va offrir à sa propre hypothèse thérapeutique. Il n'est pour autant pas autorisé à m'exhorter de la suivre, sous peine de commettre un impair à l'égard du respect dû à mon prescripteur, auquel il n'est pas en position de succéder. Je lui demande tout de même s'il vaut mieux que j'expérimente la baisse du Keppra sur la prise du matin ou du soir. Il juge plus opportun que je pêche le matin, sans doute encore embrumée par le sommeil qui se dissipe à peine...

Le matin suivant, je prends donc 250 mg de Keppra, au lieu des 500 prescrits. Je tremble comme une feuille et je me mets à pleurer. Il

m'est douloureux de tromper Michael. Il me semble le trahir, désavouer son autorité et sa compétence, le décevoir à terme, piétiner sa prescription pour les besoins d'un autre homme. Je me sens adultérine, infidèle. J'écris à Hector mon désarroi, mon sentiment d'une faute ou d'une trahison qui est comme la rupture d'un lien amoureux, un péché qui n'ira pas sans une sanction, une punition. Il ne m'échappe guère que ma clairvoyance en termes de santé est désormais totalement oblitérée par mon cœur et mon ventre. À quel prix et pour combien de temps ? Dans l'abandon des substances toxiques qui me dominaient, j'ai découvert le pouvoir stupéfiant d'autrui. Mais cette jouissance, contrairement à celles des toxiques que je pouvais palper, ingérer, toucher, compter, acheter, se dérobe parce qu'autrui, sous cette forme thérapeutique, ne s'implique pas de manière personnelle et tangible auprès de moi.

Je quitte mon appartement, le visage défait, en avalant un Valium 10 pour calmer ma souffrance. Je vais voir Julien à la clinique. Dans la voiture, la musique et la pluie m'apaisent. La rencontre avec Julien, qui me prodigue baisers et caresses, m'apaise aussi. Il est vêtu d'un jean troué, par où je discerne son boxer de coton orangé. Il porte un débardeur en coton gris, une veste à capuche zippée, en coton épais et gris également, et un blouson de cuir marron. Ses cheveux sont lâchés. Il est aimant, séduisant. C'est dans ses bras que je reçois la réponse textée d'Hector, qui ne m'octroie pas la caresse demandée, et qui récuse la notion d'erreur délibérée que je commets dans mon dosage. Hector m'écrit se placer avec moi dans une logique où nous ne faisons qu'améliorer, voire clarifier, l'intention de Michael lui-même.

Cette réponse m'agace et me frustre. Elle est erronée, elle esquive la logique réelle à laquelle j'obéis. Hector me prend pour une idiote, me refuse une caresse chaste, et veut rester sur le sentier froidement clinique du décompte de mon dosage, convoquant à cette fin mon affection pour celui dont il semble pourtant mépriser la pratique et les traitements hâtifs depuis quelques mois.

Je reste dans les bras de Julien, où je trouve de la chaleur, et un souci de moi dépouillé des raisonnements obsessionnels et abstraits relatifs aux substances. Julien caresse mes joues, mes cheveux, embrasse mes yeux, ma bouche, glisse sa main sur mon sein, entre mes cuisses, dit qu'il veut baiser Grany, et aussi Marina, et aussi Moi. Mes instances internes agréent à ce projet, pour peu que l'amour soit lent, le plus lent possible, le plus propice à me faire jouir. Dans la voiture où il me raccompagne, nous nous retrouvons encagés, soumis au grondement de la pluie qui fouette le pare-brise et les fenêtres closes. Il murmure qu'il aimerait que je le suce. Je murmure que je le désire aussi. Je sens mon sexe s'attendrir et mouiller. J'ai oublié ma vie médicale : je suis détendue, langoureuse entre ses bras – est-ce

l'effet dopant du Valium ou la propriété émolliente des suggestions érotiques de Julien ? Je ne sais pas, mais je soupire, je gémiss doucement, et mon sexe est chaud, humide et ouvert. Je redépose Julien à la clinique Avena, et je le regarde courir vers le porche, ses mains protégeant sa tête des rafales de l'averse forcenée qui aveugle ma vitre, battue et troublée par le mouvement de mes essuie-glaces.

Au cours de l'après-midi, mon état se dégrade. J'écris à Hector un texto emporté où je lui reproche de se dérober à la place complice dans laquelle j'ai besoin de son appui pour trahir Michael. Hector ne répond pas à mon agacement. Je me concentre donc sur mes propres et seules sensations pour constater la très grande labilité de mes émotions : l'excitation érotique exacerbée avec Julien, ma colère soudaine contre Hector, le sentiment de présences étrangères dans ma chambre vide, la terreur que j'éprouve à voir un autobus à l'arrêt, que je trouve curieusement monumental, puis ma nouvelle colère au club de sport quand je constate que le cours de gymnastique renforcée a été annulé.

Je réintègre ma rue et je me mets à écrire mon script sur mon chimiste à une terrasse de café où je commande du vin blanc. Je vois Miko, en pleine forme, et je continue de boire. C'est un crash, un accident au ralenti.

Je vais voir Léa avec qui je dialogue. Je me sens exaltée. Puis je retourne au café voir Iliana, et je bois encore du vin. Dans l'intervalle, je texte à Hector que je me sens mal et que j'ai commencé à boire. Il ne me répond pas. Je ne peux plus endiguer seule cette soudaine impulsion à consommer, réactive au double deuil que je dois faire de Michael et d'Hector, sans plus aucune tutelle.

Je ne vois plus clair. Je ne pense plus clair. Je rentre chez moi et je décide de réaugmenter mon dosage de Keppra à la posologie prescrite par Michael. J'écris à Hector que j'abandonne cette expérience d'apprenti-sorcier pour laquelle il ne m'a pas fourni l'appui nécessaire. J'éprouve le besoin de réaffermir mon lien à Michael, en dépit de ses vacances : je lui explique par sms que je ne me sens pas bien, que j'ai bu, que j'ai fait l'expérience de baisser mon dosage, et que j'ai besoin de guérir pour quelqu'un, par quelqu'un. J'attends de lui une injonction à obéir à son traitement, comme à sa prohibition de l'alcool. Il me répond qu'il est toujours en congé. Il rentrera jeudi, et me dit que d'ici là, il vivrait douloureusement toute désobéissance de ma part. Je suis aussitôt captive de l'excitation libidinale que me procure ce dialogue écrit. Je réponds que j'obéirai aveuglément et ne boirai pas, pour lui, et pour nul autre. Il ne mentionne pas le dosage, la posologie du médicament, et j'en infère implicitement qu'il reconduit sa prescription. J'oublie Hector, j'oublie le dosage, je m'en remets obstinément à Michael, à ma fantaisie de servage.

J'entérine sans pouvoir le modifier le caractère définitivement addictif de cette configuration et de mes démarches auprès de mes interlocuteurs médicaux.

Cette situation affective et érotisée me protège-t-elle vraiment ou prépare-t-elle le terrain d'une future dépendance toxicologique ? Quand l'évidence de la vacuité des textos que j'investis affectivement et sexuellement avec Michael ne pourra plus être occultée et me poussera vers un deuil que je ne saurai pas faire, vais-je déplacer mon besoin d'une dépendance affective sur d'autres circonstances, visages, et substances, pour reconduire une quête de plaisir où les consommations m'intoxiquent, et où les visages se dérobent toujours, tôt ou tard ?

Pour le moment, n'était le malaise sous-jacent de mes humeurs changeantes, cette configuration de contention me convient en tout cas. Sous la férule de Michael, je trouve une paix provisoire. Ma vie est momentanément sauve.

Alentour, d'autres instances me subjuguent et achèvent de me contenir. L'obéissance tacite aux soins d'Hector qui se dérobe, mais s'en soucie ; les injonctions affectives de Julien qui veut être partie prenante de ma santé retrouvée.

Le 14 juillet, Hector me rappelle. Il déplore le ton de mes sms de la veille, mon affectivité mal placée concernant des enjeux médicaux, vitaux. Il me dit qu'il a du mal à me voir souffrir, mais qu'il ne peut rien m'imposer, quand bien même je voudrais me tuer avec celui qu'il appelle désormais "cet homme", Michael. Il a pris la décision de ne plus se mêler de mon traitement. Même si ça lui est difficile, il comprend que je suis faite ainsi, nœud d'amours antagonistes. Il n'y peut rien, il prendra sur lui.

Le soir, je vais à l'anniversaire d'une amie, et j'ai bien du mal à voir les autres trinquer au champagne, tandis que je bois de l'eau minérale. Pour me donner du courage, j'écris à Michael que ma propre dévotion me touche, qu'il m'en coûte de tenir. Il me répond de tenir, sous une forme laconique et injonctive, impérative. Je tiens.

En quittant le dîner, je lui texte que j'ai tenu. Il me répond qu'il veut que je continue de lui obéir, d'obéir à ses ordres, totalement et aveuglément. Un changement de ton, un léger glissement dans la rédaction de son sms, me frappe. Il ne s'agit plus d'obéir, mais de lui obéir. Il ne s'agit plus d'un ordre, mais de ses ordres ; ils lui appartiennent et ils sont multiples, même si j'ignore ce qui fonde cette multiplicité et son domaine d'application. Et il ne s'agit plus d'obéissance, mais d'une obéissance aveugle et totale. Pour moi, que ce sms excite, quelque chose s'est modifié dans l'implication de Michael. Il use plus franchement de l'ambiguïté érotique d'une autorité

qui n'est plus anonyme mais personnelle, et où les pronoms possessifs et personnels ont été introduits, stimulant mon imagination, ma libido. Comme pour confirmer cette impression, il me demande si j'ai vu *A dangerous method* de Cronenberg. Je dis que non, que je le regarderai sous 48 h si c'est un ordre. Il me confirme que c'est un ordre.

Réveillée très tôt le matin suivant, je regarde le film de Cronenberg, et j'y cherche le message caché de Michael. La liaison sadomasochiste, transgressive, entre Jung et sa patiente, est certes suggestive, mais je repousse cette suggestion comme étant trop évidente. Je cherche à décoder ce que Michael veut réellement me dire. Je le cherche du côté de la lassitude à l'égard d'un fonctionnement qui lui pèse et qui est une impasse, puisqu'il est mon médecin et que rien n'aura lieu entre nous, quel que soit le poids des fantasmes infantiles auxquels, à l'instar de la patiente Sabine, je le confronte. Et, en effet, Jung quitte rapidement sa patiente, privilégie sa famille. Je crois trouver là le message de retrait de Michael. Je n'arrive pourtant plus à le déchiffrer quand, vers la fin, alors que la patiente, mariée et enceinte, part vers une autre vie, le chagrin de Jung est patent, suggérant une implication émotionnelle forte, dont il est l'ultime victime.

Je texte à Michael. Je lui demande ce qu'il a voulu me signifier à travers ce film, s'il a l'impression d'une transgression dans un jeu qui n'engage, malgré tout, que deux iPhones. Je sais qu'il sait que mon sexe devient plus lourd et que mon cœur bat plus vite quand je lis ses sms impérieux, mais je ne crois pas pour autant lui avoir manqué de respect, ni l'avoir jamais effleuré. Je lui demande de reconduire son autorité, de me la conserver. Je lui dis que si, dans mon imaginaire, les limites en sont élastiques, et que je suis, en pensée, à genoux pour lui adresser cette prière, cette glissade de la libidinalisation n'a lieu que dans mon esprit et ne l'engage nullement. Il me répond qu'il n'a pas l'impression de transgresser et me demande si j'aime son emprise sur moi. Mon ventre et mon cœur s'affolent... Il me demande si je cherche à m'abîmer dans une passion masochiste, physique et psychique, ou si je cherche à être dominée sans limites. J'hésite longuement, car je ne vois pas la différence entre les deux termes. Craignant la douleur, j'écarte la passion masochiste et je dis chercher à être dominée sans limites, mais par lui, à l'exclusion de tout autre. Je n'ai jamais expérimenté ce type de rapports auparavant. Je lui demande à mon tour si cette emprise sur moi lui plaît, à lui aussi. Il me répond que oui. Je réponds fiévreusement : Alors dominez-moi sans limites, il n'y aura de limites que celles que vous poserez. Je réagis aveuglément, excitée par l'émotion de sentir l'échange glisser, affirmer sa puissance, son extension. Je crois Michael encore assez inaccessible pour moi pour réclamer son pouvoir sans lui assigner de

limites, sans prendre de précaution – licence totale dont je ne sais pas du tout ce qu'elle peut impliquer pour lui. Je lui dis qu'au point où nous en sommes de notre échange, je sollicite la permission de me masturber. Il me la refuse, me demandant de lui dire d'abord ce qui a déclenché en moi ce désir soumis, dont j'ignorais être porteuse, et de lui décrire ce à quoi je pense quand je me caresse. Je dis que ses yeux et sa voix m'ont toujours plongée dans un vertige hypnotique, où j'avais le sentiment d'être privée de volonté par mon désir, subjuguée, envoûtée par son ascendant sur moi, son autorité médicale, et son emprise psychique, physique. Je lui dis que, quand je me masturbe, je pense que je le suce très doucement pendant qu'il se masturbe et jouit dans ma bouche, pendant que je caresse mon propre sexe, que je l'avale, ou bien qu'il va et vient très doucement et lentement dans mon vagin, son pubis frottant le mien, sa bouche embrassant la mienne, et le plaisir montant en moi comme une torture. Il me répond sèchement que j'ai beaucoup à apprendre, et qu'il m'apprendra peut-être. Il m'ordonne de me caresser. Son sms m'a fait l'effet d'une gifle, du rejet de ce que j'aime, de ce que je désire, de mon plaisir, et j'ai le plus grand mal à me masturber. Distracte, préoccupée, je me touche et m'interromps sans cesse pour lui texter. Je lui demande ce que j'ai à apprendre. Il me dit : “Être esclave, subir, souffrir.” Je suis paniquée par cette radicalité, même si je l'ai favorisée : je ne me sens pas à la hauteur d'un jeu où ma jouissance semble éludée au profit de la toute-puissance du maître. Il me dit d'imaginer ma tenue d'esclave, un corset qui m'étouffe. Cherchant à me raccrocher à quelque chose, dans un échange dont le ton m'effraie, en même temps que perdure mon envoûtement hypnotique, l'excitation de le voir soudain m'investir libidinalement aussi, je demande ce que font mes mains et ma bouche. Il me répond qu'elles ne font rien, que je suis bâillonnée, attachée à une croix ou les mains en hauteur, que je suis dans l'incapacité de bouger, de parler, de crier, que je ne peux que gémir. La violence me choque, me terrifie, et je peine à me caresser, imaginant un donjon où les ombres affluent, essayant de fixer les images concrètes qu'il me suggère, échouant à en jouir, recourant finalement à mes propres images. Je lui écris qu'il me fait peur, que je n'ai jamais eu de relation de cet ordre, qu'il faut y aller doucement sous peine de m'effaroucher et de m'empêcher de le satisfaire. Je dis que mon métier induit en moi l'habitude de la maîtrise, du commandement, et non de la servitude. Je jouis, je pleure, je le lui dis. Reprenant un ton protecteur, médical, il me dit de me reposer, apaisée, et qu'il me rappellera bientôt. En attendant, il me commande de travailler sans relâche, pour produire beaucoup d'œuvres, car il me veut puissante, brillante, et me dit que je resterai chef pour tous les autres, à l'exclusion de lui. Je lui souhaite une bonne journée, et je cesse de lui écrire.

Je suis tellement secouée par cet échange, tellement perdue, effrayée, incapable en même temps de lui refuser quoi que ce soit tant mon désir de lui est violent, que je sors. J'appelle un ami pour venir dîner avec moi, et, sous l'effet du bouleversement de mon esprit, je me confie à lui, en buvant plusieurs coupes de champagne. Mon désir n'est pas de désobéir à Michael dans cet excès, mais de calmer la violence de la peur et le dilemme qu'elle soulève en moi : suis-je capable d'être esclave ? En ai-je le désir, la force ? Je ne peux renoncer à Michael, par les arcanes du désir duquel je dois donc passer pour être touchée, même si c'est par des coups. Mais ma propre jouissance, subordonnée à celle du despote médical, peine à trouver sa place. L'expérience me tente pourtant, parce que Michael me tente, m'envoûte, et qu'il peut sans doute me conduire, dans cette transe hypnotique, aux limites de ce que je peux endurer pour lui plaire. Je suis perdue, je bois, je n'en informe pas Michael. J'ai besoin de cette décharge alcoolique, de cette confiance à mon ami, amant occasionnel, qui me dit de fixer des limites là où il m'a cependant été précisé que mon obéissance, ma soumission, devaient précisément n'en comporter aucune. Et l'alcool m'aide à chasser l'angoisse, à me dire qu'il faudra effectivement que je m'enquiers des limites d'un jeu qui semble autoriser le meurtre, la mutilation, une souffrance sans compromis, à mon esprit peu familier de ses codes.

Je passe une semaine dans le trouble. Je suis abstinente, je travaille, j'obéis aux ordres donnés. Mais la peur, la confusion des images épouvantables que me présente mon imagination vive, bloquent mon activité masturbatoire, oblitèrent ma sérénité. Je ne pense qu'à Michael, à ma terreur, à mon désir, à ma volonté de ne pas lâcher prise en rejetant les termes du lien qu'il propose. Cette semaine-là, avant mon départ pour Tel-Aviv, où j'ai organisé deux nouvelles semaines de vacances, je vois Hector deux fois, et Léa une fois. Évoquant allusivement le changement de ton de Michael, je recule devant le choc consterné que je leur procure, devant leur propre angoisse à l'idée de ma maltraitance, et je me referme. J'affirme ma volonté de tenter le jeu proposé, s'il s'avère être sérieux, et non l'effet ponctuel du relâchement de Michael sur son lieu de vacances.

Renonçant à ses résolutions de réserve, de passivité, Hector ne peut s'empêcher de revenir sur la question de mon traitement. J'ignore ses propos, j'affirme ma loyauté farouche à l'autorité médicale de Michael, dont le glissement ne me donne nullement le désir de changer de médecin. Je suis au contraire excitée par le fait qu'il dispose de mon équilibre neurologique fragile, comme il disposera de mon corps et de mon âme. Ce statut de médecin, chargé de ma santé, dans un jeu sadomasochiste où son soin me paraît me protéger de tout chaos de violence, me rassure aussi. Cette responsabilité médicale, Michael n'a

aucunement témoigné qu'il souhaitait la résilier. Je veux de lui la main qui frappe, et la main qui guérit...

Dans cet échange récent, transgressif, avec Michael, nous n'avons cependant nullement évoqué la question de mon traitement pharmacologique, supposé stable, réglé. Et si je n'hésite pas à le solliciter comme maître, instrument libinal de contention de mes excès, il me gêne de solliciter une discussion sur une posologie dont je peux discuter avec les médecins de la clinique Avena qui ne sont pas en congé. Mais les paroles d'Hector, méprisantes pour la clinique qu'il a quittée, stigmatisent la négligence, la hâte arrogante avec laquelle on y traite pharmacologiquement les patients, et ne m'incitent pas à m'adresser à eux.

Dans le dernier rendez-vous de la semaine, Hector, qui a donc échoué à ne pas se mêler d'une maltraitance qui le violente, me renouvelle sa disponibilité pour effectuer une modification de mon traitement, pour me guider dans ce que je présenterai ensuite à Michael comme le fruit de mes expérimentations personnelles. Il insiste toutefois sur la nécessité de la collaboration d'un médecin.

À nouveau, par cette demande de l'introduction d'un tiers médical, Hector me place dans la situation intenable de devoir trahir Michael, ou de vivre du moins comme une trahison l'appel à une autorité extérieure à la sienne.

Cette question ne se pose toutefois pas avant que nous n'ayons baissé la contention du Loxapac et du Valium, mis à nu l'excitation maniaque qui émerge effectivement dans cette épure sous la forme d'un état d'euphorie hilare, et que le Loxapac, à un dosage réduit, continue de contenir.

Le samedi 21 juillet, Hector me demande de contacter un médecin avec lequel il puisse travailler, pour qu'un contrôle médical authentique de ma situation soit assuré. Nous savons bien pourtant, lui et moi, que ce tiers médical est une parade, une convention, destinée peut-être à protéger Hector d'un exercice illégal de la médecine. À nouveau, la difficulté de tourner le dos à Michael m'aveugle, me fait hésiter. Je me sens déchirée. Mais je réalise aussi qu'outre mon attachement aux personnes, Hector semble vouloir me guider vers une amélioration véritable et vers une compréhension de mon état, là où je me sens effectivement souffrir, tant de l'excitation neurologique du Keppra que de la contention plombante du Loxapac et du Valium. Je réalise que j'ai effectivement besoin d'une évolution pharmacologique. Je me sens enfiévrée, malade, dérégulée. Et cette baisse du Keppra, dans laquelle Hector voit mon rétablissement, représente peut-être la fin du malaise que j'éprouve depuis la Suède, et plus encore depuis mon retour à Paris. Je contacte donc mon médecin

traitant, ami de la famille, Jean-Pierre, pour lui demander de dialoguer avec Hector, de contrôler ses initiatives médicales, arguant du fait que je ne peux ni ne veux déranger Michael dans son congé.

Jean-Pierre et Hector se parlent et la baisse du Keppra est entamée dès le lendemain. Mais l'angoisse de trahir Michael est si forte et si douloureuse pour moi que le samedi 21, je bois toute la journée, cherchant à me convaincre de la légitimité d'une démarche que je n'effectue que parce qu'il m'est effectivement difficile de solliciter Michael pour la surveillance étroite, quotidienne, que toute modification pharmacologique entraîne, et qu'Hector, rassuré par l'aval de Jean-Pierre, et persuadé que je suis en danger de mort dans mon surdosage actuel, m'offre lui-même avec une disponibilité et une méticulosité intransigeante. Il garde avec moi un contact permanent pour suivre heure par heure mon évolution neurologique. Cela ne suffit pourtant pas à me délier de ma loyauté envers Michael. Mais je me dis que celui-ci comprendra ma réticence à le déranger, et qu'il sera heureux si, même à travers d'autres mains, je reviens entre les siennes, en septembre, stabilisée dans une situation pharmacologique efficace.

Dans cette ivresse du 21, j'écris à Michael, en réponse à son sms qui répond à ma propre prise de nouvelle, la veille. Dans mon anxiété à le lire, son manque de rapidité à me répondre m'a dévastée, trahissant un état de dépendance. Dans la circonstance de mon adresse à un autre médecin, cette fragilité prend la forme d'un facteur aggravant et menaçant pour mon équilibre précaire. Je dis à Michael que je n'ai pu affronter la douleur de son bref silence, le désaveu peut-être du jeu amorcé, et que je me suis enivrée. Furieux, Michael me déclare que je ne dois plus fauter, que je ne serai punie que lorsque je ferai tout très bien, que l'octroi de ses faveurs sadiques, sexuelles, ne s'adressera qu'à une esclave parfaite, abstinent et industrielle, comme il l'a ordonné. Je lui demande pardon. Je m'engage à l'abstinence la plus stricte, au travail le plus rigoureux, et j'échange encore avec lui quelques sms où j'essaie de savoir ce qu'il lui plaira de me faire, dans un futur proche. Il répond qu'il veut me le dire de vive voix et de visu, à mon retour d'Israël, dans la semaine du 6 août. Ce rendez-vous, ce désir de rencontre, m'attire et me terrifie tout à la fois, tant je crains de ne pouvoir agréer au contrat ludique qu'il entend me proposer, qu'il attend de moi que j'accepte, sans le discuter.

À Tel-Aviv, alors qu'Hector et moi avons entamé la baisse du Keppra, j'en avertis Michael, précisant que j'ai recouru à mon médecin de famille et ami, pour ne pas le déranger durant ses vacances. Il ne s'oppose pas à cette baisse, mais s'enquiert précisément de la situation de mon traitement. Il me demande de garder toujours le Loxapac à portée de main, en cas de virage maniaque.

Dans ce nouvel échange de sms du 23 juillet, nous reprenons notre dialogue sadomasochiste, et je lui exprime mon désir et ma terreur. Je ne veux pas être crucifiée dans un donjon, où des hommes en nombre manipuleront mon corps, en abuseront, le brûleront ou le mutileront... Michael se cabre : d'où me vient l'idée de ces réjouissances collectives ? Il n'a jamais parlé que d'un rapport à deux, et la croix à laquelle il veut me voir attachée et bâillonnée devra être construite par moi, chez moi. Je hasarde que je ne suis pas menuisier, et que je n'ai de surcroît pas de mur contre lequel l'apposer...

Je ne sais pas si la possession complète de mon corps et de mon âme implique pour Michael l'exclusivité, et je préfère laisser ce point dans l'ombre. Mais je lui exprime à tout le moins ma frayeur, mon anxiété à l'égard du rendez-vous où nous devons nous voir, à mon retour d'Israël, pour dialoguer sur un jeu sexuel dont j'ignore encore si je peux le soutenir, sans pour autant parvenir à y renoncer. Il me parle de la caresse brutale des coups, de la peur, de la douleur, de la soumission à tout ce qu'il lui plaira de me faire subir. Il me dit que je serai ce qu'il décidera que je serai, quand il le décidera. Ma peur me commande des sms où l'inquiétude se mêle à une servilité reconduite : quelle est la place de la jouissance dans ce programme ? Michael m'explique que la jouissance y est différente, engagée dans un jeu absolu et dangereux, qui ne va pas sans le recours à un imaginaire. L'exercice pur d'un sadisme sans élaboration ne l'intéresse pas en soi. Il m'écrit haïr la vulgarité et l'irrespect, voir du respect dans l'échange brutal et intransigeant qu'il veut me voir lui concéder, par obéissance, par désir. Il souligne cependant la nécessité de clarifier d'abord, dans notre rendez-vous du mois d'août, les termes du contrat érotique. Il conclut en m'exhortant encore et toujours au travail, à un travail constant, pour l'accomplissement d'une réussite professionnelle et sociale qu'il désire grande, éclatante, et où il aura seul accès à la fragilité soumise de mon être.

Ce nouvel échange a lieu le deuxième jour de ma baisse du Keppra, passé à 750 mg par jour. Je conduis toujours cette baisse sous l'égide d'Hector, traversant des états nerveux et émotionnels qui me malmènent, m'effraient, et qui se manifestent tout d'abord par un abattement, un déclin de l'exaltation maniaque. Il me semble recouvrer un accès positif à un réel plus neutre, plus stable. Mais je perds l'énergie et la gaieté du surdosage, et le contact avec autrui redevient épineux. Je suis ombrageuse, fuyante, phobique, poreuse à la pollution visuelle et sonore de ce qui m'entoure. Je discerne la sécurité avantageuse d'une clarté d'esprit qui se rétablit, mais je souffre de l'état anxieux et morose où cette résurgence de ma clarté me plonge.

Le 23 au soir, je contacte Hector en urgence : un cafard de 10 cm de

long, ou une blatte, occupe ma chambre, fuyant mes coups, rapide, caché. Sujette à la phobie des insectes, je ne vois pas d'autre issue, pour gérer la cohabitation forcée avec ce monstre que je ne peux tuer, que de prendre 200 gouttes de Loxapac, comme traitement de nuit pour la durée de mon séjour à Tel-Aviv. J'espère sentir la violence du neuroleptique neutraliser celle de ma peur du cafard. Qu'elle m'abrutisse, me donne accès à une perte de conscience chimique, hors de laquelle je ne saurai pas accéder au sommeil dans une chambre infestée. Hector quitte la table où il est en train de dîner pour m'appeler. N'ayant pas les moyens financiers de changer d'hôtel, je dois gérer cette présence effrayante. Hector m'explique que les cafards cherchent les poubelles, la nourriture, et qu'il y a peu de risque qu'il me croit comestible. Je lui dis que le cafard a paru conscient de mon intention de le tuer – Hector me confirme que le cafard a certainement eu l'intuition que mon intention, dans l'approche, n'était pas de le caresser. Par son humour, Hector – qui s'oppose vigoureusement à l'usage violent et massif que je veux faire du Loxapac, destiné à contenir, à fortes doses, l'agitation délirante des psychotiques – dédramatise ma confrontation à l'insecte importun. Familier de ma plainte au sujet des hommes qui se dérobent à mon contact, Hector me déclare que je ne serai pas violée par le cafard parce que “même lui, il veut pas !”. Égayée par cette conversation incongrue, entomologique, je me calme et réussis finalement à dormir.

Mais les 25, 26, 27, mon état de stress et de morosité évolue vers un état de violentes angoisses, et des poussées délirantes, au sens populaire du terme. Il me semble être la proie soudaine d'une montée d'acide, d'une accélération brutale de mon rythme intérieur, de ma pensée, de mes émotions, en même temps que d'une plasticité invasive du réel. Je recours au Loxapac, à petites doses de 5 gouttes, et au Valium, pour contenir ces accélérations et la sensation croissante en moi que Grany est revenue, est là. Elle se substitue à nouveau à mon propre visage dans les miroirs, substitue son indigence morbide à ma santé, et menace d'annexer mon être. Cette annexion amorcée est palpable, tangible dans mes sensations, dans la négligence avec laquelle je me dépouille de toute coquetterie, ne me change pas, ne me maquille pas, tous gestes usuellement naturels, automatiques. Je me retrouve dans l'incapacité de les accomplir.

Je sais ce glissement et cette souffrance transitoires. Je me fie à la compétence d'Hector, qui veut me conduire à abaisser mon traitement à une prise de 500 mg de Keppra par jour, et qui valide la présence réelle de Grany, sa perception dans le miroir, dans ma sensation physique de la dépossession de mon corps au profit du corps animal, sanglant et malade, de Grany, au titre de trouble neurologique et non

psychiatrique. Mais je souffre fortement. Pour ne pas mettre en péril le jeu sexuel dont je suis assoiffée, je cache cette évolution médicale à Michael. Je le sollicite régulièrement, pour des échanges sms dont je ne sais s'ils me plongent dans la stupeur d'un ravissement craintif, ou dans l'effroi pur, mais où j'affirme ma santé, ma disponibilité au jeu.

S'enquérant de mon obéissance à l'ordre qu'il m'a donné de travailler sans relâche, même ici, à Tel-Aviv, Michael me demande à quoi je me consacre. Je lui réponds que j'écris mon voyage toxicologique et médical depuis 2009. Il y figure donc, sous le pseudonyme de Raphaël, qu'il veut me voir modifier en Michael. Apprenant qu'il dirige la clinique de la Palmeraie, il veut également que j'en change le nom – et il agréé à ma proposition de la clinique Avena, qui m'évoque le nom doux, exotique et viril de la HAvena, mêlé à la suggestion du mot “avanie”, dont la mélodie indique, avec l'ambiguïté d'une suggestion, une débâcle subtile. Comme à chaque échange, Michael se comporte à la fois en médecin et en maître. Il s'informe de mon équilibre sanitaire, de mon abstinence, tout en me rappelant mon statut d'esclave, dévouée à l'attente et à l'obéissance ; injonction devant laquelle je courbe la tête et réponds docilement.

Je lui dis que, dans mon livre, par déférence pour sa réputation, même s'il n'intervient dans le texte que sous un pseudonyme, que d'aucuns sauront percer, je vais omettre le récit du glissement de nos sms vers une érotisation sans fard, annonçant une concrétisation dans un rapport neuf, superposé à la poursuite de notre rapport patiente-médecin, dont ni lui ni moi n'évoquons la résiliation, et que je ne souhaite pas voir dissous. Il me répond que le seul critère d'écriture est l'intérêt littéraire de ce que j'y élabore. À ce titre, il me donne son aval pour inclure l'irruption de sa présence progressivement, puis violemment sexualisée, dans ma vie psychique et médicale, dans le récit d'un voyage toxicologique et thérapeutique qui débouche ainsi sur l'ouverture d'un parcours libidinal.

Je ne sais pas ce qui va m'arriver, mais j'ai rejoint, à cet instant même, dans la recomposition de mon parcours, ce point précis où l'écriture et le présent indécié coïncident. Je suis encore traitée à 750 mg de Keppra par jour, qui passeront bientôt à 500 mg. Je consomme 15 à 20 gouttes de Loxapac par jour, en 3 ou 4 prises associées à du Valium. En dépit d'une souffrance qui perdure, je perçois le bénéfice de mon évolution thérapeutique. J'ai une confiance aveugle dans le processus de diminution pharmacologique entrepris par Hector, appuyé par mon médecin de famille, tacitement permis par Michael, sous le contrôle médical plus actif duquel je me replacerai en septembre, dans un état probable de stabilité. Et si j'attends avec sérénité l'accalmie que mon parcours chimique houleux vise à établir, j'attends aussi, dans la peur et le désir mêlés, l'échéance privée de mon

rendez-vous d'août avec Michael. Il y déterminera les modalités d'un jeu sans concession, dont il détient et domine les termes. Je déciderai de ma retraite ou de ma reddition.

Aujourd'hui, dimanche 29 juillet 2012, attablée à une terrasse où les mouches me harcèlent, en face du 1 de la rue Bialik, à l'angle avec Allenby street, je réfléchis à la réapparition de Grany, à sa menace pour mon organisation interne. Est-ce le contact constant, symbiotique, avec Hector, interlocuteur convoité et aimé par Grany, par cette part malade de moi, qui a favorisé la résurgence de cette entité dans ma vie ? Ou bien est-ce le rapt brutal effectué par Michael de Marina, d'une instance dirigeante à laquelle il entend se substituer pour gouverner seul mon sort, qui a balayé la fortification que, congédiée dans ses fonctions de domination, elle avait édifié autour de moi, neutralisant ma porosité à Grany ?

Je ne sais pas, je ne sais plus – la question me quitte.

Je suis assise à ma table. Quatre verres de lait sont posés devant moi, à côté de deux eaux minérales gazeuses et de plusieurs doubles-express. Je perçois les brillances de ces verres, bouteilles et tasses, avec la même acuité que celle qui me fait sentir la caresse des mouches qui se posent sur mes bras et mes jambes, le scintillement de la sueur qui macule ma peau, et le point aveugle du soleil que mes yeux cherchent et fixent, avides d'un éblouissement où la rue se dissout, où je me dissous moi-même, où mes impressions psychiques cèdent, où ma parole s'éteint.

Cette résurgence redoutée de ma part malade prend un sens nouveau : celui d'une mise à nu, de la lumière, d'une forme de paix, d'une dépossession ivre. Je me sens compacte, brûlante dans la moiteur, intérieurement blanche et nue. Le corps gauche et opaque de mes pulsions est devenu laiteux, lumineux, comme un fruit pâle et juteux. Ma peau est brune, mais si je l'entaillais, c'est une chair livide qui s'offrirait à mon regard, le sang poisseux et sucré du litchi. J'éprouve la sensation que tout est advenu et que je ne peux rien faire, que mon esprit, affaibli dans ses défenses, est lui aussi devenu une masse d'eau vive, transparente, dont je n'arrive plus à cerner le contenu, à comprendre la cohérence, parce que ce contenu a disparu ou n'a jamais été. Quelque chose vient de naître en moi, une lande calcaire, une incompréhension, le ravissement de mon état à mon propre regard, la virginité inviolable d'une nature que je ne peux sonder. Je me sens passive, pesante, plongée dans mes sensations, dans l'insistance de cette impression de blancheur et de lumière, dans l'impavidité d'une pensée qui somnole, renonce, s'écarte du ressassement et de l'analyse. J'éprouve de l'indifférence et une joie forte comme la brûlure du soleil. La distance maintenue avec les

souvenirs de mes états se résorbe dans la fixité de cette saturation, la mort d'une pulsion. Le présent m'attire comme une stupidité sauvage, un trouble mutique, paresseux, où je peine à récapituler les termes objectifs de ma situation. Dans l'éblouissement du soleil, l'engourdissement d'une parole qui a épuisé le passé, j'éprouve une sensation d'éternité.

L'avenir m'appartient.

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Passer la nuit

Stéréoscopie de Marina de Van
a paru aux éditions Allia en septembre 2013.

ISBN :
978-284485-693-7

ISBN de la présente version électronique :
978-2-84485-695-1

Éditions Allia
16, rue Charlemagne
75 004 Paris
www.editions-allia.com